

67e année, No 9

Montréal, 9 juillet 1955

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- LA SAISON THEATRALE DE MONTREAL,
par LUCETTE ROBERT
- LES DERNIERS JOURS D'HITLER
- DANS LE MONDE SPORTIF, par OSCAR MAJOR
- L'ILE AUX PIEUVRES,
Un roman d'aventures de MAURICE LIMAT



Leslie Caron

Champ visuel plus large pour plus de sûreté

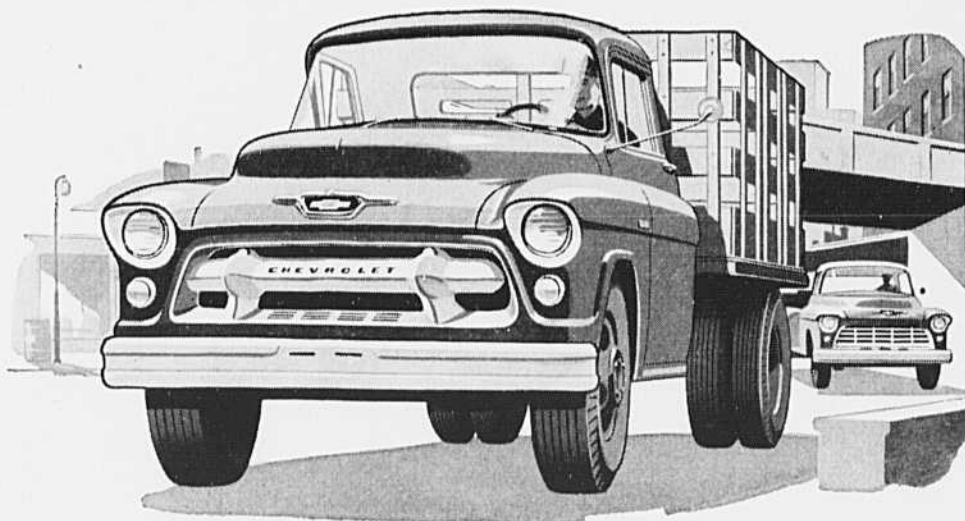


Les camions Chevrolet sont les premiers à vous offrir cette remarquable contribution de General Motors à l'amélioration de la visibilité — d'abord présentée dans les voitures de tourisme — le pare-brise panoramique. Preuve de plus du fait que les nouveaux camions Chevrolet "durs à la tâche" sont les plus modernes sur la route.

tout camion qui ne l'a pas n'est pas moderne

Un camion ne peut pas être moderne sans le nouveau pare-brise panoramique — le nouveau système de ventilation High-Level — les nouveaux marchepieds de sécurité dissimulés — les nouveaux sièges et les nouvelles commandes — enfin TOUTES ces caractéristiques Chevrolet qui rendent la conduite d'un camion plus sûre et plus facile que jamais.

Il n'y a pas que les confortables cabines qui soient nouvelles! Les carrosseries entières sont nouvelles et de conception ultra-moderne. Les châssis sont nouveaux et plus robustes. Les moteurs sont nouveaux — et les systèmes de suspension aussi! Vous n'avez jamais vu de camions aussi nouveaux, aussi modernes, d'autant de façons. Venez les voir, venez vous convaincre comment un nouveau camion "dur à la tâche" vous sera profitable à l'ouvrage et profitable encore quand viendra le temps de l'échanger!



Les nouveaux camions Chevrolet "durs à la tâche"

UNE VALEUR GENERAL MOTORS



LE CAMION NO 1 DU CANADA

Voyez votre dépositaire Chevrolet

La Saison Théâtrale de Montréal en 1955

par LUCETTE ROBERT

MONTRÉAL, qui n'a pas de théâtre, a eu cependant une saison théâtrale qui ferait l'envie d'autres villes de population identique. Des troupes américaines en tournée, le Ballet, l'Opéra Metropolitain, le Théâtre National Populaire et le Théâtre de Paris (ce dernier pour deux mois et demi), le mime Marcel Marceau, ont joué de septembre à la fin-mai devant des salles fort convenables. Parmi les comédiens étrangers, Jacques Dufilho et Jacques Mauclair seraient prêts à s'exiler au Canada pour perpétuer l'Amphitryon, théâtre d'avant-garde créé par un Français, Patrick Antoine, et un Canadien, Guy Messier. La petite salle qu'ils avaient tendue de jute et meublée de fauteuils de toile jaune, rouge et noir, leur est enlevée par le propriétaire mais ils en créeront une autre: ils sont de la classe des Copeau, des Dullin, des Pitoëff. Nous avons confiance en leur ténacité, et leur succès prouverait que nous sommes mûrs pour le théâtre d'idée. Mais le sommes-nous? A part des groupes de l'Université, de la Société d'Etude et de Conférences, des habitués de théâtre (toujours les mêmes), le public n'a pas même eu la curiosité d'aller entendre des pièces signées de Pirandello, de Salacrou, d'Anouilh et l'admirable adaptation de «L'éternel mari» de Dostoïevski qui valut à Jacques Mauclair le Prix Lenormand. Dans le premier spectacle qui comprenait trois pièces, Jacques Dufilho tint avec un égal talent les rôles d'une vieille duchesse, d'un révolutionnaire et d'un paysan. Disciple de Dullin, avec qui il avait joué les «Frères Karamazov» en 1947, il abandonnait son rôle d'Hemmelrich dans «La condition humaine» de Malraux pour venir à Montréal. «L'éternel mari», joué avec une intelligence aigüe par Jacques Mauclair et Philippe Grenier, reste un événement inoubliable de l'année.

Les trois farces de Molière au T. N. M., et «Sébastien» de Troyat, au Théâtre-Club, ayant été données en reprises, je n'ai manqué que «Les Hussards» de Bréal au T. N. M., «Virage dangereux» de Priestley au Théâtre-Club et l'ouverture de l'Anjou, avec du Courteline et du Feydeau, pendant mes quelques semaines à l'hôpital. Des deux pièces canadiennes créées pendant le Festival d'Art Dramatique, je n'ai vu qu'une scène de «Ceux qui se

taisent» de Roger Sinclair et la version télé-théâtre de «Chambre à louer» de Marcel Dubé: pièce fort inégale et inférieure à «Zone» qui l'avait fait connaître.

Paul Hébert a transformé l'étage supérieur du restaurant Anjou en un théâtre de poche qui compte à peine cent sièges. Il commença la saison par un spectacle 1900 et assura son succès avec «Le printemps de la Saint-Martin» de Noël Coward, joué d'une façon endiablée par Denise Pelletier, Huguette Oligny, Lucille Cousineau, Gilles Pelletier, Georges Groulx et Fernando Cruz. Nous ne connaissions pas cette pièce de Coward où deux femmes se disputent avec une rouerie consommée un ancien amant, et qui comporte un personnage de bonne dont Lucille Cousineau a souligné la cocasserie. Ce théâtre léger a connu un énorme succès et la petite salle était, chaque fin-de-semaine, pleine à craquer.

Les directeurs du Théâtre-Club, Monique Lepage et Jacques Letourneau, ont le flair du répertoire; aussi n'ont-ils connu que des réussites sans tomber dans la facilité. Leur distribution est mieux balancée que celle de l'Amphitryon (où des acteurs de premier ordre sont encadrés par des débutants) et plus variée que celle du T. N. M. En fin de saison, ils ont présenté «Le chandelier» de Musset d'une façon délicate, et cela grâce à la mise en scène de Jan Doat comme au jeu délicat et nuancé de Monique Lepage et Jean-Paul Dugas. Je signale aussi le décor ingénieux et ravissant de Michel Ambrogi.

Nous ne pouvons terminer cet article sans souhaiter au Théâtre du Nouveau-Monde le succès qu'il mérite au Concours International de Paris. Le choix des farces de Molière a suscité des commentaires malveillants de la part de quelques nationalistes qui voulaient à tout prix qu'on jouât une pièce canadienne. Un universitaire de Québec a même suggéré, au cours d'une discussion, le nom de «Maria Chapdelaine» écrite par un Français et vouée d'avance au ridicule après avoir été l'objet de deux films — l'un faux et l'autre médiocre. Le but du concours étant de juger le travail des comédiens, ceux-ci ont choisi la pièce dans laquelle ils excellent et leur participation au Festival est flatteuse

[Lire la suite page 30]



«Le Chandelier» de Musset, par la troupe du Théâtre-Club, de Montréal. De gauche à droite: GILLES PELLETIER, HENRI NORBERT, MONIQUE LEPAGE et JEAN-PAUL DUGAS. (Photo Orssagh).



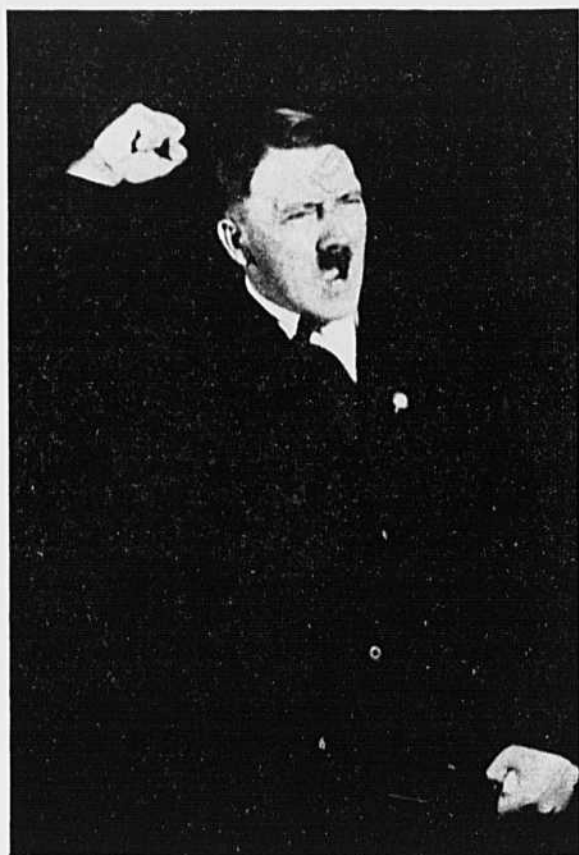
DENISE PELLETIER et HUGUETTE OLIGNY dans «Le printemps de la Saint-Martin» de Noël Coward, au Studio Anjou. (Lausanne Studio).



Les directeurs de l'Amphitryon, M. et Mme PATRICK ANTOINE, JACQUES DUFILHO et GUY MESSIER dans un répertoire d'Anouilh, Pirandello et Salacrou. (Photo Alain, Le Samedi). A gauche, une scène d'Azouk, au Théâtre du Nouveau-Monde, avec JEAN GASCON (à gauche), GEORGES GROULX (l'évadé du bagne), GUY HOFFMANN, YOLANDE ROY, JEAN DALMAIN et Mlle ANDRÉE LACHAPPELLE.

(Lausanne Studio).





Orateur forcené, d'une extrême violence, HITLER exerça de bonne heure sur les masses une influence qui tenait de l'hypnose. On le voit ici en 1928, cinq ans avant qu'il devint le chef absolu d'une Allemagne qu'il devait entraîner à sa perte.

DIX ANS APRÈS

Les derniers jours D'HITLER

d'une armée de secours commandée par le général Wenck. Mais cette armée n'existait guère que sur le papier. Trois divisions seulement avaient pu être rassemblées. Et mal équipées, démunies d'artillerie, formées d'ailleurs uniquement de jeunes gens de dix-sept ou dix-huit ans, sans instruction militaire, elles étaient bien incapables de remplir la tâche qu'on leur avait assignée, à savoir rompre l'investissement de Berlin.

Ayant pris cependant l'offensive, le 20 avril, afin de célébrer le 56e anniversaire du Führer par un coup d'éclat, elles vinrent se briser contre les « orgues » de Technikow, pièces de canons à plusieurs tubes accouplés. Echec sans appel. Deux jours plus tard, Hitler le reconnut lui-même au cours de la dernière réunion des dignitaires du parti tenue sous sa présidence : « La guerre est perdue », déclara-t-il. « Je vais me tuer ». Il assura également qu'il ne songeait pas à s'enfuir en avion, d'abord vers Berchtesgaden et de là en Espagne, comme on le lui avait suggéré...

Dès lors la vie s'organisa dans les vastes abris de la nouvelle Chancellerie où le dictateur s'était installé en compagnie de ses trois hommes de confiance : Goebbels, Krebs et Bormann. Une garnison de 2.000 hommes, pour la plupart des S.S. triés sur le volet, commandés par le général Mohnke assurait la défense de ce dernier réduit de l'hitlérisme.

Peu ou pas d'officiers de la Wehrmacht dont le Führer se méfiait depuis l'attentat du 24 juillet. Mais des fidèles se recommandant par leurs exploits passés, tous décorés de la main du maître, résignés à leur sort et qui essayaient de tuer le temps, en fumant, en buvant, en dormant, en jouant aux cartes.

Pourtant dans les longs couloirs et dans les chambres étroites, fermées de portes d'acier, l'atmosphère devint vite irrespirable en dépit des ventilateurs. Et il fallut bientôt se hasarder dans les jardins pour aspirer une bouffée d'air frais, au risque d'être pris sous les obus, qui tombaient maintenant sur la Vosstrasse, à l'entrée de l'élévateur.

Le mirage s'effondre.

Telle devait être la dernière demeure du peintre autrichien qui, trente ans plus tôt, avait couché sous les ponts de Vienne. Six lignes successives de sentinelles armées de mitraillettes et de grenades allaient monter la garde durant dix jours devant son appartement privé, toujours rigoureusement clos. Dans l'antichambre, étaient postés cinq officiers de S.S., avec le garde du corps Günsche bâti sur le modèle d'un boxeur poids-lourd et enfin la chienne Fina, véritable bête féroce.

Autour du maître, à portée de son appel, une vingtaine de secrétaires particulières, dont le dévouement

“ La guerre est perdue, je vais me tuer ”

déclare le Führer dès le 20 avril 1945

LE 16 AVRIL 1945, Berlin sut que son destin était scellé. Aux premières heures de l'aube, la bataille de l'Oder s'était engagée. L'artillerie soviétique avait déclenché un feu roulant d'une violence inimaginable dont la capitale du Reich avait pu percevoir le sourd grondement. Les Berlinoises étaient sortis de leurs caves et, dans les rues déjà ravagées par les bombes d'avions, ils avaient assisté au défilé des dernières levées du Volksturm, enfants et vieillards, qui se rendaient en hâte sur le front, c'est-à-dire dans la banlieue immédiate de la ville. Puis, vers le soir, les barrages anti-chars furent fermés.

“Jusqu'au dernier homme...”

La population comprit aussitôt ce que cela signifiait. Berlin serait défendu jusqu'au bout, c'est-à-dire vouée à une destruction, aussi complète qu'inutile. Des cortèges de femmes s'étaient alors formés, qui insultaient les officiers. Mais les généraux de la Wehrmacht s'étaient contentés de hausser les épaules en signe d'impuissance.

Une grande question se posait : qui l'emporterait dans la course de vitesse engagée entre les alliés de l'Ouest et ceux de l'Est ? Qui pénétrerait le premier, en vainqueur, dans la cité ? Les Américains ayant franchi l'Oder entre Magdebourg et Dessau se trouvaient plus rapprochés que les Russes, et l'on crut un instant qu'ils pourraient battre leurs rivaux d'une longueur. Mais dans la matinée du 19 cet espoir s'envola. L'avalanche soviétique se révélait irrésistible. Du côté d'Oranienbourg, les faubourgs extérieurs étaient occupés.

Pour tout réconfort, les Berlinoises purent entendre à la radio deux proclamations qui alourdirent encore leurs inquiétudes : « Le Führer est parmi nous, annonçait le Dr. Goebbels. L'ennemi a réussi à pénétrer dans quelques quartiers de la banlieue. Il sera combattu avec la dernière énergie et par tous les moyens, et cela sous la direction du Führer lui-même... Berlin reste allemand. Vienne redeviendra allemand... »

Quant à Hitler lui-même, il déclarait : « Celui qui propage ou écoute des propos susceptibles d'affaiblir notre résistance est un traître. Qu'il soit immédiatement fusillé, ou pendu. Cet ordre doit s'appliquer même dans les cas où des actes de défaitisme seraient soi-disant prescrits par le Gauleiter, Ministre du Reich ou par le Führer lui-même ».

Impossible de signifier plus clairement à cette population exténuée que la lutte serait poursuivie jusqu'au dernier homme, « jusqu'à la dernière femme » ajoutaient les mauvais esprits de la Wehrmacht.

L'ultime réduit du nazisme.

Pour soutenir le combat à mort qu'il promettait ainsi à sa capitale, le chef du nazisme ne disposait que de bien faibles ressources. Les unités du Volksturm ayant prouvé leur insuffisance, on s'était mis à compter sur l'arrivée prochaine



La dernière personne à voir Hitler vivant (à l'exception d'Eva Braun, son épouse in extremis) fut la célèbre aviatrice allemande HANNA REITSCH qui aurait pu le sortir de Berlin dans le dernier avion à quitter la capitale du Reich envahie par les Russes.

Il y a dix ans (1945), l'effondrement du IIIème Reich précipitait la fin de la guerre en Europe. Bien des bruits ont couru depuis sur le sort de Hitler. Mais il est établi aujourd'hui qu'il se donna la mort dans le souterrain de la Nouvelle Chancellerie. Le récit qui va suivre résume, d'après les documents les plus sûrs, ce que furent ses derniers jours.

ment fanatique ne se démentit pas et qui moururent pour la plupart en tapant encore sur le clavier de leur machine. Car Hitler entendit jouer jusqu'au bout à ce jeu qu'il avait tant aimé, celui de chef d'Etat. Il avait eu beau déclarer un peu auparavant que sa cause était perdue, il n'avait pu se résigner si vite à renoncer à toutes ses espérances. Dans le souterrain où il s'était réfugié, il n'avait plus eu bientôt qu'une idée : attaquer, ressaisir l'initiative des opérations, réoccuper la ligne de l'Oder, et il s'était opposé avec obstination à ce que la IXe Armée se repliât avec son artillerie pour couvrir Berlin qui renfermait encore deux millions de civils. Le sort de tous ces pauvres gens, le laissait indifférent. Seule l'intéressait la poursuite de son rêve. Une colère furieuse s'emparait de lui, lorsque quelqu'un essayait de dessiller son regard, de le mettre en face de la réalité.

Au baron von Loringhoven, venu lui dire, au nom du Quartier-Général : « Les soldats ne peuvent plus tenir ; ils tombent de fatigue », il répliqua :

— « Tous ceux qui reculent doivent être pendus. Etant donné le puissant obstacle matériel que constitue le fleuve, le succès des Russes n'est dû qu'à l'incapacité des chefs allemands. Il faut rétablir avant demain la liaison entre Berlin et le Nord. Donnez immédiatement les ordres nécessaires ».

Le 25 avril, un bombardement extrêmement violent ayant détruit, à 5 heures du matin, tout le centre de la ville, il n'en persista pas moins dans son optimisme. Mais pas plus qu'il n'allait autrefois sur le front, il ne consentit à sortir de la Chancellerie pour se rendre compte sur place des possibilités de défense.

Le 26, toutefois, ce suprême édifice de mirages devait s'effondrer définitivement. Après avoir reçu une mystérieuse nouvelle, apportée par un messager inconnu, le Führer resta longtemps plongé dans une méditation angoissée. Quand il releva enfin la tête, ses familiers furent effrayés de l'altération de ses traits. Sa taille s'était voûtée. En quelques instants cet homme de 56 ans était devenu un vieillard épuisé.

La tragédie ne faisait pourtant que commencer.

II

27 avril : Les dés sont jetés Hitler décide de s'ensevelir sous les ruines de la nouvelle chancellerie

Dans Berlin assiégé, un nouveau coup atteignit, le 26 avril, le Führer de ce troisième Reich auquel son fondateur avait cru pouvoir promettre mille ans d'existence. La veille il avait donné l'ordre à la jeunesse hitlérienne de se sacrifier pour défendre les ponts de Pechelsberg, sur la Havel. Conduits par leur chef Axmam, amputé d'un bras, ces adolescents étaient tombés presque tous, sans avoir pu remplir leur mission.

La trahison de Goering...

Ce n'était pourtant pas cet échec qui avait affecté Hitler, pas plus que la rupture des grosses conduites d'eau, qui, dans la ville en feu, allait rendre impossible la lutte contre les incendies. Le coup était venu d'un télégramme qu'au début de la matinée il avait reçu de Goering, réfugié dans le sud de l'Allemagne. « Mon Führer », mandait le troisième homme du Reich, « étant donné que vous m'avez désigné comme votre successeur par un décret de 1939, au cas où vous vous trouveriez dans l'impossibilité de diriger les affaires de l'Etat, j'estime que le moment serait venu pour moi de prendre celles-ci en mains ».

Terrible alarme pour Adolf Hitler qui se vit abandonné, détrôné par ses propres partisans. Il pleura d'abord comme un enfant, puis, se redressant, huria :

— « Trahison ! La mort pour ce misérable ! »

[Lire la suite page 17]

Derrière lui, Hitler ne laissa que des cendres et des ruines. Tel était l'aspect que présentait Munich, capitale de la Bavière et la ville préférée d'Hitler d'où il lança son parti nazi, à la fin des hostilités. Cette photo fut prise le 3 juin 1945, lors d'une procession de la Fête-Dieu dirigée par le Cardinal Faulhaber, archevêque de Munich. Presque toutes les villes du Reich furent ainsi dévastées. Mais l'Allemagne nouvelle s'est vite relevée de ses ruines et nous pouvons maintenant la compter parmi nos alliés.

(Photos Canada Wide).



C'est à cet endroit, dans le jardin de la Chancellerie de Berlin, que furent brûlés les corps de Hitler et de Eva Braun qui venaient de se donner la mort pour ne pas tomber aux mains des Russes. Goebbels, sa femme et leurs cinq enfants moururent et furent incinérés de la même façon. Vingt-quatre heures après, les Russes pénétraient dans la Chancellerie.





La jolie danseuse et comédienne MITZI GAYNOR, à l'époque de son mariage tout récent, son premier.



ROY ROGERS, toujours aussi populaire, et sa femme (DALE EVANS) ont encore adopté un autre enfant. La petite famille augmente. Ils sont toutefois de toutes les réceptions importantes. — ROCK HUDSON (ci-dessous) qui s'est particulièrement signalé dans *The Magnificent Obsession*; avec lui, JULIA ADAMS.

Quand Hollywood s'amuse

HOLLYWOOD est un petit monde en soi, un monde où tout se confond, tragédie et comédie, richesse et pauvreté, succès et faillite, où la fortune de chacun peut changer en un jour, où une «starlette» inconnue peut attraper un rôle à sa taille et s'imposer d'un seul coup, où un artiste célèbre peut, grâce à un seul mauvais film, à une mauvaise interprétation d'un rôle, précipiter sa chute.

Aux réunions et aux premières de la capitale du cinéma on revoit toujours les mêmes figures, les jeunes vedettes (avec quatre ou cinq films à leur crédit) qui sortent uniquement pour être vues et remarquées; les vedettes à la réputation bien établie, tels Walter Pidgeon, Barbara Stanwyck, Bette Davis, Spencer Tracy, Fredric March, qui ne sortent que pour leur seul plaisir.

On voit ici certaines de ces vedettes de Hollywood, les unes déjà arrivées, d'autres en voie de réussir et de plus jeunes encore qui seront tout à fait célèbres demain.



Jeff HUNTER et Barbara RUSH, au cours d'une soirée dans un chic restaurant de Los-Angeles. Depuis *"Single Handed"*, Jeff a passé au rang des vedettes. On se rappelle Barbara Rush dans la production *Captain Lightfoot*.

(Photos Miller Services)



"LE SAMEDI" présente en exclusivité :

LE SURVENANT

Un scénario par semaine du grand roman de GERMAINE GUEVREMONT

TRENTIEME EPISODE

La querelle, au sujet du Survenant, entre Odilon Provençal, Jacob Salvail, d'une part, et le père Didace, de l'autre, a eu vite fait le tour du Chenal du Moine. L'ainé des Provençal a été le premier à se vanter de son exploit. Mais Pierre Côme ne l'entend pas de la même oreille. Malgré l'antipathie qu'il éprouve à l'égard de l'étranger, il garde un certain respect pour Didace Beauchemin, un ancien de la paroisse, auquel l'attachent mille faits du passé. Il défend à Odilon d'aller mener le charivari chez les Beauchemin.

Rose de Lima Bibeau a entendu les propos échangés entre le père et le fils. Son jeune ami, Joinville, lui avoue soudainement qu'il a tenté de prévenir le Survenant des intentions d'Odilon. Lorsqu'elle veut lui reprocher son geste qu'elle juge déloyal envers les Provençal, il lui apprend qu'il n'a pu le mettre à exécution puisque Bedette l'avait précédé sur les lieux, dans le même dessein.

Quel sentiment la petite maîtresse d'école a-t-elle pour le Survenant? La révélation de Joinville l'a donc touchée si l'on en juge par l'allusion qu'elle y fait devant Bedette, à leur première rencontre. Celle-ci croit à une indiscretion du Survenant. Elle le lui dit. Il tente vainement de lui faire comprendre que ses avances n'ont pas plus d'importance pour lui que les menaces d'Odilon Provençal.

L'escarmouche a cependant laissé le père Didace songeur.

SCENE I

Didace, Phonsine, puis le Survenant.

(La scène se passe le matin, dans la cuisine des Beauchemin).

Phonsine — Vous êtes ben sombre depuis quelques jours, mon beau-père!

Didace — Moi? J'savais pas que tu m'surveillais du coin d'oeil.

Phonsine — Sans le faire par exprès, j'vois clair. J'ai connaissance de ce qui se passe dans la maison. C'est-y la crainte du charivari qui vous tracasse?

Didace — Si j'avais rien que ça pour me tracasser, j'me compterais l'homme le plus heureux sur la terre.

Phonsine — Non, mais comme on dit dans les dictons: on n'est pas maître d'la peur.

Didace — Toi, Phonsine. Mais moi, oui.

Phonsine — Vous me cacherez toujours pas qu'il y a d'quoi qui vous occupe, père Didace. Depuis dimanche, on dirait que vous êtes p'us le même homme.

Didace — C'est vrai, en effet, que j'ai d'quoi.

Phonsine — Quèqu'un vous aurait-y offensé? A part d'Odilon, comme de raison. Lui on n'en parle pas. On dirait qu'il s'exerce à ça.

Didace — C'est Marie-Amanda qui me part pas de l'idée. Elle serait-y malade? Ça serait-y un pressentiment? Je l'ai tout le temps devant la vue, jour et nuitte.

Phonsine — Une affaire rare!

Didace — Encore la nuit passée, j'ai rêvé à elle.

Phonsine — Pas un méchant rêve, toujours?

Didace — Un ben curieux de rêve. Elle m'faisait signe d'aller la trouver. Elle m'appelait à toute sa force. Puis moi, pas capable de bouger d'un pouce. Plus elle m'appelait, moins j'étais capable de grouiller, pareil comme si j'avais été attaché sur ma paillasse.

Phonsine — Vous deviez fatiguer, vrai!

Didace — Comment, fatiguer! Si tu crés que j'étais pas mal! Quand j'me suis réveillé, j'étais à la nage. J'suffisais pas à m'abattre l'eau dans la figure. J'étais trempée en lavette.

Phonsine — Des plans pour attraper quèque fluxion de poitrine.

Didace — De quoi c'est, comparé à Marie-Amanda. J'vois rien qu'une

chose, pour qu'elle me parte pas d'esprit, c'est qu'elle a besoin de nous autres.

Phonsine — Vous savez ben qu'elle nous le ferait dire!

Didace — Ah! c'est pas un temps sûr! Moins plaignarde qu'elle, ça s'rencontre pas souvent. Puis, oublie pas qu'elle a son respect humain.

Phonsine — Vous vous faites du mauvais sang pour rien. Marie-Amanda a attendu la maladie avant aujourd'hui.

Didace — Les autres fois, c'était pas pareil. Marie-Amanda avait sa mère qui allait lui donner un coup de main pour relever, quand l'temps était arrivé. J'sais pas de quoi c'est que j'donnerais pour avoir des nouvelles.

Phonsine — Vous aviez en belle d'en parler à Ludgère dimanche, après la grand'messe.

Didace — Il y était pas. Ah! s'il y avait été, j'serais renseigné à l'heure qu'il est. J'aurais voulu au moins dire un mot aux gens de l'Ile de Grâce. J'crèyais d'en attraper un au vol. Mais le temps de me dévirer, ils étaient tous partis.

Phonsine — En bande, comme de coutume.

Didace — Il restait pas l'ombre d'un d'eux autres. M'écouter, sais-tu ce que j'ferais, Phonsine?

Phonsine — Dites-moi pas que vous auriez envie d'atteler puis de...

Didace — Oui, j'attellerais, puis charrie à l'Ile de Grâce. Tant mieux si je me rendais là pour rien. J'aurais le coeur soulagé par après.

Phonsine — Puis, votre charroiyage de bois, de quoi c'est que vous en faites?

Didace — Il attendrait. Il a déjà attendu. C'est pas la mort d'un homme...

Phonsine — On l'sait ben, j'ai pas de conseils à vous donner. Mais (hésitant) à votre place... Ecoutez, père Didace, le commerçant de Sainte-Anne passe justement aujourd'hui. Cherchez s'il vous apportera pas des nouvelles. (Elle va à la porte tandis que le père Didace réfléchit) Voulez-vous que j'écrive à Marie-Amanda?

Didace — T'as p't'être raison, Phonsine.

Phonsine — Pourquoi c'est faire que j'raisonnerais pas aussi ben qu'une autre? Vous en aller à l'Ile de Grâce, franchement c'aurait ni rime ni bon sens. Prenez-en ma parole. C'est tout

un voyage! A plus forte raison pour un homme (gênée)... pour un homme...

Didace — Achève, pour un homme de mon âge.

Phonsine (Après avoir pris la plume, l'encre et le papier à lettre) — De quoi c'est que vous voulez que je marque sur la lettre?

Didace — Va pas lui écrire que j'ai toujours comme une souleur au coeur. Elle est capable de mal prendre ça.

Phonsine — J'lui en sonnerai même pas un mot. Mais faut s'dépêcher, si on veut que la lettre parte à matin.

Didace — Tu peux toujours marquer que je les trouve ben sans-coeur, tous les deux, elle puis Ludgère de pas nous donner de leurs nouvelles plus souvent.

Phonsine — Quant à ça, ils peuvent ben nous faire le même reproche. On se désâme pas pour leur écrire.

Didace — Y a pas grand'comparaison. On est rien que du grand'monde, tous en santé. Puis on s'attend pas à faire baptiser.

Phonsine (Avec regret) — Y a pas de quoi s'en vanter, me semble. (Elle

* commence à écrire) « Ma chère Marie-Amanda... »

Didace — Oublie pas de lui dire qu'elle se dépêche à acheter. Si elle retarde trop, vous pourrez pas être dans les honneurs. La glace commence à pourrir. Ils vont être pris dans l'eau haute, puis les grandes mers de mai, le gros coup d'eau, l'diable et son train.

Phonsine (Avec indulgence) — Mais, mon beau-père, c'est pas vous qui m'avez enseigné que quand le fruit est mûr, il tombe de l'arbre, pas avant?

Didace — J'comprends, mais écris ce que j't'ai dit. Autrement elle sera obligée d'attendre pour faire baptiser.

Phonsine (Résignée, elle écrit) « Deux mots à la course... »

Survenant (Il entre) — Venez-vous au bois, père Didace?

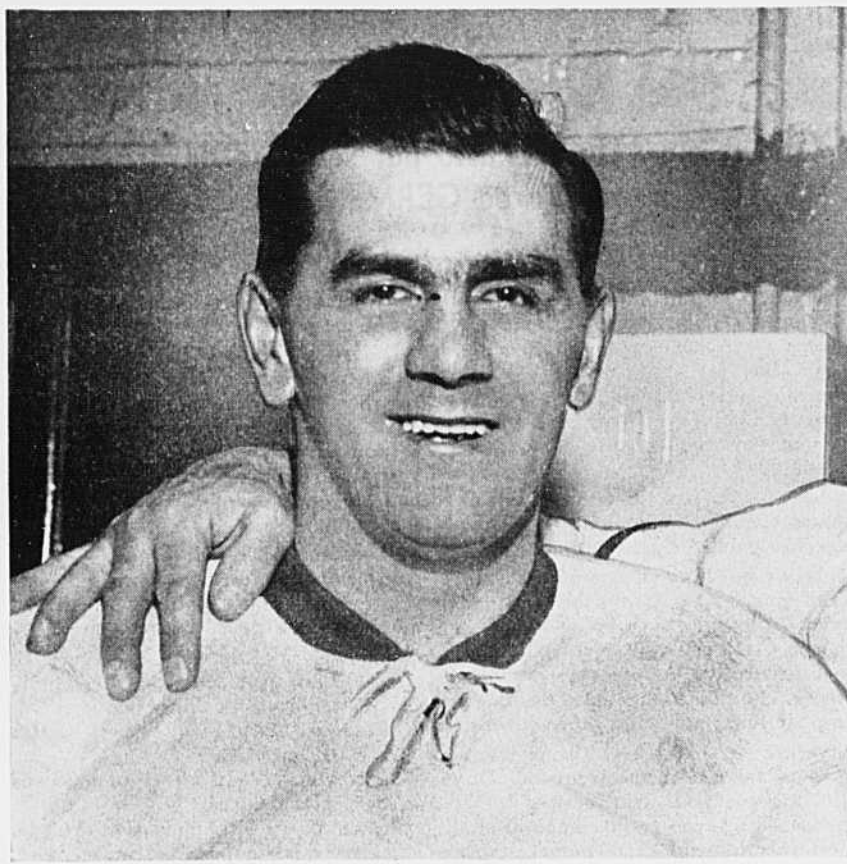
Phonsine — Oui, mais pas dret là. J'attends que le postillon soye passé.

Survenant (sceptique) — Avec Paquet Paulhus, ça peut être long.

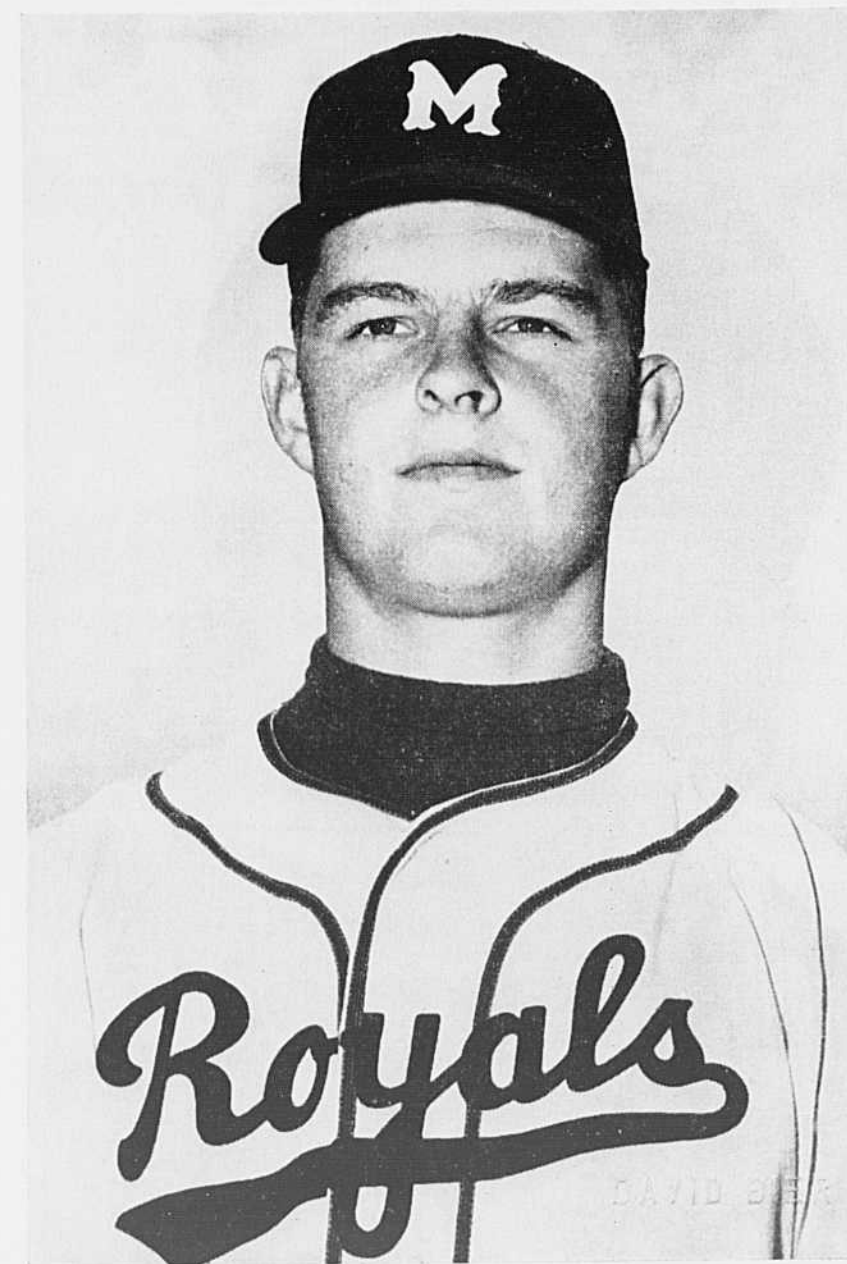
[Lire la suite page 34]

JEAN DUCAPPE tient à la radio le rôle de "Beau Blanc", l'innocent du Chenal du Moine. A la télévision, c'est Marc Favreau.





L'incomparable MAURICE RICHARD, l'étoile du "Canadien", se tient en parfaite condition physique au cours de l'été. Vous aimeriez connaître le montant de ses revenus annuels ? Voilà : un peu plus de \$40,000, dont \$5,000 à arbitrer des combats de lutte, ici et là, dans la province de Québec.



DANS LE MONDE SPORTIF

COMMENT POURSUIVRE LE MEURTRIER ?...

Les meilleurs onguents se trouvent dans les petites boîtes, comme le veut le dicton populaire ! Il n'a pas tort, la majorité du temps !

Il nous tombe sous les yeux un article, rédigé par le père Jean-Paul Bellemare, jésuite, traitant de boxe, dans le bulletin paroissial mensuel. Ce révérend père se demande si la boxe professionnelle deviendra illégale ! Il y a plusieurs décades que nous voudrions ce sport inhumain, relégué aux oubliettes !

Lisons, ensemble, les réflexions du père Bellemare : « Si la loi tolère tel genre d'homicide, peut-on poursuivre le meurtrier ? »

Tel était le problème que se posait le juge Adlow, de Boston, au moment où Ed Sanders mourait, à la suite d'un combat contre Willie James. Le même juge signalait que, depuis 1900, 327 boxeurs avaient été victimes de l'arène.

Voici les statistiques des dix dernières années : 131 boxeurs sont morts à la suite de combats, soit 74 professionnels et 57 amateurs. Parmi eux, 66 ont été tués aux États-Unis : les télespectateurs ont vu quelques-uns de ces athlètes tomber sous les coups, pour ne plus jamais se relever. Et combien sont sortis de ces combats infirmes pour la vie ! Des médecins spécialisés ont étudié ces blessures graves, ces hémorragies internes, ces traumatismes du cerveau, etc. Que voulez-vous, la tête, le cerveau n'ont pas été créés pour recevoir de tels chocs. Si vous en doutez, lisez les ouvrages des docteurs Jokl, Steinhaus, Martland, La Vaca.

Autrefois, la loi interdisait la boxe. Les boxeurs devaient aller combattre sur des bateaux ancrés, où la police n'avait pas accès. Mais on permettait les combats de coqs, les batailles de chiens. Aujourd'hui, laissez battre des coqs, maltraitez un chien, et vous serez poursuivis par la loi de la protection des animaux. La loi ne pourrait-elle pas aussi protéger les hommes ?

Non pas que toute boxe soit à condamner. Il peut y avoir dans ce sport une excellente école de santé, de jeunesse, de maîtrise de soi, de courage, de volonté, de persévérance. Qui veut maîtriser cet art doit se soumettre à une véritable ascèse : culture physique, course, danse à la corde, pratique du jeu des pieds, sac de sable, ballon suspendu ; boxe avec les copains ; pas de boisson, pas de fumage ; vie honnête et réglée. Et cela, pendant des mois et des mois. Entraînement excellent.

Toujours l'argent !

Mais entreprendre une carrière professionnelle, c'est autre chose. Il faut

accepter à l'avance des conséquences fâcheuses : un certain risque de mort, un danger plus grand de blessures graves, une quasi-certitude de blessures légères. Nous serions tentés de dire : périssent les dangers et vive la boxe ! Très beau souhait, mais irréalisable dans les conditions actuelles. Ce qui commande la conception de la boxe, c'est l'argent. Les magnats de la boxe n'accepteront pas de changer leur conception, si leurs recettes doivent en souffrir. La législation civile imposera-t-elle la seule solution acceptable ? Souhaitons-le.

Nous abondons, cent pour cent, dans le même sens, depuis toujours.

A notre tour, nous vous faisons lire un article de boxe que nous avons traduit du « Ring ».

LE COMBAT SUR LA RIVIERE HUDSON

L'ancien champion mondial des boxeurs poids-lourds, l'excentrique John L. Sullivan, a laissé un grand nom dans l'histoire du pugilisme, quoique sa vie ne doit pas être citée en exemple. Il a livré de nombreuses batailles mémorables, qui donnèrent le frisson à nos grands-parents, il y a 70 ou 75 ans. Mais aucune ne fut, sans doute, aussi curieuse que celle qui l'opposa à Jack Flood, en juin 1881.

Ce qui lui conférait ce caractère d'originalité c'est qu'elle se déroulait sur la rivière Hudson, à bord d'un vieux bateau. Ce fut pour éviter une indiscrete visite de la police que les organisateurs avaient choisi cet étrange lieu de combat.

Ce fut bien par hasard que Sullivan — il n'avait que 23 ans et n'était pas encore rangé dans la catégorie des grands champions — en vint à rencontrer Jack Flood, lequel jouissait d'une très bonne réputation, qu'il devait à la force de ses coups plus qu'à sa science, assez rudimentaire.

Un soir, Flood périrait, entouré de nombreux admirateurs, dans un bar de New-York. Il céderait ses propres mérites, n'oubliant pas de proclamer qu'il se faisait fort de mettre hors de combat n'importe quel boxeur au monde.

Cela nous fait penser au boxeur français Laurent Dauthuille, qui agissait ainsi après chaque combat, livré à Montréal, à titre d'invité de faux amis, proprios d'un club de nuit de la rue St-Laurent.

— Ces prétentions ne se justifient pas devant un verre de whisky, mais dans l'arène, proféra soudain une voix sonore, qui était celle de John L. Sullivan.

Interloqué, Jack se retourna, considéra un instant son interrupteur puis, ricana :

— Et peut-être accepteriez-vous de me donner la réplique, si je vous pro-

par OSCAR MAJOR

posais de vous en fournir la démonstration ?

— Mais bien sûr que je l'accepterais, riposta John !

— Alors, mon garçon, c'est une affaire conclue, décréta Flood. Je n'ai pas l'habitude de rencontrer n'importe qui, mais je veux vous faire bénéficier d'une exception. Par tous les Flood passés, présents et à venir, je vous promets que vous recevrez une solide correction.

Tout de suite, les adversaires — qui se battaient à poings nus — s'attaquèrent avec frénésie, comme s'ils avaient le désir d'en finir sans retard. Gauches et droites se succédaient. Mêlées confuses, coups violents, bousculades étaient utilisés, au détriment de la science.

A la 120e seconde, Flood encaissa au foie un terrible crochet, qui l'assit contre les cordes. Ce fut la fin de la première ronde.

Au début de la 2e reprise, Jack, furieux, bondit sur Sullivan et lui adressa une invraisemblable collection de coups les plus divers. Pas un ne porta. Impossible de percer sa garde.

L'arbitre déclara en riant, après le match, « qu'il devait l'avoir fermée avec une targette de fer ».

Flood essaya alors de varier sa tactique et, par des prises qui s'apparentaient plus à la lutte qu'à la boxe, s'efforça de culbuter son antagoniste pardessus les cordes de l'arène. Mais il fut encore expédié sur les planches du bateau.

A la 3e reprise, Jack encaissa quelques durs directs et uppercuts à la mâchoire. Son état devenait piteux. On se demandait s'il n'allait pas être mis hors de combat, lorsqu'il leva un bras.

Ce signe est toujours celui de l'abandon et l'on s'attendait à entendre proclamer la victoire de Sullivan.

Or, Jack avait levé la main pour faire cesser la bataille et pour montrer à l'arbitre qu'un lacet de sa chaussure s'était rompu, ce qui constituait pour lui un handicap.

On procéda donc au remplacement du lacet défaillant. Les seconds de Flood effectuèrent cette opération avec une lenteur excessive, ce qui permit à leur homme de récupérer tout à son aise.

À la 4e ronde, après des échanges forcés, sur une sortie de corps à corps, Sullivan lança un formidable direct à l'estomac. Et l'on vit ce spec-

tacle ahurissant d'un boxeur de 180 livres projeté par-dessus les cordes comme un simple bouchon.

A la 8e reprise, Jack était « groggy ». Un seul direct au nez le dépêcha au pays des songes.

Le match terminé, on ouvrit une petite cassette qui contenait deux sacs de toile renfermant, l'un 750 dollars pour le vainqueur, et l'autre, 250 dollars pour le vaincu.

Mais le sac destiné au battu s'était volatilisé on ne sait trop comment. En sorte que ce pauvre Flood reçut non seulement une punition sévère, mais qu'il fut aussi privé de la bourse qui lui revenait.

Et, en 1881, cela comptait 250 dollars !

POURQUOI NE PAS RIRE UN BRIN ?

Deux jeunes gens de Montréal, désireux de gagner leur vie au sein de notre force constabulaire, ont tout laissé de côté, bons salaires, pensions raisonnables après 25 ou 30 ans de service, parce qu'ils n'ont pu exécuter les différents mouvements de culture physique, que doivent réussir nos gendarmes — débutants, nos cadets. Vraiment, nous avons honte — ce sont deux jeunes Canadiens-français — pour eux !

Croyaient-ils que, pour faire partie de notre corps policier, il ne fallait que savoir tendre la main ?... Les étudiants de l'Université Yale, obligés de pratiquer un sport quelconque, ont inscrit deux nouvelles matières à leur programme. Ce sont le lessivage et le repassage. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils seront des débrouillards ou des mains complaisants, lorsque leurs épouses passeront leur temps aux petites vues, aux grands cabarets et aux immenses bingos et salles de danse...

Un savant ingénieur du Texas vient d'inventer une ceinture d'alerte, à l'usage de ceux ou celles qui ne tiennent pas à devenir obèses, même trop gras, des maris complaisants, lorsque leurs quinqu'is aiment à bouffer tant qu'ils peuvent. Cette ceinture ne manque pas de bourdonner, quand le tour de taille s'élargit de 41 à 43 pouces. Les sportsmen, qui se croiraient fous, s'ils n'assistaient pas à tous les banquets, devraient acheter cette nouveauté !

Jusqu'ici, vous aviez l'impression que seuls les chevaux bien entraînés et les sauteurs des deux sexes pouvaient surmonter les obstacles que présentent les barrières et les haies, au cours d'une partie de chasse au renard. Les Américains ont inventé un nouveau sport motorisé : En Virginie, les chasseurs au renard peuvent se livrer à leur sport favori en camion. L'habile conducteur, comme on le voit sur cette photo, arrange ses flûtes pour réussir un saut de 33 pieds, presque aussi gracieusement que le fait le cheval dressé à exécuter différents sauts. Au volant de ce véhicule, Bill Baylor suit les chiens de chasse, à une vitesse de 40 milles à l'heure, sur un tas de chemins accidentés. La version américaine 1955 pour chasser le renard fera-t-elle des petits dans notre beau pays ?

UNE VIE DE CHIEN !

Vous n'êtes pas sans savoir que le fameux cogneur de coups de circuit, Ted Kluszewski, le robuste premier-but du club de baseball Cincinnati, est l'idole de cette grande ville de l'état de l'Ohio. N'allez pas noircir le gros Ted, si vous ne voulez pas vous faire fumer les ongles !

Un jour, un partisan des Jambes Rouges, propriétaire d'un chien apprivoisé qu'il croit le plus intelligent de la race canine, visite un impresario de théâtres, de la radio et de la vidéo. Son toutou le suit fidèlement.

— J'aimerais que Fido déploie ses talents sous les yeux des adeptes de la TV ! Il parle comme une grande personne !

L'impresario cligne des yeux, loin d'être convaincu. Il lance un ballon d'essai :

— Qu'est-ce qu'il y a sur le toit d'une maison ?

Toutou répond, sans aucune hésitation :

— Rr-roof ! Rr-roof !

— C'est épatant ! Maintenant, dis-moi, Fido, comment vont les affaires ?

Le chien lève la tête. Il répond, sûr de lui-même :

— Rrr-ough ! Rrr-ough !

— Excellent ! Enfin, sais-tu le nom du joueur de baseball qui a frappé les plus longs coups ?

Fido, traditionaliste américain, grommelle d'un ton savant :

— Rrr-uth ! Rrr-uth !

Alors, l'impresario sort de ses gonds, l'apostrophe, indigné :

— Quel chiqué ! Quel mensonge ! Quelle ignorance !

Il accompagne son sentiment de colère d'un coup de pied au derrière de Fido et d'un coup de poing au menton du petit Bill. Les deux copains furent contraints de s'étendre, tout leur long, sur le bord du trottoir.

Deux secondes plus tard, Fido ramasse ses os endoloris du postérieur et murmure, à voix basse :

— Je peux bien mener une vie de chien, espèce d'esprit d'escalier que je possède ! J'aurais dû dire Kluszewski !

LE COURRIER

Réponses à M. H. Loiseleur, Montréal.

1° A notre avis, la meilleure saison que connut le lanceur Jean-Pierre Roy, dans le baseball, fut celle de 1947, à St-Jean, de la Ligue Provinciale, sans mettre de côté les 25 victoires qu'il remporta, au cours de 1945, avec l'équipe des Royaux de Montréal. Il y a huit ans — comme le temps s'enfuit,

rapidement ! — Jean-Pierre Roy réussit six blanchissages, durant les joutes éliminatoires du temps. Lors de l'une des sept parties, auxquelles il participa, il se tira d'embarras avec une joute nulle de 1 à 1, contre le club Sherbrooke, après avoir bataillé jusqu'à la huitième manche avec un compte de 1 à 0, en sa faveur. Une balle, lancée aux épaules au joueur X du Sherbrooke, lui fit perdre un septième blanchissage, sur sept joutes. Est-ce qu'un lanceur de classe C peut faire mieux ? Nous aimerions le connaître ! Donc, d'après votre lettre, vous gagnez votre pari ! Bénissez votre chance ! Il y a un si grand nombre de gens, qui croient tout savoir ! Bref, en 1947, nous avions l'honneur de gérer le club St-Jean, qui n'accusa aucun déficit, cette année-là, contrairement à ce qui se passe, depuis plusieurs années. Nous croyons savoir que c'est la seule année, où les directeurs du St-Jean, détachés des biens de cette terre, gentilshommes dans toute l'acception du mot, ont enregistré certains profits, près de \$17,000. En toute justice, nous devons vous faire savoir que, pour gérer le club St-Jean de 1947, votre observateur, tel un oiseau se contentant de miettes, ne touchait pas un salaire de Crésus, alors que certains de ses pupilles recevaient de \$100 à \$200 par semaine.

2° Entre nous, ça devient crevant ! A force d'entendre dire que votre observateur ne devrait pas appuyer des deux épaules, comme il le fait depuis 30 ans, au sujet des balles basses, à la hauteur des genoux, à l'intérieur ou à l'extérieur du marbre, selon la faiblesse du frappeur, que doivent lancer les artilleurs pour maîtriser les durs cogneurs ! En dépit de ce que pensent ces messieurs, que nous traitons d'ignorants, parce que n'ayant pas appris leur baseball à la bonne école, nous continuerons à clamer à tous les vents qu'ils ont tort et n'aident aucunement la bonne cause du baseball, l'amélioration des jeunes athlètes du losange. Dans une équipe, composée de 17, 19, 21 ou 25 joueurs, il n'y a pas trois athlètes, qui soient capables de cogner souvent en lieu sûr des balles lancées à la hauteur des genoux. Donc, ça vaut la peine de suivre, à la lettre, ce conseil qui n'est pas nouveau, loin de là !... Le fameux Ted Williams, des Red Sox de Boston, vient de déclarer pour la centième fois, que les lanceurs ennemis s'évertuent à le nourrir de balles basses, à l'extérieur du plateau. Nous devons ajouter qu'ils n'atteignent pas leur but, cent pour cent. Aussi, Ted en profite pour faire un bruit formidable, à l'aide de son bâton cylindrique. Il n'est pas le seul.

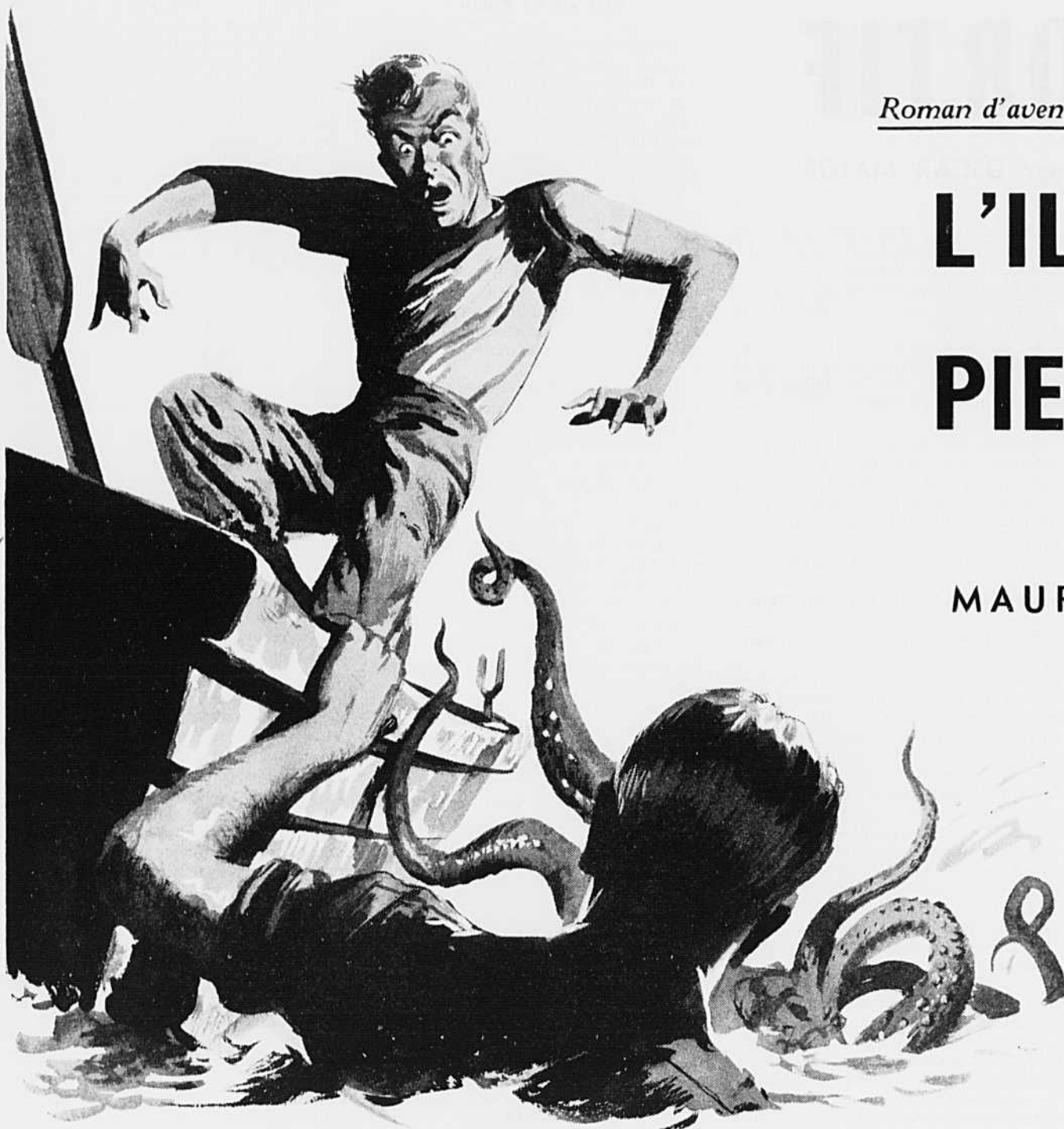


Roman d'aventures

L'ILE AUX PIEUVRES

par

MAURICE LIMAT



CELA fit plouf ! et l'ancre tomba dans un jet d'écume. Le navire s'immobilisa à deux cents mètres à peine du rivage de l'île. Le capitaine Kermek qui commandait l'*Albatros* fit mettre un canot à la mer pour aller reconnaître le rivage. Il se posait maintenant une question : Qui allait-il désigner pour descendre à terre ?

C'était à chaque escale les mêmes histoires mettant aux prises les membres de l'équipage. Ces discussions, lui, Kermek, les tranchait net de sa voix autoritaire, mais ce n'était jamais sans faire des mécontents. Chacun prétendait avoir droit à mettre le premier le pied sur la terre ferme.

Ces palabres, Kermek eût voulu les éviter à tout prix, mais c'était impossible, surtout depuis la dernière relâche à Nouméa. L'*Albatros* qui cinglait vers Sydney, prétendant amener à bon port une cargaison de soieries, emmenait dans ses flancs un équipage tel que ce vieux loup de mer de Kermek y sentait tous les symptômes d'une mutinerie prochaine.

Il feignait de ne s'apercevoir de rien, mais tout en bourrant sa pipe, laissant errer ses regards sur le littoral de l'île inconnue, vis-à-vis de laquelle il venait de faire relâche, il passait mentalement ses matelots en revue.

Première question. Une mutinerie, sous son autorité bourrue mais assez

bienveillante et avisée, dans quel but ? Pas pour se révolter contre lui, ni pour s'approprier quelques rouleaux de soieries, sans grande valeur, mais bien pour posséder une goélette fine et rapide telle que l'*Albatros* bien propre à la piraterie et à la contrebande, deux sports pratiqués volontiers par les forbans des mers du Sud.

Deuxième question. Tout aussi délicate. Quels étaient les meneurs, celui ou ceux qu'il aurait suffi de démasquer pour réduire la mutinerie à zéro ?

— Capitaine ?

Kermek sursauta, brutalement arraché à ses réflexions.

— Ah ! c'est toi, Mathias. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Qui dois-je désigner pour la reconnaissance ?

— Heu ! j'irai moi-même avec Daniel et le mousse.

Kermek regarda Mathias s'éloigner. C'était le maître d'équipage. Était-il capable de fomenter une révolte ? Non, assurément, pas plus que ceux nommés par le capitaine, l'honnête Daniel et Hector, le mousse de l'*Albatros*.

Mais il y avait Ernest, le Parisien, avec sa figure de pâle voyou aux yeux torves, et Johnny l'Anglais, un ancien docker. Faute de mieux, Kermek avait dû les embarquer, bien qu'ils lui fussent fort antipathiques.

— Ces deux oiseaux-là ne me disent

rien qui vaille, grommela le capitaine de l'*Albatros*, apercevant Ernest et Johnny discuter avec animation, en désignant l'île.

Mathias avait appelé Daniel, un jeune Breton d'une vingtaine d'années et Hector, gamin de quatorze ans, vif et gai comme un marsouin, favori du capitaine.

— Vous irez tous les deux avec le capitaine, avait dit le maître d'équipage.

Les deux jeunes marins ne se firent pas prier, et avançant le maître du bord, ils dégringolèrent dans l'embarcation, riant à plein gosier.

Johnny le docker, essuya son visage d'un revers de sa main crasseuse, imprégnée d'huile du moteur auxiliaire dont il avait la garde.

— Ce sont toujours les mêmes, dit-il. Nous, on est bon qu'à rester sur ce maudit rafiote, à faire le pied de grue.

Le capitaine Kermek avait entendu. Il s'avança vers l'Anglais :

— Suffit, n'est-ce pas, Johnny, lui dit-il d'une voix coupante. J'ai l'intention de ne repartir que demain matin pour laisser à chacun quelques heures de détente à terre. Vous débarquerez à votre tour. Mais si vous n'êtes pas content, nous levons l'ancre immédiatement à mon retour. Avez-vous encore quelque chose à réclamer ?

Johnny secoua négativement la tête

et s'éloigna. Ernest ne dit rien, lui, mais il jeta au capitaine un regard en coin qui en disait long.

— Tu vas voir, souffla-t-il aux oreilles du docker, tu l'as mis de mauvais poil. Tout à l'heure il va vouloir repartir et nous serons marrons une fois de plus. C'est le moment d'agir.

Johnny opina du chef en silence.

Kermek avait pris place à son tour dans le youyou.

— Nagez, garçons, ordonna-t-il en prenant la barre.

Daniel et Hector se penchèrent sur les avirons et, débordant de l'*Albatros*, la petite embarcation cingla vers la plage.

— J'ai aperçu des palmiers, dit Hector. Pourvu qu'ils soient en même temps cocotiers, je crois que nous allons nous régaler.

— Tu es bien gourmand, sourit Kermek.

Hector commença un panégyrique de ce succulent fruit exotique, la noix de coco. Soudain, il resta bouche bée.

— Qu'y a-t-il ? interrogea le capitaine de l'*Albatros*.

— Voyez donc, dit le mousse, Mathias qui discute avec l'Anglais et le Parisien. On dirait qu'ils vont lui sauter dessus.

Très inquiet, Kermek qui, étant au gouvernail, tournait le dos à l'*Albatros*, lâcha la barre et se retourna. En effet, sur le pont de la goélette, les trois hommes discutaient avec animation, faisant de grands gestes. On devinait qu'ils devaient parler fort, mais la brise du large emportait leurs paroles qui ne parvenaient pas aux oreilles de Kermek.

— Retournons, retournons ! cria le maître du bord.

Mais il était déjà trop tard. Désespérant de gagner Mathias à leur cause, Johnny et Ernest avaient choisi le

parti le plus simple et le plus monstrueux. Ils se ruèrent sur le maître d'équipage qui se débattait. Seul contre deux, il lutta un instant, fut acculé contre le bastingage, tenta de résister encore.

— Courage, Mathias, j'arrive, hurla Kermek debout dans l'embarcation.

Hector et Daniel appuyèrent plus fort sur leurs rames et leur youyou vola littéralement sur les vagues. Mais Ernest et Johnny avaient entendu Kermek et voyaient le canot revenir. Ils comprirent qu'ils n'avaient plus de temps à perdre pour mettre leur sinistre dessein à exécution. Ce fut ce qui perdit Mathias. Les deux forbans firent un effort et le précipitèrent à la mer.

Mathias nageait comme un poisson. Il nagea vers le youyou qui aussitôt se porta à sa rencontre.

— Bon, ricana Ernest, tandis qu'ils perdent du temps à le repêcher, nous en gagnons, nous.

Il disparut et revint aussitôt, portant une carabine, la propre carabine du capitaine Kermek, avec laquelle celui-ci s'amusa à chasser les oiseaux de mer.

— Ma carabine ! rugit le légitime propriétaire, s'apercevant du rapt.

Ils allaient rejoindre Mathias qui n'était plus qu'à dix brasses, lorsque Hector, qui ne perdait pas un geste des deux pirates, vit Ernest épauler froidement et coucher en joue les occupants du youyou.

— Aplatissez-vous, hurla-t-il, bousculant Daniel et le capitaine. Tous trois trébuchèrent au fond de l'embarcation, sans se faire aucun mal. La décharge passa au-dessus de leurs têtes.

— Fripouilles ! gronda le capitaine de l'*Albatros*.

Tandis qu'Ernest rechargeait sa carabine, Kermek et ses deux matelots se préparaient à recueillir le maître d'équipage. Soudain, Daniel jeta un cri d'épouvante. Derrière Mathias, quelque chose montait des profondeurs, crevant la surface, une chose terrible, nettement discernable à travers les couches limpides du Pacifique.

Kermek, Daniel et Hector restèrent figés d'effroi. Mathias qui nageait avec espoir, croyant déjà arriver au youyou, aperçut leurs visages décomposés, et pris d'un affreux pressentiment, détourna la tête. Ce qu'il vit hérissa ses cheveux plaqués par l'eau de la mer.

— Une pieuvre ! râla-t-il.

Si jamais le spectre de la mort peut apparaître effrayant à un homme, c'est bien lorsqu'il se présente sous les traits d'un poulpe, le hideux monstre marin céphalopode, dont les huit tentacules visqueux, semblables à ceux d'une araignée gigantesque, s'étendent mollement, mais irrésistiblement, pour le saisir.

Mathias resta paralysé une seconde et faillit couler.

— Avance ! hurla Kermek qui lui tendait la main.

Le maître d'équipage fit un effort et avança de quelques brasses.

— Tire sur la pieuvre ! cria Hector à l'adresse d'Ernest, voyant ce dernier qui approvisionnait son arme, assez maladroitement d'ailleurs, ce qui lui faisait perdre du temps.

Un des longs tentacules s'éleva au-dessus de l'eau et claqua la surface dans un rejaillissement d'écume, tout près du maître d'équipage. Les autres bras du monstre s'avançaient comme une main gigantesque.

Mathias s'agrippa au rebord du youyou, Daniel et Hector se bousculèrent pour lui donner la main, au risque de faire chavirer la légère embarcation. Le maître d'équipage allait reprendre espoir lorsque son visage exprima soudain une terreur sans nom. Il venait d'être saisi par la pieuvre.

Le démon sous-marin tout proche, le

ceinturait d'un de ses tentacules. Un autre broya les jambes du malheureux. Il voulut se cramponner de ses doigts crispés. Trop tard ! Le monstre le tenait bien.

Kermek et ses matelots reculèrent, en proie au summum de l'horreur. Ils virent se révéler les yeux du maître d'équipage. Ils entendirent ses os craquer sous l'étreinte meurtrière. L'eau se teinta de sang et la pieuvre s'engloutit avec sa victime vers le fond de l'Océan.

Tous trois restèrent un instant sans mot dire, sans faire le moindre geste. Ils considéraient tristement cette onde si fraîche, si limpide, si attirante, mais qui recelait des animaux redoutables et venait d'engloutir leur malheureux compagnon.

Ce moment de recueillement devait leur être fatal. Là-bas, sur l'*Albatros*, Ernest le Parisien ne perdit pas son temps. Il s'était promptement arraché à l'horreur instinctive produite sur tous les assistants par l'affreuse mort du malheureux Mathias. Ayant réussi à charger une seconde fois la carabine, il fit feu à nouveau dans la direction du youyou.

— Daniel ! s'écrièrent ensemble Kermek et Hector, en voyant le jeune Breton chanceler, portant la main à sa tempe, ses doigts déjà se teintaient de sang.

— Au large ! au large ! reprit Kermek. Il faut nous éloigner. Mais, ajouta-t-il en tendant le poing vers les pirates, je reviendrai, je reviendrai à temps pour vous empêcher de faire un vaisseau pirate de mon *Albatros*.

Le capitaine Kermek et son mousse reviendront-ils de l'île maudite, où les aventures les plus terribles leur sont réservées ? . . .

Hector avait rapidement obéi à l'invitation du capitaine. Il avait immédiatement sauté à son banc, pris un aviron, et à présent, debout à l'arrière du canot, il naviguait à la godille, avec une vigueur dont on n'eût pas cru capable ce petit bonhomme.

Kermek écumaient de rage et se tortillait les poings, penché sur Daniel, dont la blessure à la tempe ne laissait pas de l'inquiéter, car il venait de constater que celui-ci ne donnait déjà plus signe de vie.

— Ah ! s'ils l'ont tué... râla le capitaine de l'*Albatros*.

Cependant, Ernest et Johnny semblaient avoir provisoirement renoncé à leurs desseins meurtriers.

— Que font-ils donc ? demanda Hector au capitaine.

— Sans doute attendent-ils notre disparition. Là, alors, ils descendront à terre pour se ravitailler en eau, en fruits, et si possible en gibier. Ensuite, ils appareilleront.

— Comment vont-ils faire pour manœuvrer le bateau à deux ?

— Deux ? Ils seront trois.

— Quel est donc le troisième ? demanda Hector.

— Les événements te font perdre la tête. Et le maître coq ?

— Ah ! c'est vrai, le Chinois ! Je l'oubliais.

Ling, le cuisinier chinois, n'avait pas encore paru. Il est vrai qu'il passait le plus clair de son temps dans la cambuse où il s'enivrait fréquemment, ce qui lui valait maints reproches de la part du capitaine, reproches ponctués

généralement d'un coup de botte judicieusement placé.

— Croyez-vous que Ling marchera avec eux ? demanda le mousse.

— Pourquoi non ? Il ne m'aime guère. Je me suis toujours opposé à son unique mais funeste passion : l'alcool. Ernest et Johnny, pour le gagner à leur cause, n'auront qu'à le laisser puiser à même le tonnelet. Ils ont dû, au besoin, le terroriser.

— C'est un piètre matelot.

— Qu'importe, il est fort ! Cela suffira. Ils peuvent naviguer tous les trois. Mais je saurai bien les empêcher d'appareiller.

— Comment ferez-vous ? demanda naïvement le moussaillon Hector.

Cette question fit faire la grimace à Kermek et parut l'embarrasser grandement. Il souleva sa casquette et se gratta énergiquement le crâne, ce qui eut pour résultat d'en faire jaillir cette réflexion :

— Je ne sais pas encore comment. Mais je sais bien que ces bandits n'appareilleront pas sans ma permission.

Hector avait une confiance si absolue en son capitaine, qu'il n'eût pas voulu insister. Il se fia donc à ce que lui avait dit Kermek.

Le youyou alla s'échouer sur une langue de sable large à peine de quelques mètres, longeant la forêt qui semblait croître directement au bord des flots.

— Hum ! dit Kermek, j'ignore le nom de cette île. Mais avec une telle végétation, elle ne doit pas être déserte. Ou je me trompe fort, ou nous trou-

verons là-dessous quelque tribu de cannibales, ou tout au moins quelques animaux assez redoutables.

A cette parole, ils ne purent évoquer sans frissonner, le souvenir du pauvre maître d'équipage, victime du poulpe.

Après s'être assurés qu'au large l'*Albatros* n'avait pas bougé et se balançait mollement au gré des vagues sans la moindre velléité d'appareillage, Kermek et Hector songèrent à s'occuper du blessé.

Ils l'emmenèrent jusqu'au pied d'un grand palétuvier qui prodiguait son ombre généreuse sur la surface des flots.

— Comment te sens-tu ? demanda Kermek.

— Mal..., murmura faiblement le blessé.

— Il faudrait de l'eau fraîche pour le panser, émit Hector.

— Et aussi pour le faire boire. Va, mousse, tu es débrouillard, tâche de nous trouver cela. Ce serait bien le diable si sur une île où croît une végétation aussi luxuriante tu ne trouverais pas un ruisseau d'eau douce.

Mais hâte-toi.

Hector ne se le fit pas répéter deux fois. Il alla jusqu'au canot où traînait un récipient de métal et, ainsi lesté, il commença à suivre la plage. Il se hâtait car Daniel était au plus mal. Mais, malgré les tragiques événements qui venaient de se dérouler, la jeunesse d'Hector, son insouciance afférant au métier de marin, il ne pouvait s'interdire de goûter l'ambiance exquise de cette petite île inconnue.

Il suivait l'épaisse forêt qui semblait recouvrir la superficie de cette terre dans toute son étendue. En vain tentait-il de jeter un coup d'œil sous ses embrasements. Le regard se perdait dans l'obscurité des sombres frondaisons. D'immenses palmiers s'élevaient au-dessus de cette jungle, dressant orgueilleusement vers le ciel leurs têtes ornées d'un majestueux panache. Hector se sentait attiré vers ces beaux arbres, dont une espèce produit le succulent fruit dont il était si amateur, la noix de coco. Cependant, il résista à sa gourmandise qui le pressait d'escalader un palmier pour en grappiner les fruits. Il fallait, avant tout, songer à Daniel.

Enfin il arriva à un endroit où la plage s'élargissait, remontant vers le centre de l'île. La bande de sable était partagée en deux par le cours d'un ruisseau venant de la jungle et se perdant dans l'Océan. Cette rivière était assez rapide et refoulait les premières vagues.

— De l'eau douce ! jeta Hector dans un grand cri de joie.

Et il se mit à courir jusqu'au bord du ruisseau. Là, il se jeta à plat ventre, goûta avec délices à cette onde limpide, puis il se hâta de remplir sa calebasse. Il se relevait déjà et s'apprêtait à rejoindre le lieu où il avait laissé le mourant avec le capitaine, lorsqu'il s'arrêta, intrigué.

Un bouillonnement venait de se produire au milieu du ruisseau.

— Que se passe-t-il donc ? murmura le mousse.

L'eau, très claire l'instant auparavant, devenait subitement trouble, comme si une lutte inconnue bouleversait son lit de sable. De nature, Hector était fort curieux. Il scruta donc avec avidité la surface de l'eau, faute de pouvoir en pénétrer la profondeur. Son désir de savoir était tel qu'il se fût aventuré dans le ruisseau aussi loin que possible, sans une vague appréhension qui le saisis à temps. Est-ce que, par hasard, il n'aurait pas affaire à quelque monstre marin, pareil à celui qui avait tué l'infortuné Mathias ?

Il s'arrêta donc au bord du ruisseau, retenu par un restant de prudence. Il n'attendit pas longtemps. Tout près de lui, il vit un animal filer entre deux eaux, long de deux mètres, de forme effilée, au dos noir et luisant. Cet habitant des ondes effleura la surface et se jeta sur le côté. Hector aperçut le ventre d'un blanc laiteux, la gueule en croissant hérissée intérieurement d'une triple rangée de crocs acérés.

— Un requin ! murmura-t-il.

Mais il était très intéressé. Le squal, en effet, devait lutter contre quelque ennemi que le moussaillon ne devinait pas encore. S'il se jetait ainsi de côté, c'était pour l'attaquer. Hector redoubla d'attention.

Le requin restait immobile à présent, se laissant flotter entre deux eaux. Il agitait très légèrement ses nageoires afin de se maintenir sur place et ne pas se laisser entraîner par le courant du ruisseau.

A dix mètres, le mousse vit l'ennemi sortir de l'eau.

Il ne put s'interdire de frissonner. Plus hideux encore que le requin, un poulpe venait d'apparaître. Les huit tentacules s'allongeaient lentement. La pieuvre était semblable à une touffe d'algues se déroulant mollement dans le courant. Hector sursauta. Prompt comme l'éclair, se retournant d'un vigoureux coup de nageoire, le requin venait de foncer sur l'adversaire.

Le réflexe de la pieuvre fut aussi instantané. Les bras du monstre saisirent le requin, comme autant de foudres. Mais malgré la puissance de l'étreinte, le squal glissait entre les terribles ten-

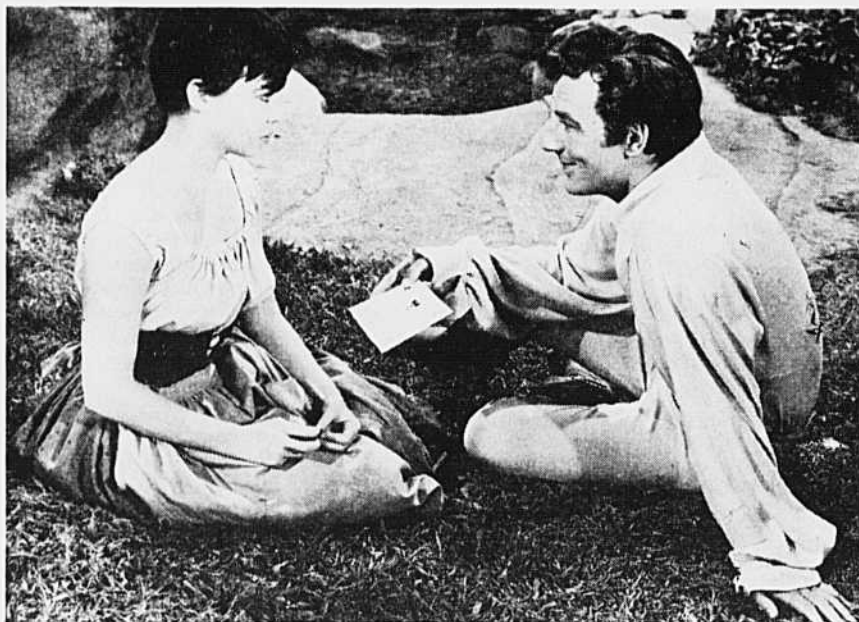
LE FILM DONT ON PARLE

THE GLASS SLIPPERS

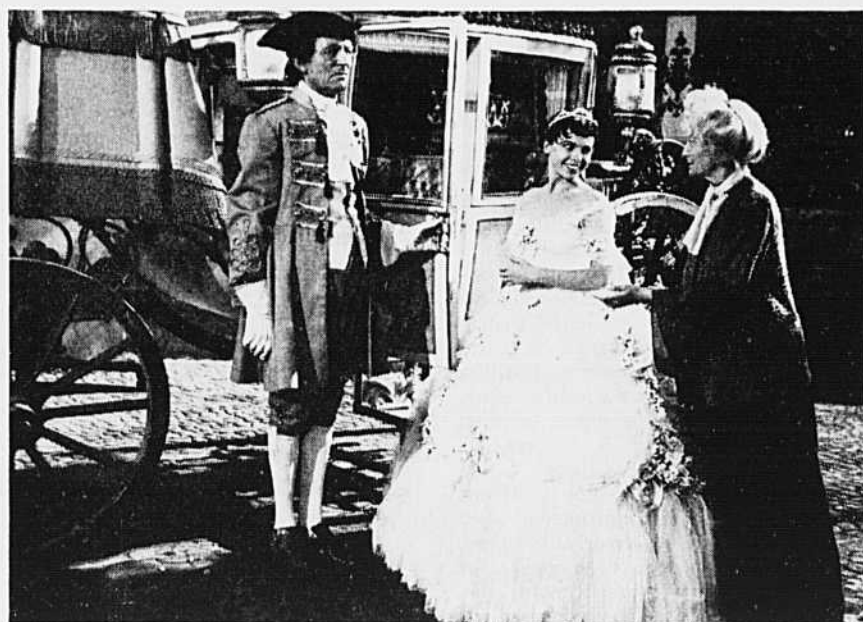
*L'histoire d'une Cendrillon 1955
inspirée d'un conte ancien et où
on retrouve l'étonnante petite
danseuse Leslie Caron.*



Un seul sujet de conversation chez la veuve Sonder (Elsa Lanchester), lorsque la cousine Loulou (Lurene Tuttle) vient prendre le thé en famille : le retour du jeune prince Charles (Michael Wilding). Il paraît qu'on va le célébrer par



un bal magnifique... Et les trois soeurs écoutent... — La plus jeune est Ella (Leslie Caron). Ses soeurs l'ont surnommée Cendrillon et lui abandonnent les soins du ménage. Ella rencontre un jour un beau jeune homme qui lui remet une missive. — Ce jeune homme n'est autre que le prince, qui se fait passer pour le fils du cuisinier du palais, et la lettre mystérieuse est une invitation au bal. Ella parviendra à s'y rendre grâce au concours de l'excentrique Mrs.



Toquet (Estelle Winwood). — L'arrivée de la pauvre Cendrillon, transformée en une belle jeune fille, cause une véritable sensation parmi les invités. Le prince l'invite aussitôt à danser et ses vilaines soeurs la regardent avec un étonnement mêlé de jalousie et de dépit. — Comme la Cendrillon de l'immortel conte de Perrault, Ella a perdu son soulier en quittant le bal. Le lendemain, le prince Charles le lui rapporte et s'assure qu'il chausse bien son petit pied...



L'ILE AUX PIEUVRES

[Suite de la page 11]

tacules impuissants à le retenir. Il passa à nouveau près du rivage, et Hector vit le ventre blanc marbré de taches sanglantes. A cet endroit, la peau moins coriace portait trace des centaines de ventouses que, l'espace de quelques secondes, le poulpe avait appliquées sur le requin.

Le mousse était figé, incapable de faire un mouvement. Les yeux exorbités, il regardait.

Le combat reprit.

Le requin se jeta à nouveau sur la pieuvre. Les deux monstres disparurent dans un véritable tourbillon, et l'eau du ruisseau se teinta d'un flot noirâtre. Quelques instants après, Hector constatait que les terribles mâchoires du requin avaient sectionné un des monstrueux tentacules.

Nul doute que le squalo fût sorti vainqueur du combat, sans un nouvel adversaire qui entra en lice, sous les espèces d'une seconde pieuvre. Le requin dut se débattre contre un véritable fouillis de bras visqueux. Malgré sa sveltesse, il commençait à s'épuiser. Il perdait beaucoup de sang, car son ventre, marqué de ventouses, n'était plus qu'une plaie.

Enfin une de ces pieuvres le mordit de sa bouche hideuse, semblable à un bec de perroquet. Cette fois, il était frappé à mort. Les pieuvres s'acharnèrent sur lui, l'élevant avec fureur au-dessus des eaux rouges en le tenant dans leurs tentacules. Puis les trois monstres disparurent et le courant du ruisseau redevint limpide, emmenant jusqu'à la mer les traces sanglantes du combat.

Hector put croire avoir rêvé. Il s'archa à l'impression malsaine dégagée par l'horrible spectacle dont il venait d'être le témoin et, maudissant cette perte de temps, il rejoignit promptement le lieu où il avait laissé le blessé sous la garde de Kermek.

Hélas! le capitaine le reçut tristement. Daniel venait de succomber à la blessure produite par le coup de feu d'Ernest le Parisien.

Hector resta pensif, tenant son récipient inutile. S'il s'était hâté d'exécuter sa mission, peut-être eût-il, sinon sauvé le mourant, du moins étanché la soif ardente qui avait désolé ses derniers moments.

Hector et le capitaine, baignés de sueurs, achevaient de niveler le monticule de sable que formait la dernière demeure de Daniel.

— Dissimulons la tombe, avait dit Kermek. Il ne faut pas que le corps soit la proie des fauves, ou pis encore.

Il n'insista pas. Hector avait compris. Dans les îles du Sud, il faut toujours craindre la présence éventuelle de Canaques, presque toujours anthropophages, et le vieux loup de mer n'ignorait pas que les sauvages n'auraient reculé devant rien pour apaiser leur horrible appétit de chair humaine, pas même de profaner un cadavre.

Après une dernière pensée à leur infortuné compagnon, les deux naufragés par force, s'orientèrent.

— Que faisons-nous, capitaine? demanda Hector.

Kermek se gratta vigoureusement le crâne.

— Je ne sais guère où nous sommes, dit-il. En tout cas, que cette île soit habitée ou inhabitable, hostile ou hospitalière, sache, moussaillon, que je n'ai pas l'intention d'y demeurer indéfiniment.

— Bon, dit Hector. Alors, nous allons reprendre l'Albatros.

Kermek fronça les sourcils et jeta un regard vers le large.

— La goélette est toujours là, constata le mousse qui avait fait le même mouvement que le capitaine.

En effet, l'Albatros toutes voiles carrées, se balançait toujours au même endroit. Rien ne bougeait à bord. Les occupants demeuraient invisibles.

— Où sont donc nos trois pirates? dit Kermek.

— Peut-être ont-ils débarqué, émit Hector, dans le but de venir aux provisions. Ils ne partiront pas tout de suite.

— Tu as raison, fit le capitaine. Ils ne peuvent appareiller sans eau douce car cela fait défaut. Mais ils n'ont pas dû descendre encore, de peur de nous rencontrer. D'ailleurs, vois, la chaloupe est encore là.

— Juste, opina le mousse. Peut-être attendent-ils la nuit.

— T'es malin, mousse. Et ils repartiraient comme cela pour aller pirater sur mon Albatros, nous laissant comme deux vieux cachalots échoués. Pas de ça, Lisette, avec Kermek. Je ne dormirai plutôt pas de la nuit, mais dès qu'ils paraîtront, je leur mets le grappin dessus.

Le capitaine et le moussaillon se préoccupèrent de s'armer. Ils se munirent de solides tiges de bambous qu'ils taillèrent en forme d'épieu, et propres autant à piquer qu'à assommer. Puis ils se hissèrent dans un gros palmier touffu d'où ils dominaient la crique où se balançait toujours l'Albatros. De là, ils pouvaient voir sans être vus. Ils convinrent de veiller à tour de rôle. Les nuits tropicales étant très claires, ils ne pouvaient manquer d'apercevoir la chaloupe, au cas où elle se détacherait des flancs de la goélette pour voguer vers le littoral de l'île.

Le soleil, au lointain, se fondait dans l'étendue verte qu'il embrasait de paillettes d'or. Kermek, bien calé dans les branchages, ronflait déjà. Hector guettait toujours les pirates. Le crépuscule arrivait. Le mousse commençait à somnoler lorsqu'un bruit parvint, à peine perceptible, mais fort caractéristique pour une oreille de marin. Il s'extirpa immédiatement de son assoupissement et plongea dans la crique un regard avide.

A sa grande surprise, il ne remarqua rien d'anormal. L'Albatros et sa chaloupe étaient toujours à l'ancre. Et cependant Hector avait bien perçu le choc de rames frappant l'eau en cadence. Il en était sûr.

— Je n'ai tout de même pas rêvé, grogna-t-il.

Mais, subitement, un spectacle inattendu frappa ses yeux. Aussitôt il saisit Kermek par le bras, et se mit à le secouer énergiquement.

— Capitaine! capitaine!

— Quoi... quoi... bafouilla le vieux marin, en se frottant les yeux. Nous coulons?

— Mais non, nous ne sommes plus sur l'Albatros. Regardez... la pirogue.

— Quelle pirogue? Tu as trop bu, mousse. Va te coucher et laisse-moi en repos, sinon il pourra t'en cuire.

Hector éprouva quelques difficultés à faire revenir Kermek, à la réalité. Celui-ci avait fait un si bon somme, qu'ayant déjà oublié les tragiques événements de la journée, il croyait se réveiller dans son hamac.

Enfin, le capitaine de l'Albatros ayant repris une juste notion des choses, ne tarda pas à s'intéresser vivement au spectacle que le mousse lui faisait observer.

Une longue pirogue venait d'apparaître, sortant on ne sait d'où. Elle était faite d'écorce et son peu de stabilité était compensé par un balancier.

Une douzaine de personnages l'occupaient, dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils n'inspiraient pas précisément la sympathie. Leur peau noire, leurs lèvres épaisses, leurs cheveux crépus, décelaient aisément la canaque. Quant aux objets barbares dont ils se paraient: colliers de dents humaines, plumes bariolées, peaux de fauves encore fraîches, c'étaient les témoins de coutumes qui ne devaient pas manquer d'être voisines de la férocité.

— Des Canaques! souffla Hector.

— Et sûrement anthropophages, renchérit le capitaine.

Une seconde, puis une troisième pirogue, firent leur apparition. Elles étaient semblables à la première et leurs occupants étaient tout aussi inquiétants.

— Ils vont assaillir la goélette, murmura le mousse.

Kermek allait répondre, lorsqu'un coup de feu claqua dans le silence. Une flamme brève jaillit du bordage de l'Albatros. Dans la pirogue la plus rapprochée, un noir s'écroula en hurlant. Ce fut un véritable signal.

Des trois pirogues, une volée de flèches s'éleva, criblant le pont de la goélette. Puis, criant comme des possédés, ils montèrent à l'abordage et envahirent en un instant le petit navire.

— Mon Albatros! Ils vont tout saccager, gémit Kermek, en montrant un poing inutile aux sauvages.

Hector et lui distinguèrent les symptômes d'une courte lutte à bord de la goélette. Puis les indigènes remontèrent sur le pont, traînant trois hommes qui se débattaient: Johnny, Ernest et le maître coq Ling.

On les ficela comme des paquets et ils furent descendus dans une pirogue. Puis les Canaques s'éloignèrent de l'Albatros en payayant. Ils s'étaient mis à chanter une complainte nasillarde, qui devait signifier leur joie d'avoir remporté la victoire, victoire facile d'ailleurs.

— Gardons-nous de tomber entre leurs mains, dit Kermek.

— Pourquoi, capitaine?

— Parce qu'il ne ferait pas bon être à la place de nos trois pirates.

— Ils vont donc les manger?

— Cela ne tardera pas, sois-en sûr.

Hector pâlit et resta muet.

— N'ait donc pas de pitié pour ces fripouilles, dit Kermek. Et souviens-toi qu'ils sont causes de la mort de Mathias et de Daniel.

— Tout de même, une telle fin. Mangés!...

— Et Mathias, tué par la pieuvre? Et Daniel, agonisant, dévoré par la soif? Ils n'ont que ce qu'ils méritent.

Le souvenir de ses matelots assassinés, faisait devenir féroce le bon Kermek. Hector le ramena encore une fois à la réalité.

— Il faut profiter de la situation, capitaine.

— Bien dit, mousse. Regagnons l'Albatros.

Ils se laissèrent glisser du grand palmier et coururent jusqu'à l'endroit où ils avaient laissé leur youyou. Une déconvenue les attendait. La légère embarcation avait disparu.

— Nous sommes volés! rugit Kermek.

— Chut! dit Hector. N'attirons pas l'attention des Canaques. Ce sont eux, certainement, qui nous ont pris le bateau. Que faire?

Kermek était de fort méchante humeur.

— Tu sais nager, mousse, n'est-ce pas. Allez, ouste, à l'eau!

— Il n'est pas prudent de regagner la goélette à la nage. Oubliez-vous que ces eaux sont infestées de requins et de pieuvres?

Où qu'elle aille...



elle peut acheter Tampax

Que vous voyagiez par bateau, avion ou caravane de chameaux, vous pouvez acheter Tampax. Il est vendu en Egypte, à Madagascar, en Nouvelle-Guinée, au Venezuela, en Irak, au Guatemala—et dans un grand nombre d'autres pays. On peut le trouver aussi dans chaque ville, chaque village, en fait dans chaque hameau du nord au sud et de l'est à l'ouest du Canada.

Une si large distribution est la preuve évidente du "succès" de la protection hygiénique interne de Tampax auprès des femmes. Et cependant—cela est-il surprenant? Après tout, Tampax est réellement la méthode logique de protection pendant "ces jours-là"—la méthode qui élimine l'harnachement révélateur ceinture-épingles-serviettes, pour le remplacer par une protection bien plus commode et plus facile à employer.

Celle qui le porte n'a même pas besoin de toucher Tampax avec les mains. Tampax peut être porté sous la douche ou dans le bain. Tampax prévient toute odeur. Il est facile de se débarrasser de Tampax. Et il est de format si réduit que la provision pour un mois tient dans le sac à main. Choix de 3 degrés d'absorption (Régulier, Super, Junior). Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ontario.



Inventé par un médecin—utilisé maintenant par des millions de femmes

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Veuillez m'envoyer sous emballage ordinaire un paquet-essai de Tampax. Je joins 10c (timbres ou argent) pour frais de poste. Le degré d'absorption est pointé ci-dessous.

() RÉGULIER () SUPER () JUNIOR

Nom

Rue

Ville SAM

Prov. 7-55F

— Nous n'allons pas moisir ici, non !
— Il faut retrouver le youyou. D'ailleurs, nous ne sommes plus pressés. L'Albatros ne risque plus de partir sans nous.

Décidément, le moussaillon parlait avec la voix de la sagesse. Kermek se rendit aisément à ces bonnes raisons et on convint de passer la nuit au sommet du palmier qui s'était avéré si commode. Au jour, on avisait. Si le youyou demeurait introuvable, il serait toujours facile de fabriquer un rudimentaire radeau pour regagner la goélette sans se mettre à l'eau.

Ils s'endormirent donc dans leur arbre. Mais, à l'aube, Kermek se réveillant le premier, constata que l'Albatros avait disparu à son tour.

Kermek se mit à serrer les poings de rage, au risque de choir du palmier, Hector, réveillé en sursaut, put craindre pour la raison de son capitaine. Heureusement, celui-ci lui expliqua rapidement leur nouvelle mésaventure.

Un rapide regard circulaire permit au moussaillon de constater qu'il n'y avait plus à l'horizon la moindre trace de la goélette.

Hector avait le plus souvent des idées pratiques :

— Il faut aller à la recherche du bateau, dit-il, sinon nous risquons fort de rester indéfiniment sur cette île, qui pour notre malheur est loin d'être déserte. Sans compter que nous sommes à peu près sûrs, dans ce cas, de finir tôt ou tard sous la dent des sauvages.

— Mais qui nous a pris l'Albatros ? gémit Kermek.

— Qui ? Eux, parbleu.

— Qui ça, eux ?

— Les Canaques.

— Qu'est-ce qu'ils veulent en faire. Ils n'espèrent tout de même pas le manger. Quant à naviguer avec, ils sont trop bêtes et trop inexpérimentés pour cela.

— Ils doivent avoir une raison. Peut-être ont-ils éventé notre présence. Ils auront pris le navire dans le but de nous mettre dans l'impossibilité de fuir, ou peut-être simplement pour le plaisir de piller plus à leur aise.

Les deux naufragés s'étaient laissés glisser jusqu'au sol.

— Je pense que tu as raison, dit le capitaine. Voyons, orientons-nous. Si je ne m'abuse, hier, après avoir enlevé nos pirogues, les trois pirogues ont mis le cap vers l'ouest. Si nous suivons le rivage dans cette direction, nous sommes à peu près certains d'arriver tôt ou tard à un village. Donc, en route, moussaillon.

Les deux aventuriers partirent dans la direction indiquée par le capitaine. Ils marchèrent une partie de la matinée sans rien trouver. Cependant, la faim commençant à les presser, ils décidèrent de s'enfoncer quelque peu dans la forêt des palmiers pour trouver des cocos et autres fruits sauvages.

Ils ne tardèrent pas à tomber devant un magnifique bananier, qui dressait très haut un bouquet de feuilles d'un vert éclatant, d'où pendait un lourd régime.

Hector se mit aussitôt à escalader le palmier et ne tarda pas à arriver au faite. Tandis qu'il sortait son couteau pour détacher les bananes, Kermek lui cria :

— Profite de ce que tu es au grand mat pour examiner l'horizon.

Renonçant provisoirement à sa cueillette, Hector s'empressa d'obéir. Il jeta autour de lui des regards circonspects et soudain parut s'intéresser vivement à un certain point de l'horizon.

Comme il ne parlait pas, le capitaine, démangé par la curiosité, sollicita des explications :

— Tu vois quelque chose ?

— Oui, capitaine.

— Où ça ?

— Vers l'ouest toujours.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une fumée.

— Mais quoi, est-ce un village ? Explique-toi. Il me faut t'arracher les paroles.

Hector ne répondit pas. Il semblait fort intrigué. Enfin il se décida à abandonner son observation et descendit de son perchoir. En bas, il trouva Kermek qui bouillait d'impatience.

— Alors ? Tu as repéré le camp de ces mal blanchis ?

— Non, capitaine.

— Comment, non ? Et ce feu ?

— Ce n'était pas celui d'un village canaque, à moins que les villages nègres ne poussent en pleine mer.

— Hein ?

— Ce foyer était très éloigné, si bien que, malgré mes yeux habitués aux grandes distances, je n'ai pu en repérer la source. Toutefois, ce que je puis affirmer, c'est qu'assurément cela brûle en mer et non sur terre.

Kermek devint subitement livide.

— En mer ? Mais alors... mais alors... l'Albatros !...

Hector se mordit les lèvres. Il avait eu la même idée.

— C'est l'Albatros qui brûle !

Et le malheureux capitaine se mit à s'arracher les cheveux. Le moussaillon le consola tant bien que mal. Finalement, on décida de marcher dans la direction de l'incendie, le village canaque ne pouvant en être loin. Là, on tenterait de s'approprier une pirogue et de fuir avec. C'était le seul plan raisonnable.

Ils marchèrent tout le jour le long de la plage, restant par prudence sous les grands palmiers pour éviter d'être repérés. Vers la fin de l'après-midi, ils s'arrêtèrent. Un bruit sourd et continu leur parvenait, venant des profondeurs de la forêt.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le mousse.

— On dirait un torrent, dit Kermek. Cherchons.

Ils s'enfoncèrent plus profondément dans la forêt. Bientôt les ombrages s'éclaircirent et ils arrivèrent au bord d'un cours d'eau assez étroit, dont les ondes rapides bouillonnaient sur un lit rocailleux, hérissé de rochers inquiétants. Cette rivière coulait encaissée entre deux bords élevés.

— Ce ruisseau est sans doute celui qui se jette dans la mer près de l'endroit où nous avons débarqué, dit Kermek, et à l'embouchure duquel tu as vu le combat des pieuvres et du requin.

Hector posa brusquement sa main sur le bras du capitaine.

— Écoutez !

Le capitaine tendit l'oreille. En amont un chant venait de s'élever, nasillard à souhait, et dont les deux naufragés n'eurent aucune peine à déceler l'origine.

— Les Canaques ! Cachons-nous !

Ils s'aplatirent derrière un bosquet de lentisques d'où ils pouvaient voir sans être vus. Quelques minutes s'écoulèrent puis, sur le ruisseau torrentueux, une longue pirogue apparut. Elle n'avait pas de balancier, ce qui eût été peu praticable sur un cours d'eau aussi étroit. À l'avant, une idole hideuse était représentée, taillée à même le bois de l'embarcation, comme une figure de proue, horriblement barbouillée de coloris les plus invraisemblables.

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur ? demanda Kermek.

— Une pieuvre ! souffla le mousse.

Effectivement, cela pouvait représenter, dans toute sa laideur effroyable, un des monstres qui hantaient le rivage de l'île. Six noirs montaient la pirogue et la dirigeaient avec une habileté sans égale parmi les nombreux écueils qui parsemaient le courant.

Ils passèrent rapidement et disparurent.

— Ils doivent partir à la pêche, dit Kermek. Cette rivière les emmène très

rapidement, mais doit être impraticable à remonter ; c'est ce qui explique leur apparition intempestive hier, à l'abordage de l'Albatros, et pour revenir ils sont obligés de passer par la mer.

— Remontons donc en suivant le ruisseau, reprit Hector. Ainsi nous sommes certains d'arriver au village par cette voie qu'ils ne nous soupçonneront pas d'emprunter.

Ils se remirent en route, et, au soleil couchant, ils étaient en vue des dernières cases du village. Depuis quelque temps déjà, une sorte de bourdonnement leur parvenait et Kermek, qui n'en était pas à sa première aventure en Océanie, avait aussitôt reconnu le bruit incessant du tam-tam.

— On dirait qu'ils sont en liesse, avait-il dit. Je ne serais pas surpris, à notre arrivée, d'assister au festin dont Johnny, Ernest et Ling doivent faire tous les frais. C'est excellent pour nous.

— Pourquoi cela ? interrogea le mousse, ne pouvant s'interdire de frissonner en évoquant l'horrible fin des forbans.

— Parce qu'ils seront repus de chair humaine et ivres de vin de palme. Alors nous pourrions tranquillement faire main basse sur quelques provisions, choisir une pirogue et nous éloigner de cette côte inhospitalière.

Timidement, le mousse avait demandé s'il n'était pas possible de sauver les trois pirates, ce qui avait eu le don de plonger le brave Kermek dans une colère folle.

— Sauver ces trois assassins ! Ils ne seront encore que trop doucement punis. D'ailleurs, leur supplice est indispensable à notre fuite. Peut-être préfères-tu assister au festin des cannibales en leur compagnie. Mon petit, il faut choisir, eux ou nous.

Et Hector avait bien dû accepter l'éventualité de la mort de Johnny l'Anglais, Ernest le Parisien et Ling le Chinois. Il objecta encore que ce dernier était beaucoup moins coupable que les deux autres, s'étant laissé simplement entraîner, n'étant pas trop mauvais bougre, etc... mais le capitaine avait seulement haussé les épaules.

Lorsqu'ils arrivèrent au camping, celui-ci leur parut désert.

— Parbleu, dit le capitaine. Toute la tribu est du côté de la mer où sont plantés les fétiches. D'ailleurs, on entend toujours le tam-tam. Je ne serais pas étonné si nos pirates étaient déjà en train de rôti.

Hector fit la grimace, désagréablement impressionné. Cependant Kermek pénétrait bravement dans le village. Le ruisseau longeait les dernières cases et, entre celles-ci, plusieurs pirogues étaient échouées.

— Si nous fuyions par là, pendant qu'il n'y a personne, dit Kermek. Ce serait beaucoup plus prudent que de prendre immédiatement la mer. Ainsi ils ne risquent guère de nous poursuivre.

— Il y aura bien d'autres dangers, dit le mousse. Descendre en pirogue un pareil torrent.

— Les sauvages le font bien.

— Nous ne sommes pas des sauvages, capitaine.

— Non, nous sommes des marins, et je ne vois pas pourquoi des marins ne passeraient pas où passent de vulgaires Canaques. Allez ! ouste ! c'est dit. On s'en va par le torrent.

Quand le capitaine Kermek parlait sur ce ton, Hector savait pertinemment qu'il eût été inutile de le contredire. Il ne s'y risqua donc pas, et se résigna. « Après tout, se dit-il, pourquoi pas ? »

Il suivit Kermek à travers les cases complètement désertes, se dirigeant vers la mer. Soudain, le capitaine lui

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

7	3	5	2	6	4	3	8	5	2	6	4	7	3	5	6
S	D	L	U	U	D	E	G	A	N	N	E	E	L	P	P
3	4	6	3	7	5	2	8	4	3	6	5	2	7	4	8
R	L	R	A	M	A	B	A	A	R	O	T	R	A	J	N
6	7	2	5	4	3	8	6	2	5	4	3	7	2	5	8
B	I	I	I	O	G	D	L	L	E	I	E	N	L	N	E
7	4	3	6	5	2	8	6	3	5	4	2	7	5	3	6
E	E	N	E	C	A	J	M	T	E	A	N	P	E	I	E
7	5	2	6	4	3	8	5	2	6	4	3	7	2	6	5
A	S	T	A	U	N	O	T	A	R	C	E	I	V	E	U
7	5	3	6	4	2	7	5	3	6	7	2	8	4	5	6
S	N	S	S	O	E	I	A	P	O	B	N	I	E	T	U
7	3	5	6	2	7	4	5	3	6	8	5	2	6	3	4
L	E	O	D	I	E	U	U	R	R	E	T	R	E	E	R

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

De combien de façons pouvez-vous employer une camera comme celle-ci ?

C'est la camera pour instantanés la plus compacte jamais réalisée,



pour l'extérieur et l'intérieur



C'est une camera pour le jour  et la nuit  pour photos en noir-et-blanc et en couleurs.

Elle est assez petite pour pouvoir être emportée partout. Cependant, vous obtenez des épreuves agrandies standard format carte postale (3½" x 5") . . . des instantanés en couleurs aussi, avec le Film Kodacolor.

C'est un petit appareil de photo de bonne conception, de présentation élégante, de fabrication soignée, qui durera des années.

Cette camera est d'un emploi si facile qu'elle est idéale comme "camera de début" pour jeunes et vieux. Aucun réglage à faire. Il n'y a qu'à viser et déclencher.

Elle est peu coûteuse à l'usage. Elle utilise le film économique No 127—8 photos par rouleau.

Son prix est si bas (\$5.90, Flashholder \$3.60) que vous pouvez vous en permettre plusieurs—une pour chacun des enfants, par exemple. Vous pouvez même en avoir une en permanence dans la chambre de bébé, chargée et toujours prête, pour ne manquer aucune de ses grâces ou expressions.

C'est la camera flash la plus pratique, la plus compacte, qui ait jamais été créée par l'ingéniosité de Kodak.

C'est la Camera Brownie Holiday Flash—et, que vous en vouliez une pour vous-même ou pour un cadeau, elle vaut vraiment la peine d'une visite à votre marchand Kodak le plus proche.



Camera et Flashholder montrés en grandeur réelle

Les prix sont sujets à changement sans préavis

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto 9, Ontario

Kodak
MARQUE DÉPOSÉE

L'ILE AUX PIEUVRES

[Suite de la page 14]

fit signe de ne plus avancer qu'en prenant les plus grandes précautions. Ils arrivaient à la plage sur laquelle un étrange spectacle se déroulait.

Toute la population de l'île semblait s'y être donné rendez-vous. Hommes, femmes, enfants portaient en signe d'allégresse leurs plus rutilants costumes. Des guerriers, barbouillés de tatouages aux couleurs vives, exécutaient autour d'un immense brasier une farandole effrénée.

Au fond, devant une sorte d'autel rustique où grimaçaient d'horribles fétiches, une vingtaine de personnages accroupis faisaient grincer des instruments aux formes bizarres, ou tapaient sans discontinuer sur des tam-tams.

Tous et toutes étaient parés et couronnés des fleurs les plus admirables et les plus odorantes de la jungle océanienne. Avec la tiédeur du soir s'ajoutant à la chaleur du brasier, ces fleurs exhalaient une odeur forte qui montait à la tête et grisait par avance la foule des Canaques.

A respirer cette atmosphère, Hector constata qu'elle apportait des relents suspects. Il en fit part au capitaine qui abonda immédiatement dans son sens.

— Ça sent... on dirait que ça sent le brûlé.

Ils échangèrent un regard. Le festin devait être proche.

Au risque de se faire repérer par les sauvages, ils s'approchèrent jusqu'à la case la plus avancée, au coin de laquelle ils se tapirent. De là, ils plongèrent des regards avides dans la direction du brasier autour duquel les guerriers exécutaient toujours leur ronde infernale.

Tout d'abord, ils ne virent rien, éblouis par l'éclat du feu. Puis, petit à petit, ils distinguèrent trois formes noires suspendues au milieu des flammes.

Hector claquait des dents, et Kermek, malgré sa fermeté, ne pouvait s'interdire un frisson. Il n'en fallait plus douter, les trois pirates rôtaient, en attendant de servir de pâture aux cannibales.

Le mousse chercha à détourner les yeux de ce spectacle et, brusquement, une chose nouvelle attira son attention. Il la fit remarquer au capitaine. A cent mètres du rivage, échouée sur un rocher, il y avait une forme blanche, effondrée lamentablement.

C'était tout ce qui restait du pauvre Albatros. Une coque rongée par le feu, maculée de longues traces de flammes, et qui s'en allait un peu plus à chaque vague.

— Ma goélette ! grinça Kermek.

A ce moment, un souffle de vent arriva du large. Pendant une minute les flammes du brasier furent balayées, courbées à ras du sol. Les corps des trois suppliciés apparurent subitement aux yeux d'Hector et du capitaine. Ils étaient encore vivants.

Ligotés sur de longues perches, tor-dus par d'atroces souffrances, les chairs grésillantes, Ernest, Ling et Johnny donnèrent aux deux spectateurs terrifiés l'impression que peuvent donner des damnés en proie à l'enfer. Leurs visages torturés étaient surtout horribles.

Hector ne put réprimer un léger cri, malgré son courage. Et, pour son malheur, un des Canaques l'entendit. Il se retourna, cessant brusquement sa danse, et vit les deux intrus. Il jeta un cri d'alarme, et, la sagaie levée, courut vers eux.

— Malédiction ! rugit Kermek. Fuyons !

Entraînant le mousse, il fonça à travers le village. A une vitesse record, ils en gagnèrent l'autre extrémité à l'endroit où la rivière périlleuse formait une seconde plage.

S'emparer d'une légère pirogue, la pousser au torrent fut, pour les deux fuyards, l'affaire d'un instant.

Il était temps.

Arrachés à leur horrible cérémonie, une bande de cannibales étaient sur leurs talons, hurlant comme des possédés.

Kermek venait de constater qu'une seule pagaie gisait dans le fond de l'embarcation. Il s'en empara et redressa la pirogue qui tanguait terriblement sur l'eau bouillonnante.

— Couche-toi dans le fond, dit-il au mousse, et ne bouge plus.

Hector avait dans le capitaine une confiance absolue. Il obéit. Alors le capitaine Kermek exécuta un des plus beaux exploits de sa longue carrière. Avec une misérable pagaie, il dirigea la pirogue sur cette rivière tourmentée, qu'il ne connaissait pas.

Guidé par son instinct de matelot, il évitait les écueils avec dextérité. Vingt fois la légère coquille de noix frôla des rocs aigus qui semblaient prêts à la déchirer, mais à chaque reprise Kermek était vainqueur, et il avançait toujours.

La rivière devenait par endroits, un véritable rapide et, à ces moments-là, Kermek devait renoncer à lutter contre le courant. Il s'abandonnait à son sort, et ce fut miracle si la pirogue ne fut pas éventrée par les récifs innombrables qui en hérissaient le fond.

Soudain, Hector se redressa :

— Ecoutez ! Ils nous poursuivent !

Un chant de guerre éclatait derrière eux, couvrant le mugissement des eaux furieuses. Bientôt, une longue pirogue apparut, chargée de noirs guerriers. Eux connaissaient parfaitement le courant et y évoluaient avec une facilité diabolique, se rapprochant de minute en minute.

Kermek cria :

— Couche-toi ! couche-toi !

Hector obéit. Une volée de flèches et de pagaies passa au-dessus de la pirogue.

Kermek resta debout, crachant dans le torrent avec mépris.

— Vous ne me tenez pas encore, tas de sauvages !

Et il cessa brusquement de pagayer, se couchant à son tour aux côtés du mousse.

N'étant plus ni retenue, ni dirigée, la pirogue fut entraînée par le courant à une vitesse folle. En un instant, celle des cannibales fut distancée. Ils exprimèrent leur fureur par une tempête d'imprécations.

Crispés, immobiles, muets, le mousse et le capitaine attendaient la fin. A tout instant, ils croyaient sentir la pirogue s'entrouvrir sur un récif. Il n'en était rien cependant, et ils avançaient toujours.

Combien de temps dura cette course folle, ils n'auraient su le dire. Soudain, l'air leur parut plus vif, l'espace plus large. Ils se redressèrent. La pirogue arrivait à la mer.

— Sauvés ! dit le mousse.

— Pas encore ! répondit Kermek, voyant les cannibales déboucher à leur tour sur le torrent.

La pirogue des poursuivants, enlevée par douze pagaies, volait littéralement sur les flots. Kermek tenta un suprême effort, ramant avec fureur, mais que pouvait-il faire ? Un rocher

assez élevé se dressait face à l'embouchure. Il se lança dans cette direction, préférant fracasser la pirogue et s'en-gloutir avec Hector, que de tomber aux mains des cannibales.

Ce fut alors qu'un auxiliaire inattendu vint les tirer d'affaire. Entendant les cris de triomphe des Canaques se changer en hurlements d'effroi, le mousse et le capitaine se retournèrent et restèrent stupéfaits.

Une pieuvre énorme attaquait les anthropophages.

Les tentacules formidables enlaçaient la pirogue et ses occupants. L'un d'eux, soulevé à trois mètres au-dessus des flots par un bras hideux, hurlait de douleur, saigné tout vif par des dizaines de ventouses.

En vain les noirs cherchaient-ils à se débarrasser de la pieuvre à coups de pagaies ; le démon sous-marin tenait bon, broyant la pirogue, dont la coque fragile faisait eau de toutes parts.

Un cannibale, d'un courage véritablement héroïque, se lança sur la pieuvre et lui plongea sa sagaie dans les yeux. Le poulpe aveuglé inonda son assaillant de sang noir, avant de le couper en deux de son bec terrifiant.

Mais la pieuvre était blessée à mort. Elle retomba dans les flots sans lâcher le bordage de la pirogue, qu'elle fit chavirer. Tous les Canaques se trou-vèrent à l'eau. Ils nagèrent immédiatement dans la direction du rivage, mais aucun ne devait y accéder.

Brusquement, l'Océan vomit trois nouveaux poulpes, qui se jetèrent sur les Canaques. Ceux-ci s'enfuirent dans toutes les directions, nageant avec l'énergie du désespoir. Les trois pieuvres avaient chacune une victime. Les autres pouvaient se croire sauvés, mais, à chaque instant, un nouveau calmar jaillissait devant eux.

Kermek et Hector, s'étant hissés sur le rocher qu'ils avaient atteint, assistèrent à la mort de leurs poursuivants. Les eaux alentour s'étaient teintées de rouge. Ils ne voyaient qu'un hideux grouillement de tentacules et d'yeux glauques, parmi lesquels les cannibales agonisaient, avec des cris qui n'avaient plus rien d'humain.

Puis l'onde immuable nivela les traces de cet horrible massacre.

Mourant de faim et de soif sur leur rocher, les deux naufragés attendaient la mort.

Une vague avait emmené leur pirogue, qu'ils n'avaient pu amarrer, et l'avait entraînée à la dérive. Il ne leur restait plus aucun moyen de salut.

Les pieuvres avaient réparé. Elles se tenaient autour du rocher. A plusieurs reprises, elles élevèrent leurs tentacules, tentant de saisir les naufragés, mais par bonheur le récif était trop élevé pour qu'elles pussent y parvenir.

Les malheureux râlaient de soif, et Kermek songeait avec terreur que, si le délire les prenait, ils ne tarderaient pas à se laisser tomber à la mer, et à devenir la proie des pieuvres.

Le capitaine pensa qu'il valait mieux en finir le plus tôt possible, mais la perspective d'une telle mort le faisait hésiter.

Ils passèrent une horrible nuit. L'aube les trouva d'une faiblesse extrême. Aux alentours du récif, les pieuvres se tenaient toujours, discernant avec un instinct diabolique que leurs victimes ne pouvaient leur échapper.

Et certes, c'est ce qui serait fatalement advenu sans l'arrivée intempestive d'un grand voilier, qui venait faire relâche à l'île-aux-Pieuvres.

Ce navire était un baleinier qui revenait d'une croisière de près d'un an dans les mers du Sud, où vivent les

LA VIE COURANTE...



— J'ai rarement vu une petite personne aussi gourmande !

derniers cétacés. Par bonheur pour les naufragés de l'Albatros, c'était à peu près le seul navire qui fût susceptible de croiser dans ces parages aussi peu fréquentés.

On mit une chaloupe à la mer, mais il fut impossible de s'approcher du rocher autour duquel guettaient les pieuvres.

Finalement le capitaine du baleinier mit en action le canon lance-harpon, pour arriver à disperser les monstres.

Kermek et Hector, à demi morts d'épuisement, se retrouvèrent tout de même sains et saufs, à bord du voilier.

Après une courte relâche, les baleiniers remirent à la voile pour l'Australie, but primitif de l'Albatros.

Seuls survivants du petit navire, le capitaine Kermek et son mousse vinrent s'effacer derrière eux l'Ile-aux-Pieuvres. Ils eurent une dernière pensée pour leurs amis, Mathias et Daniel, morts si tragiquement.

Puis ils songèrent à l'avenir qui leur paraissait merveilleux après les heures terribles qu'ils avaient vécues dans l'île maudite, de laquelle ils avaient bien cru ne jamais revenir.

MAURICE LIMAT.

LES DERNIERS JOURS D'HITLER

[Suite de la page 5]

Goebbels accouru fit chorus, répétant avec volubilité de grands mots : honneur, fidélité, lâcheté, sang ! Il fallut leur faire comprendre à tous les deux, que le traître se trouvait hors de leur atteinte, et que l'ordre qu'ils avaient donné sur-le-champ à la Gestapo d'arrêter le chef de l'aviation et de le conduire à la forteresse de Kufstein, ne pouvait être exécuté. Le Führer se recueillit alors un instant, puis déclara :

— « Soit, mais je maintiens mon ordre : Si je ne suis pas à la guerre, Goering devra être exécuté. »

Les gardes du corps s'étant engagés par serment à se faire les instruments de cette vengeance posthume, il parut un peu soulagé : il ne serait pas seul à disparaître. Il entraînerait dans le néant ses compagnons infidèles.

Après cette cruelle déception, la défection de Himmler, essayant le 28, d'entrer en contact avec les Anglais par l'intermédiaire du comte Bernadotte, ne lui causa pas le même choc. Le cas de Goering ayant été réglé — pour le présent par une destitution publique, pour l'avenir par une condamnation à mort tenue secrète — on vit arriver à Berlin le successeur désigné du gros homme, un certain Ritter von Greim que la célèbre aviatrice Anna Reitsch réussit à déposer sur la Postdamerplatz, parmi les gravats et les fils de fer barbelés. L'héroïne se présenta à la Chancellerie, toute rayonnante de son exploit. Hitler la félicita avec chaleur, lui serra la main et lui offrit... une capsule de poison.

La mort enchantée.

La fidélité d'Anna Reitsch montre que Hitler avait conservé jusqu'au bout son prestige légendaire sur les femmes qui avaient largement contribué à son triomphe aux élections de 1933.

Au nombre de ces fanatiques acharnées à faire honte de leur lâcheté aux hommes et en particulier aux officiers de la Wehrmacht, figurait en première ligne Mme Goebbels. Élégante et distinguée, elle s'employait à reconforter les soldats réguliers et même les S. S. démoralisés par ces dramatiques journées. Quand un garde, dans les vapeurs de l'alcool, commettait quelque incongruité, elle expliquait au soldat que son sacrifice ne resterait pas inutile et que son nom subsisterait dans la mémoire de l'Allemagne. Puis elle regagnait la pièce où ses cinq enfants l'accueillaient avec une joie qui n'était plus s'exprimer bruyamment.

Le 27 au matin les deux plus jeunes ne purent retenir des cris d'effroi. Des projectiles s'étaient abattus sur la Chancellerie, emplissant la chambre de poussière et de soufre. Comme on venait d'apprendre en même temps que les Soviétiques avaient atteint les quartiers de Zehlendorf et de Dahlem et que quelques détachements occupaient déjà le Tiergarten où ils se rappelaient avoir caressé naguère les

jolies antilopes, les petits comprirent ce que cela annonçait. Leurs parents ne leur avaient pas caché en effet que l'abri serait leur tombeau et leur mère s'était attachée à les persuader que la mort ne leur ferait aucun mal : — « C'est comme si vous glissiez sur un toboggan, leur disait-elle. Un violent coup de vent dans les cheveux. Ensuite on ne sent plus rien qu'une grande fraîcheur... »

Le dernier espoir.

Cependant, au soir du 27, l'espoir se ranima un moment dans l'esprit enfiévré de Hitler. Coup sur coup, deux estafettes apportèrent des nouvelles qui auraient été capables, si elles s'étaient vérifiées, de changer la face des choses. L'armée Wenck qu'on croyait battue, avançait au contraire vigoureusement en direction de Charlottenbourg. En outre, événement plus décisif encore, les troupes russes et les troupes américaines s'étaient prises de querelle en franchissant la Malde. Les officiers des deux détachements s'étaient reproché réciproquement, prétendait-on, de violer les accords de Yalta.

En fait, l'incident n'avait pas eu d'autre suite, mais il suffit, lorsqu'il lui fut rapporté, à mettre le dictateur hors de lui-même :

— « Messieurs, s'écria-t-il, voici une preuve irréfutable que nos ennemis sont désunis. Est-ce que le peuple allemand et l'histoire ne me traiteraient pas de criminel si je consentais à conclure la paix aujourd'hui alors qu'il est possible de voir demain nos adversaires s'affronter entre eux ? »

Ce renouveau d'illusions dura près de deux heures. Puis Axmann, chef des Jeunesses hitlériennes, apparut qui remit les choses au point. L'armée Wenck n'avait pas dépassé Potsdam. Et elle se trouvait bloquée entre la Havel et la Spree dans une position si difficile qu'il était peu vraisemblable qu'elle fit encore parler d'elle. Quant à l'incident russo-américain, il avait été réglé sur place par une commission diplomatique, et l'on affirmait des deux côtés, qu'il ne se renouvellerait plus...

Devant de telles précisions Hitler resta muet. Mais lorsque dans la nuit, le général Weidling, gouverneur militaire de Berlin l'arracha à son sommeil pour lui déclarer : « Je m'engage personnellement à vous conduire sain et sauf hors de la capitale à laquelle serait épargné un dernier combat où elle périra », le Führer refusa cette offre.

Ainsi, les dés étaient jetés. Berlin subirait les horreurs de l'assaut après avoir connu celles du bombardement. Mais le chef du nazisme tomberait sur l'emplacement même où il avait élevé, à sa gloire, le monument triomphal de la Nouvelle Chancellerie. Entre la ruine d'une ville où restaient deux millions d'hommes et l'image qu'il entendait laisser de lui à la postérité, Hitler ne balançait pas un instant.

[Lire la suite page 29]

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

CROQUANTS AUX NOIX

½ tasse de beurre
1 tasse de farine

Défaire le beurre en crème et bien mêler à la farine. Etendre bien également avec les mains dans une lèchefrite beurrée à ¼ de pouce d'épaisseur et faire cuire à 350° F. jusqu'à ce que légèrement doré. D'autre part, préparer durant la cuisson de la pâte la garniture suivante :

2 oeufs battus
1½ tasse de cassonade
½ tasse de noix de coco râpée
½ tasse de noix de Grenoble hachées
½ tasse de cerises confites
2 c. à tb. de farine
¼ de c. à thé de poudre à pâte
½ c. à thé de sel
1 c. à thé de vanille

Bien mélanger le tout dans l'ordre donné. Etendre sur la pâte cuite et remettre au four 15 à 20 minutes. Refroidir et tailler en bandes de 1 pouce de largeur par 3 pouces de longueur.

MOUSSE AU CHOCOLAT

1 tasse de sucre
½ tasse d'eau
2 blancs d'oeufs
1½ carré de chocolat (1½ once)
1 tasse de crème à fouetter
1 c. à thé de vanille

Faire un sirop avec le sucre et l'eau, cuire à 236° F. ou jusqu'à ce qu'il fasse des fils. Verser en filet sur 2 blancs battus jusqu'à obtention d'une belle mousse. D'autre part, faire fondre le chocolat au-dessus de l'eau chaude et verser graduellement sur la mousse. Battre la crème bien ferme, incorporer délicatement au mélange et aromatiser avec la vanille. Verser dans des coupes et servir froid. On peut également faire congeler cette mousse et servir en crème glacée.

PETITS GATEAUX FOURRES A L'ORANGE

⅓ de tasse de beurre ou shortening
⅔ de tasse de sucre
1 oeuf bien battu
1½ tasse de farine
2½ c. à thé de poudre à pâte
½ tasse de lait
¼ de c. à thé de sel
½ c. à thé de vanille

Préparer cette pâte à gâteau d'après la méthode ordinaire. Verser dans des moules à muffins graissés ou des cassolettes en papier et faire cuire à 375° F. 20 à 25 minutes. Après cuisson, enlever une rondelle sur le dessus, creuser et garnir de crème pâtissière à l'orange préparée avec les ingrédients suivants :

½ tasse de sucre
3 c. à tb. de farine
⅓ de tasse de jus d'orange
1 c. à tb. de jus de citron
1 oeuf légèrement battu
1 c. à thé de beurre

Mélanger les ingrédients dans l'ordre donné et faire cuire au bain-marie en brassant jusqu'à épaississement. Refroidir, en garnir les petits gâteaux. Remettre la rondelle enlevée et saupoudrer de sucre à glacer.

MOUSSE AU JAMBON

2 tasses de jambon cuit haché
1 tasse de bouillon
1 c. à tb. de gélatine
4 c. à tb. d'eau froide
1 tasse de crème à fouetter

Saupoudrer la gélatine sur l'eau froide, laisser reposer 5 minutes, et verser au-dessus le bouillon très chaud. On peut utiliser à cette fin du bouillon de conserve. Ajouter le jambon et laisser refroidir légèrement. Battre la crème, incorporer délicatement au premier mélange. Verser dans un moule préalablement huilé et passé à l'eau froide. Laisser prendre bien ferme. Démouler sur un plat et garnir de persil frais.

Excellente manière d'utiliser une desserte de jambon.

NOTRE FEUILLETON

L'ASILE DU HASARD

par MAXIME VILLEMER

No 4

Un silence se fit.

Les deux femmes, également soupçonneuses, s'examinaient maintenant avec méfiance.

Puis enfin la Vaubaron reprit :

— Oh ! s'il me fallait dire tout ce que je sais, tout ce que Louise a raconté à Julot, vous frémiriez. Il paraît qu'il s'est passé à Vertes-Feuilles des choses étranges ; en particulier, la mort de la marquise n'a pas été naturelle... et on a parlé d'un crime !

Morgane sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ; une sueur froide mouilla son front.

— Des calomnies ! S'il y avait eu crime, on eût arrêté les coupables !

— On n'arrête jamais certains coupables, madame... lorsque ces coupables ont des complices qu'on ne veut pas mettre sous clef.

Morgane ne protesta pas.

Le jour baissait peu à peu ; et, dans la pénombre de la chambre, Gracieuse, toujours endormie, apparaissait comme un beau petit ange enveloppé des derniers rayons du soleil couchant.

La marquise de Presles se leva, s'approcha de la fillette, la regarda longuement ; puis se tournant vers la Vaubaron, elle dit d'une voix assurée :

— Vous allez vêtir cette enfant... je l'emène avec moi.

La Vaubaron poussa un cri d'épouvante.

— Ecoutez bien ce que je vais vous dire, reprit Morgane d'une voix calme. Il me faut cette petite... coûte que coûte c'est donc vous dire que je suis prête à tous les sacrifices pour vous satisfaire.

— Sans doute vous voulez la faire disparaître ? Mais dites-le donc tout de suite... et j'appelle Julot, qui se chargera de vous administrer une de ces raclées dont il a le secret.

— Peu importe vos menaces, fit Morgane en haussant les épaules. Je sais comment vous faire taire ; et tout à l'heure vous ne me menacerez plus quand je vous aurai montré dix beaux billets de mille, dont je veux vous faire cadeau.

Les petits yeux de la Vaubaron s'allumèrent.

— Dix mille balles ! fit-elle ; dix mille balles !...

— Madame, reprit Morgane, prise tout à coup de peur — car elle venait d'apercevoir dans le jardinet la haute silhouette de Julot — madame, je n'ai pas l'argent sur moi... on ne promène pas, vous le comprenez bien, une pareille somme dans sa poche ; mais apportez-moi demain l'enfant dont il est question, et vous toucherez l'argent promis.

— On verra voir, madame, on verra voir ; laissez-moi le temps de réfléchir à votre proposition et de parler de tout cela à Julot.

— Comme vous voudrez, madame Vaubaron.

Commencé dans l'édition du 18 juin 1955.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Morgane Le Garrec, gouvernante de Micheline, convoite la fortune et le titre du marquis Antoine de Presles. Pour cela, elle n'hésite pas à empoisonner la marquise, comptant épouser Antoine un peu plus tard. Quant à Micheline, elle est amoureuse de Jean Bellanger, et tous deux ont eu une petite fille nommée Gracieuse. Coralie, la sœur de Morgane, a épousé le comte André de Kernoël, et eux aussi ont une fillette, Gaétane...

— Vous pouvez toujours me fixer un rendez-vous.

— Alors, trouvez-vous avec l'enfant demain dans l'après-midi, entre deux et trois heures, dans le jardin des Tuileries, près de la sortie donnant sur la place de la Concorde.

— Entendu.

Et les deux femmes se séparèrent.

« Elle viendra, pensait Morgane en s'en allant. Ces dix mille francs promis l'ont alléchée et — je connais ces gens-là — elle ne résistera pas devant pareille aubaine. »

En hâte elle rentra à son hôtel.

Avant de dîner, elle fit la récapitulation des sommes dont elle pouvait disposer immédiatement : il ne lui restait guère que quelques centaines de francs, en dehors de dix mille francs remis la veille par Coralie ; — puis elle prépara ses batteries pour le lendemain.

Pendant ce temps, là-bas, dans la petite maison de Joinville, la Vaubaron, très perplexe, décidait de ne point encore faire part à Julot des propositions de l'inconnue — car Morgane, une fine mouche, n'avait point jugé utile de dire son nom.

Céleste passa toute la nuit sans sommeil, très agitée par les pensées contradictoires se heurtant dans son esprit.

Dame ! elle hésitait ; l'acte à commettre pour toucher les dix mille francs promis l'épouvantait.

« Ma foi, j'ai bien fait de ne faire aucune promesse formelle, pensait-elle ; si je vais au rendez-vous fixé... je verrai là-bas ce que j'ai à faire ; si je n'y vais pas, la dame m'attendra sous l'orme. »

Le matin elle se leva de meilleure heure que d'habitude.

Le temps était superbe ; et déjà Julot flânait dans le jardin tout en fumant sa pipe.

— Comment... déjà levée, la mère ? fit-il ; chouette, car alors on va déjeuner de bonne heure. La gosse ponce encore ; mais bientôt elle s'éveillera et demandera son chocolat. Il faut donc se presser, la mère, car quand la gosse crie, vois-tu, ce n'est guère amusant.

« Ah ! les gosses... les gosses ! Drôle de métier que le mien... gardeur de mômes ! »

— Ça ne te convient donc pas, ce métier-là ?

— Tu parles ! Mais j'aimerais mieux casser des cailloux sur les routes !...

« Et puis... et puis... si tu venais à claquer, qu'est-ce que je ferais de cette gosse, moi ? Je ne sais rien de rien, et j'ignore même l'adresse du notaire qui te paye... »

— Allons donc... tu en sais plus long que moi, fit la Vaubaron en mettant

le couvert ; ta Claire Ménard et sa sœur Louise t'ont depuis longtemps complètement renseigné.

— Il est certain que toutes deux m'ont fait pas mal de confidences — mais qui sait si ces confidences — confidences que je t'ai rapportées en partie — ne sont pas autant de menteries ? Vois-tu, mère, moi, je n'ai pas confiance dans les racontars des femmes ; et tu veux connaître ce que je pense... »

— Parle, mon Julot.

— Eh bien ! le jour où nous serons débarrassés de la gosse, ce sera une bonne affaire pour moi, car je ne me le dissimule pas, c'est elle qui te retient ici, dans ce Joinville où je m'ennuie profondément et où je vis dans la perpétuelle crainte d'une vengeance de femmes délaissées ; toutes ces gaillardes-là me courent après, tu le sais bien.

— Tu es vraiment trop vaniteux, Julot.

Il mit ses mains dans ses poches, sifflota, se cambra pour bien faire ressortir son torse d'hercule ; puis ricana...

— Je me fiche pas mal des femmes ; et si je reste ici, c'est pas pour elles, c'est pour toi, c'est pour ne pas te laisser seule ; mais vrai de vrai, j'aimerais mieux habiter Paris, où je pourrais trouver une place aux Halles.

— Eh bien ! si tu le veux, nous pouvons réaliser ce beau rêve.

— Tu dis ?...

— Nous pouvons quitter Joinville.

— Ah ! nom de nom, que me racontes-tu là ?

— La vérité.

— Et que faudrait-il faire pour cela ?

— Il faudrait nous séparer de l'enfant.

— Et la galette ?

— La galette ? — Ah ! tu vas rigoler quand je vais te découvrir le pot aux roses. As-tu remarqué la belle visiteuse d'hier ?

— Superbe ! Ah ! pour une femme comme celle-là, je ne dis pas que je ne te lâcherais pas tout de suite, la mère ; cette gaillarde-là, je la suivrais volontiers jusqu'au bout du monde.

— Voyons, voyons, tâche d'être un peu sérieux, et écoute-moi bien.

« Il s'agit aujourd'hui d'une affaire grave, très grave ; d'une affaire pouvant nous enrichir si nous savons nous y prendre, mais aussi pouvant nous conduire en prison si nous sommes maladroits. »

Julot était tout oreilles.

— Tu m'intéresses énormément, mère, dit-il, en se rapprochant de Céleste occupée à verser le chocolat dans les tasses.

En quelques mots Céleste fit part à Julot de la proposition de la dame in-

connue, lui dit le rendez-vous fixé pour le jour même au jardin des Tuileries.

— Dix mille balles ! dit Julot en se rengorgeant ; et tu n'as pas accepté tout de suite ? tu as voulu réfléchir ? — vraiment, mère, je ne te croyais pas aussi diinde.

— Avant de rien décider, je voulais te consulter.

— Eh bien ! mon avis, le voici :

« Nous livrons la gosse aujourd'hui, nous déménageons demain... et vogue la galère vers un quartier reculé de Paris. »

« Moi, vois-tu, depuis longtemps, je rêve de m'installer en maître dans un petit hôtel meublé situé tout près des buttes Chaumont et ayant comme enseigne « Au Rat qui parle ». »

« En voilà une enseigne, pas vrai ? Est-elle assez ronflante, assez attirante. Toi, tu feras la popote, moi, je m'occuperai de l'hôtel, et nous saurons bien réaliser de sérieuses économies pour nos vieux jours. »

— Quitter Joinville ? dit Céleste, quitter ce jardinet, cette maisonnette où malgré tout nous n'avons pas été trop malheureux ?...

— Bah ! c'est du sentiment, tout ça ; et il ne faut pas faire du sentiment si on veut réussir dans la vie.

— Enfin... c'est dit. Habille la petite et apporte-la ici ; il faut qu'elle déjeune aussi, la pauvrete.

Gracieuse fut éveillée, amenée dans la salle à manger et installée à table, sur sa chaise haute, devant la tasse que Céleste, soucieuse venait de remplir de chocolat fumant.

Jamais plus ravissante créature que cette mignonne fillette de trois ans et demi ; elle était toute fluette, et si jolie avec sa mine éveillée et ses larges yeux bleus...

On lui mit ses beaux habits du dimanche ; et elle se prit à rire, à battre des mains. La perspective de sortir de la maison et d'aller peut-être, conduite par Céleste, ce promener au bord de la Marne, faisait battre de joie son petit cœur.

Cette joie devint du délire quand elle aperçut le chemin de fer, qu'elle monta dans le train et qu'elle se sentit emportée par la voiture roulante.

En arrivant à la Bastille, Julot installa Céleste et l'enfant dans un fiacre.

— Tu sais, dit Céleste à son fils au moment de se séparer, maintenant, il s'agit pour toi de faire bien attention. Gagne au plus vite le jardin des Tuileries et arrange-toi de façon à ne pas perdre de vue la particulière en question ; — je tiens à savoir ce que cette femme va faire de la petite.

— Sois tranquille, la mère... j'aurai l'oeil.

Céleste, rassurée, donna au cocher l'ordre de la conduire à l'entrée du jardin des Tuileries.

Arrivée à destination, la Vaubaron descendit de voiture et gagna la grande allée.

Le temps était superbe. Des enfants jouaient sous les arbres et autour du grand bassin sur lequel voguaient quantité de petits bateaux ; et Gra-

cieuse, très amusée elle aussi, riait, se penchait vers le bassin pour mieux voir filer les minuscules gondoles aux couleurs éclatantes.

Dissimulée dans l'ombre, Morgane, immobile, ne perdait pas de vue Céleste et l'enfant.

Enfin, elle s'avança, s'approcha de la Vaubaron et l'entraîna loin du bassin sous les arbres touffus.

— Alors, voilà l'enfant ? dit-elle, voilà la fillette que vous allez me donner moyennant la somme promise ?

— Oui, Julot et moi, nous consentons.

— Et vous avez parfaitement raison, dit Morgane d'un ton doux et sûr ; vous faites une bonne affaire.

— Pas tant que ça, madame ; cette affaire, comme vous dites, va nous obliger à de grands frais. Dès demain, il nous faudra songer à déménager et à chercher ailleurs un autre logement, car enfin, nous devons tout prévoir.

« Or, supposez que la mère de la fillette débarque à Joinville — le père y est bien venu, lui — venant me réclamer sa fille... je serais dans de beaux draps.

— La mère n'ira pas à Joinville, elle ne peut pas y aller pour vous réclamer un enfant qu'elle cache aux yeux de tous.

« Quant au père... avant peu, il sera envoyé dans quelque colonie lointaine d'où il ne reviendra pas de longtemps.

— Vous êtes, ma foi, bien renseignée.

— Puis, au sujet de l'enfant, vous pouvez vous rassurer complètement. Elle sera heureuse... Ça, je vous l'affirme, je vous le jure !

« N'ayez donc aucune crainte à cet égard... et que les remords ne troublent point votre sommeil.

Et Morgane tira de sa poche une enveloppe qu'elle tendit à la Vaubaron.

— Voici les dix mille francs promis... comptez-les.

Céleste, toujours méfiante, ouvrit l'enveloppe et se rendit compte qu'elle renfermait bien dix beaux billets de mille.

— Tout est parfaitement en règle, dit-elle... prenez la gosse !

Et, sans un regard vers l'enfant qu'elle abandonnait, elle s'éloigna et disparut dans l'ombre.

Gracieuse poussa un cri, une larme perla dans ses jolis yeux bleus ; elle voulut courir après Céleste, mais une pression de main la retint doucement.

— Viens, dit Morgane, viens, mon enfant ; nous allons voir ta maman.

— Maman Céleste ?

— Non, pas Céleste... l'autre... la vraie, car, vois-tu, ma mignonne, Céleste n'est pas ta maman.

Elles gagnèrent la place de la Concorde.

Un fiacre passait à vide ; Morgane le héla.

— Gare d'Orléans, dit-elle au cocher... et vite.

Derrière la voiture qui emportait Morgane et Gracieuse un autre fiacre s'ébranlait en même temps.

Dans ce second fiacre avait pris place Julot — Julot qui, suivant à la lettre les prescriptions de Céleste, ne perdait pas de vue la jeune femme et l'enfant.

XII

Où ! comme il fut pénible et triste, ce voyage de Paris à Audierne, ce retour à Plogoff, dans la vieille maison endeuillée où Coralie, écrasée près d'un berceau dans lequel venait de s'éteindre le dernier rejeton des Kernoël, attendait, inquiète et bouleversée, l'arrivée de Mme de Presles.

Sachant sa fille irrémédiablement condamnée, depuis longtemps déjà, Coralie n'avait appelé aucun médecin au chevet de la petite malade. De plus, elle vivait à Plogoff dans un isolement complet, ne fréquentant personne et n'ayant de relations qu'avec les Kerven.

Aussi, chacun ignorait-il que la pauvre petite Gaétane s'était éteinte doucement, le lendemain même du départ de Morgane, dans les bras d'Yvonne en larmes.

Chacun ignorait également que deux jours après une vieille chapelle à demi ruinée, située dans le parc de Plogoff, s'était ouverte devant Kerven portant un petit cercueil !...

L'enfant d'André de Kernoël, le dernier rejeton de cette race maudite, était allé rejoindre ses frères dans le caveau familial !

Personne dans les environs, et même parmi les plus proches voisins des Kernoël, ne se doutait du drame poignant qui s'était déroulé entre trois êtres unis maintenant à jamais par un commun et terrible secret.

Mais ce ne fut pas sans révoltes que le vieux Kerven s'était décidé à céder aux prières et aux supplications de Coralie et d'Yvonne ; et s'il avait enfin consenti à jouer dans la funèbre tragédie le rôle qui lui était assigné, ce fut uniquement pour épargner à André de Kernoël, le maître aimé et vénéré, le désespoir d'apprendre à son retour dans la maison familiale la mort de Gaétane.

Ce fut Kerven qui se rendit à Audierne pour recevoir Morgane et Gracieuse ; lui qui les ramena toutes deux à Plogoff dans une berline fermée, s'efforçant déjà de cacher aux yeux de tous l'horrible secret dont il allait partager les angoisses et les remords.

Coralie les attendait près du berceau vide, dans la chambre où elle avait crié toute sa douleur, épuisée toutes ses larmes.

— Enfin, te voilà ! dit-elle à sa soeur.

Elle vif l'enfant, ce petit être adorable qui désormais allait être le sien ; et, après un mouvement de répulsion dont elle ne fut pas maîtresse, elle lui ouvrit les bras.

L'enfant s'y jeta, éperdue, cherchant dans les bras de cette femme toutes les tendresses dont son cœur avait déjà besoin.

Gracieuse savait à peine parler ; aus-

si Coralie fut-elle aussitôt rassurée. Une année encore devait s'écouler avant le retour d'André de Kernoël. Et pendant cette année elle aurait le temps d'appivoiser la fillette et d'effacer à tout jamais de son esprit le souvenir de Céleste et de Julot.

Coralie prit l'enfant sur ses genoux, la caressa longuement.

Puis, tendant la main à sa soeur :

— Morgane, dit-elle, tu m'as sauvée d'un bien grand malheur : la perte inévitable d'un mari qui certainement m'eût abandonnée, la perte aussi d'une fortune qui m'échappait à jamais. Aussi t'en serai-je pour toujours reconnaissante ; à partir d'aujourd'hui ton fils — Daniel Bargemont — aura deux mères, et autant que toi, je l'entourerai de tendresses.

« Si le marquis de Presles venait à te refuser l'argent nécessaire pour poursuivre jusqu'au bout l'éducation de Daniel, je me charge, moi, d'y pourvoir... André de Kernoël ne pourra rien refuser à la mère de Gaétane.

D'un ton calme, Morgane raconta tout ce qu'elle avait fait depuis son départ de Plogoff, sa visite à la Vaubaron dans la petite maison de Joinville, l'arrivée de Jean Bellanger le même jour.

Et Coralie, épouvantée, murmura :

— Tu as fait cela !... tu as fait cela !...

— Je voulais te sauver de la ruine et de l'abandon.

— Maintenant, je suis tranquille, et André peut revenir.

« Hier, j'ai reçu de lui une lettre datée de Cochinchine. Dans un an, il reviendra, et cette fois pour toujours. La pensée de revoir sa fille le rend profondément heureux, et sa lettre est pleine de tendresse pour Gaétane.

Et, attirant convulsivement à elle l'enfant qui devait désormais porter le nom de « Gaétane », elle la serra éperdument sur son cœur.

— Regarde-moi, ma mignonne ; je suis ta mère ; et je t'aimerai bien, tu verras. Ici, tu seras choyée, dorlotée, et si tu as eu à souffrir de l'indifférence de ceux à qui tu étais confiée,

je te ferai oublier à force de soins et d'amour les tristesses du passé.

Et l'enfant, subjuguée par ces paroles qu'elle ne comprenait pas, mais qui lui semblaient de bien douces caresses, jeta ses bras autour du cou de Coralie, et l'embrassa affectueusement.

Le lendemain, Morgane dut partir pour Salmaize, rappelée en hâte par Antoine, qu'une si longue absence de sa femme alarmait.

Une surprise attendait Morgane à Vertes-Feuilles.

Daniel, tombé un peu malade au lycée, avait demandé à être reconduit chez sa mère, et avait été aussitôt ramené au château.

Mais, depuis deux jours, il allait mieux, grâce à Micheline, qui s'était faite sa garde-malade et l'avait soigné et aimé comme s'il eût été son propre fils.

Grand pour son âge, il portait sur son pâle visage une expression de tristesse profonde. Jamais il ne riait, jamais il ne jouait comme les autres enfants de son âge ; toujours retiré à l'écart, il demeurait songeur, presque grave.

Et c'était cette gravité, c'était cette tristesse, qui lui avaient conquis le cœur de Micheline.

Maintenant, Micheline et Daniel s'adoraient ; et, dès son retour à Vertes-Feuilles, Morgane constata combien était profonde l'affection réciproque éprouvée par Micheline et Daniel.

« Ainsi, pensait la marquise, que cette mutuelle sympathie épouvantait, ainsi, pendant que je volais l'enfant de ma belle-fille, elle soignait le mien ; elle s'installait au chevet de l'être que j'aime le plus au monde, se faisait sa garde-malade, son amie... sa mère ! Et si je le retrouve aujourd'hui bien portant, presque heureux, c'est à elle que je le dois ! »

Et, épouvantée, pendant quelques minutes, elle sentit sa conscience tréssailler au souvenir de l'odieux rapt commis.

Mais Morgane n'était pas femme à se laisser abattre longtemps par des regrets devenus inutiles ; d'ailleurs, le mal était fait, et elle ne pouvait maintenant revenir sur l'acte accompli.

Aussi, dès le lendemain, était-elle plus calme.

Sa terrible nature reprit le dessus, et elle se retrouva ce qu'elle avait toujours été : l'ambitieuse inassouvie, prête à tous les crimes.

D'abord, elle s'efforça d'éloigner Daniel de Micheline, de dresser entre ces deux cœurs une barrière infranchissable ; mais, loin de parvenir à séparer ces deux êtres si bien faits pour s'entendre, elle ne fit que resserrer plus étroitement encore leur inaltérable affection.

Deux mois s'écoulèrent dans le calme.

Maintenant, Antoine, tout à son amour pour sa femme, ne s'occupait pas de ses affaires d'intérêt ; et même il semblait avoir oublié les dernières pertes d'argent subies à la Bourse.

Le notaire Mauprat se chargea de les lui rappeler.

Un matin, le vieux tabellion se présenta à Vertes-Feuilles.

Il n'y venait que rarement, et toujours pour des affaires graves ; aussi, le marquis fut-il bouleversé quand on lui annonça cette visite.

En entrant dans le cabinet de travail d'Antoine, Mauprat posa sa serviette sur le bureau et dit, d'un ton froid :

— Monsieur le marquis, vous êtes, cette fois, bien perdu ; vous êtes ruiné de fond en comble. Je vous ai prévenu, il y a quelques mois, de la catastrophe inévitable vers laquelle vous couriez... cette catastrophe est venue.

« Faute de pouvoir payer l'intérêt des sommes empruntées sur Vertes-Feuilles, le domaine sera sous peu mis en

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Faut-il absolument qu'un suspect soit trouvé sur le théâtre d'un incendie pour qu'il soit reconnu coupable du crime d'incendie ?

Un jeune homme, vingt ans à peine, a trouvé du travail dans une maison de commerce. Mais il ne donne pas satisfaction à ses employeurs, et, deux jours seulement après être entré en fonctions, il est congédié.

Il n'est pas de bonne humeur et semble garder rancune à ses patrons. Quelques jours après avoir reçu son congé, le jeune homme en question retourne chez ses anciens employeurs, afin d'y récupérer certains effets personnels, qu'il avait laissés sur les lieux de son travail.

Peu après son départ, un incendie se déclare brusquement dans l'établissement de ses anciens patrons et cause des dommages pour une valeur de \$75,000, avant d'être finalement maîtrisé. Le jeune homme, ancien employé, est accusé d'avoir allumé volontairement et criminellement l'incendie, puis traduit en Cour pour y subir un procès.

L'audition des témoignages révèle les faits suivants : personne n'a vu l'accusé allumer l'incendie ; au moins une demi-heure s'était écoulée depuis que l'accusé avait quitté les lieux quand on s'aperçut qu'il y avait du feu. Personne, d'autre part, n'avait pu pénétrer sur les lieux où l'incendie avait débuté, sauf l'accusé. Comme le feu avait été mis au moyen d'une allumette, il fallait absolument qu'un agent humain ait frotté cette allumette et l'ait disposée dans un endroit propice à la combustion. Tout indiquait d'ailleurs qu'il ne pouvait s'agir de combustion spontanée et que l'incendie avait été allumé par quelqu'un.

Dans les circonstances, l'accusé est-il COUPABLE ou NON du crime d'incendie dont on l'accuse ?

COUPABLE ! a décrété le Président du Tribunal, dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, au cours du mois de mai 1955.

vente... telle est la triste révélation que je viens vous faire aujourd'hui.

— Mais ma fille possède une petite fortune lui venant de sa mère... et si elle veut, elle peut nous sauver tous.

— Cette fortune est déjà fortement ébréchée, et, à présent, Mlle Micheline, vous le savez, ne possède plus que les fermes des Aubrays et de Mortefontaine; le reste, vous l'avez englouti dans des spéculations de Bourse.

« Et aujourd'hui, je vous répète ce que je vous disais il y a quelque temps: je m'opposerai de toutes mes forces à ce que vous preniez à Mlle Micheline les dernières bribes de sa fortune; je m'opposerai, monsieur le marquis, à ce que vous ruiniez votre fille! »

Antoine baissa la tête.

Et Mauprat reprit, d'un air ironique:

— Sans doute, monsieur le marquis, vous n'hésiteriez pas à ruiner votre fille pour permettre à la nouvelle marquise de Presles de mener quand même grand train. Mais qu'arriverait-il si vous étiez en possession du peu restant à Micheline? Il arriverait ceci: vous vous lanceriez à nouveau dans quelque spéculation hasardeuse où vous engloûtiriez bientôt jusqu'à votre dernier sou.

« Ce serait alors pour tous la ruine irrémédiable... et c'est vous qui auriez entraîné votre fille dans le gouffre? »

— Je parlerai à Micheline, fit Antoine, d'un ton glacial.

Et, d'un geste hautain, il congédia Mauprat.

« Oh! pensait le notaire en se retirant, soucieux, la tête basse, le marquis ruinera sa fille au profit de sa femme!... »

Il trouva Micheline l'attendant dans l'allée des tilleuls.

— Vous m'avez écrit que vous aviez une communication grave à me faire, dit la jeune fille; me voici.

— Si vous le voulez bien, sortons de Vertes-Feuilles, mon enfant.

Et, d'un ton d'exquise douceur:

— Je puis bien vous appeler ainsi, n'est-ce pas? Je vous ai vue naître, et votre mère n'avait pas de secrets pour moi. Oh! la chère femme! bien des fois elle m'avait ouvert son cœur, et elle m'avait chargé d'une bien délicate mission.

Et, après un silence:

— Vous la connaissez, cette mission, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur Mauprat, fit Micheline, la voix tremblante.

— Eh bien! c'est au sujet de cette mission que je vous ai écrit pour vous prier de venir me rejoindre dans cette allée. J'ai une confidence à vous faire; et, je vous le jure, cette confidence me rend bien triste, bien malheureux.

— Mon père s'est ruiné? fit Micheline d'un ton calme; mais moi, Mauprat, je puis le sauver...

— Ne faites pas cela, je vous en supplie, Micheline. Gardez précieusement les bribes de votre fortune, vous en aurez besoin un jour; songez qu'un grand devoir vous incombe...

— Serait-ce donc pour me parler d'intérêt à sauvegarder que vous m'avez priée de venir vous rejoindre? Si ce n'est que cela, me voilà tout de suite rassurée, car, vous le savez, monsieur Mauprat, les questions d'argent m'ont toujours laissée indifférente.

— Mon enfant, dit Mauprat, en s'arrêtant brusquement devant la jeune fille, j'arrive de Paris.

Micheline tressaillit.

— Et vous êtes allé à Joinville? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, je suis allé à Joinville.

« Il y a quelques jours, j'avais envoyé à la Vaubaron, par lettre chargée, le prix de la pension pour le mois courant. Or, cette lettre m'a été retournée

par le service de la poste... alors je suis parti pour Paris.

« Avant de vous prévenir, je voulais voir, me renseigner sur ce qui s'était passé dans la petite maison de Joinville.

Dans ses mains fiévreuses, Micheline froissait la lettre qu'elle avait reçue le matin même de Mauprat, lettre lui demandant un entretien.

Depuis la réception de cette lettre, elle était en proie à de mortelles angoisses, et maintenant encore ses yeux se couvraient d'un voile de brume.

Mauprat se taisait; et ce silence écrasant brisait le cœur de la jeune fille.

Elle n'osait interroger, elle n'osait parler.

Et Mauprat, comprenant cette angoisse, hésitait à apprendre à Micheline la triste nouvelle qu'il apportait.

Elle dit enfin:

— Dites-moi tout de suite ce que vous avez vu, appris. Mon âme est brisée! Je sens que je vais tomber, je vois trouble, et mon cœur bat si fort... si fort! L'enfant n'est point malade, n'est-ce pas?

— Ah! ma pauvre petite, rassurez-vous. Non, l'enfant n'est point malade... du moins que je sache; mais les Vaubaron ont quitté Joinville, et on ne sait où ils sont allés.

« Je me suis informé, j'ai interrogé les voisins... et je n'ai rien appris.

« Oh! si je n'avais pas craint de vous compromettre, je me serais adressé à la police; mais la police aurait fait des recherches... et bientôt, tous les habitants de Salmaize, et aussi votre père, eussent appris ce que depuis de longs mois nous cachons avec tant de soin! »

« Voyez-vous, mademoiselle Micheline, il y a dans la vie des heures où il

ne faut rien brusquer, des heures où il faut savoir attendre.

— Attendre... attendre... ne pas savoir ce qu'est devenue ma fille! s'écria Micheline dans un élan de désespoir: et vous n'avez aucun indice pouvant me mettre sur la voie, pouvant me donner l'espoir de retrouver enfin la mignonne chérie dont je ne veux point me séparer.

« Peu m'importe à présent la colère du monde, ses railleries; peu m'importe la honte de ma faute d'amour! Je suis mère... et je veux rester mère! »

— Allons, allons, calmez-vous, mon enfant; tout n'est pas perdu, que diable!

Et très grave, Mauprat ajouta:

— Les Vaubaron ont déménagé précipitamment, sans avertir leur propriétaire et sans donner congé; ils avaient donc de l'argent pour payer leur terme et faire face à tous les frais de déménagement.

— De qui le tenaient-ils, cet argent?

— Ecoutez bien ce que je vais vous dire.

— Je vous écoute attentivement, car le moindre indice peut nous mettre sur la voie de ce que nous tenons tant à découvrir.

— Une femme — une très grande dame, paraît-il — s'est présentée chez les Vaubaron deux jours avant que ces misérables eussent déménagé; puis aussi un jeune homme a pénétré, le même jour, dans la petite maison de Joinville, mais il n'y est resté que fort peu de temps.

« Jean! pensait Micheline; cet inconnu, c'est Jean! »

— Or, reprit Mauprat, quelle était cette femme?

— C'était, je le sens, Mme la mar-

quise de Presles, cette aventurière que mon père a épousée, murmura Micheline, les dents serrées.

— Vous vous trompez probablement, mon enfant; votre belle-mère doit ignorer la naissance de votre fille.

— Qui sait? Ne voit-elle pas tout? Ne sait-elle pas tout? Elle s'est absentée pendant quinze jours... où est-elle allée? Mon père la croyait en Bretagne, tandis que, je le sais, elle était à Paris.

« Ah! Mauprat, Mauprat, je vous dis que c'est elle! Ce démon, cette femme néfaste nous portera à tous malheur! »

Et, malgré tous les efforts de Mauprat pour la calmer, Micheline, de plus en plus exaltée, murmure:

— Morgane m'a volé mon enfant!... Oh! la maudite, la maudite!

— Voyons, réfléchissez, mademoiselle Micheline; en admettant que Mme de Presles connaisse l'existence et la retraite de votre fille, quel intérêt a-t-elle à vous la voler?

— Je ne sais pas, monsieur Mauprat, je ne sais pas...

C'est dans un état d'affolement complet que Mauprat la quitta.

Lentement, elle reprit le chemin de Vertes-Feuilles, s'attardant longtemps sur la route.

Elle avait besoin d'air et d'espace; elle étouffait.

Jamais elle ne s'était sentie aussi profondément triste, aussi malheureuse.

Tout lui échappait à la fois.

Depuis la mort de sa mère, les pires tristesses s'étaient accumulées sur sa tête, les pires dangers étaient venus menacer la maison des de Presles, cette maison jadis opulente, et qui maintenant allait sombrer!...

Défaillante, elle franchit la grille de Vertes-Feuilles et, sans rencontrer âme qui vive, elle longea la longue avenue de tilleuls.

Puis elle remonta chez elle.

Là, seule enfin dans sa chambre, elle se prit à fondre en larmes.

« Oh! pensait-elle, si Jean savait!... si Jean savait! »

Elle prit dans un bonheur-du-jour la dernière lettre de Jean — lettre datée de Toulon et reçue quelques mois auparavant — et la relut.

La lettre était ainsi conçue:

« Ma chère bien-aimée,

« Je rentre à Toulon ce matin après toute une longue nuit passée en chemin de fer.

« L'émotion que j'ai ressentie hier m'a empêché de vous écrire tout de suite: par égoïsme, j'ai voulu garder mon bonheur pour moi seul, garder pour moi seul le souvenir inoubliable de ma visite à Joinville.

« Oh! pardonnez-moi, mon aimée; je ne l'avais jamais vue, cette Gracieuse, qui est à vous... qui est à moi!

« Et comme je sentis mon cœur battre délicieusement, lorsque j'aperçus la petite maison abritant l'être que nous aimons le plus au monde!

« Elle dormait, la mignonne; sur un divan, elle reposait, souriante; et moi, Micheline, pour mieux la contempler, pour la voir de plus près, je me mis à genoux devant elle et je baisai ses petites mains, ses paupières closes.

« Oh! combien j'aurais voulu qu'elle les entrouvrit, ces paupières: j'aurais tant voulu voir ses yeux — de beaux yeux, m'a-t-on dit, doux et beaux comme les vôtres!

« Ah! Micheline, en quittant cette maison, j'éprouvai une impression douloureuse que je ressens encore; il me semblait, et il me semble toujours, que jamais plus je ne reverrai Gracieuse, qu'elle est pour la vie séparée de moi!

« Maintenant, me voilà revenu dans ma chambre solitaire où je vis avec votre souvenir, n'ayant d'autre distraction que la vue du port où se balancent les bâtiments dont l'un d'eux m'emportera un jour vers quelque pays



Nos jeunes lecteurs reconnaîtront sûrement, dans ce coureur de bois, un imitateur du célèbre Davy Crockett dont tous les enfants américains et canadiens ont fait leur héros... Le bonnet de raton est peut-être un peu trop grand pour lui, mais il ne s'en fait pas, il ressemble à ses camarades!

lointain, où toutes deux, Gracieuse et vous, viendrez, je l'espère, me rejoindre.

« A vous pour toujours.

« JEAN BELLANGER. »

Ainsi Jean était persuadé que Gracieuse vivait toujours, heureuse et entourée de soins, chez la Vaubaron, dans la petite maison de Joinville.

Micheline eut d'abord la pensée d'informer le jeune homme de ce qui se passait, de lui apprendre la fuite des Vaubaron.

Mais elle hésita : elle connaissait Jean, son caractère emporté. Il ne reculerait sans doute devant aucune considération et s'adresserait à la police.

La police mettrait alors sur pied ses plus fins limiers, chercherait à découvrir la mère de l'enfant disparu... et cette fois, le déshonneur de Micheline serait public !

Et, à cette pensée, la malheureuse se sentait frissonner.

— Oh ! non, non, mon Dieu, pas cela ! murmura-t-elle en prenant sa tête à deux mains. Mon Dieu, épargnez-moi, mon Dieu, faites que mon père ignore toujours ma faute ! Secourez-moi, mon Dieu, ne m'abandonnez pas !...

Ce jour-là, prétextant une violente migraine, elle ne descendit pas dîner.

Inquiet, Antoine monta prendre des nouvelles de sa fille ; il la trouva éperdue et en larmes.

— Voyons, mon enfant, qu'as-tu donc ?

— Je n'ai rien, père

— Pourquoi pleurez-tu, alors ?

— Je suis énervée, fatiguée.

— Cela ne peut être la seule raison de tes larmes.

Et, comme inquiet et malheureux il insistait, voulant savoir, elle dit, en cachant son visage dans ses mains tremblantes :

— Certains souvenirs ne s'effacent jamais, père ; sans cesse je songe à ma mère, au changement survenu dans ma vie, à mon isolement dans cette vaste maison où, maintenant, je suis si loin de vous... toujours.

Antoine pâlit.

Pendant quelques instants, il demeura silencieux.

C'était vrai, tout ce que disait Micheline !

Depuis son mariage avec Morgane, il ne voyait sa fille qu'aux heures des repas. Morgane l'accaparait, l'isolait de tous ceux qu'il aimait autrefois, s'efforçait surtout de l'éloigner de Micheline, de briser à tout jamais le lien sacré unissant le père et la fille...

Depuis longtemps déjà, Antoine comprenait ce projet de la marquise ; mais c'est en vain qu'il cherchait à se soustraire à un pareil despotisme.

Souvent il avait essayé de réagir, de se révolter contre cette volonté de fer ; mais Morgane savait si bien le reprendre par l'ivresse de ses caresses que, toujours vaincu, Antoine n'avait jamais d'autre volonté que celle de sa femme.

Aujourd'hui, ces reproches de sa fille pénétraient profondément dans son âme bouleversée, réveillaient dans sa conscience l'odieux souvenir de la mort tragique de la mère de Micheline, avivait le remords qui maintenant le hantait nuit et jour.

Un sanglot souleva sa large poitrine ; le colosse eut des larmes dans les yeux.

La pensée lui vint d'ouvrir tout son cœur à Micheline ; mais il réfléchit et se tut.

Pouvait-il dire à sa fille ses angoisses, lui faire part de la torturante jalousie qui l'étreignait depuis le dernier voyage fait par Morgane en Bretagne ?...

Il prit les petites mains de Micheline, les serra doucement.

Et tous deux se regardèrent, émus, les yeux pleins de larmes.

— Tu pleures ta mère ! mais moi aussi, je la pleure ; et quand tu me vois triste, c'est que je songe à elle.

« Ah ! ma pauvre petite ! sans doute tu me crois heureux ! Oh ! non, je ne suis pas heureux, et Mauprat eût pu te le dire aujourd'hui.

« Regarde-moi bien : je n'ai plus ce visage joyeux d'autrefois, je souffre, je suis malade, je ressens dans la tête des douleurs atroces, j'éprouve un affaïssissement physique qui obscurcit mes pensées, brise ma volonté...

Oh ! Micheline les soupçonnait bien toutes, ces tortures morales subies par son père ; elle savait que la ruine inévitable les menaçait tous !

La morte se vengeait !

Dans quelques mois peut-être, Vertes-Feuilles passerait dans des mains étrangères... et alors, que deviendrait le marquis de Presles, cet homme n'ayant jamais connu la gêne, ignorant les affres de la misère !

Et pour ce père qu'elle adore quand même, elle éprouve une sincère pitié.

Elle n'ose lui dire qu'elle connaît la mauvaise situation de leur fortune, n'ose avouer qu'elle a reçu à ce sujet les confidences de Mauprat ; mais son cœur s'emplit d'un bien doux émoi à la pensée qu'elle peut, en abandonnant à son père ce qui lui reste de la fortune de sa mère, les sauver tous d'une ruine imminente, empêcher pour quelques années encore — et peut-être pour toujours — la vente de Vertes-Feuilles.

Elle se leva, s'approcha de la fenêtre, contre la vitre glacée appuya son front brûlant, et regarda devant elle le paysage assombri se déroulant à ses yeux.

Sur les pelouses ceinturant le grand bassin faisant face à la fenêtre, Daniel jouait avec un chien, sous les regards de Morgane, assise dans l'ombre.

Et à la vue de cet enfant bien-aimé, Micheline sent tomber toute sa colère contre Morgane ; elle, si privée de tendresse pendant tant de temps, n'oublie point les caresses que lui prodigue ce cher petit, dont l'avenir s'ouvre si sombre.

Et pendant quelques jours une vie plus calme succéda aux tempêtes de la veille.

Une quinzaine s'écoula avant le retour de Mauprat à Vertes-Feuilles.

Le notaire apportait une très mauvaise nouvelle : on ne pouvait pas compter sur aucun arrangement... les créanciers ne voulaient plus attendre...

En apercevant Mauprat descendant de voiture à la grille de Vertes-Feuilles, Micheline ressentit un grand choc au cœur ; et avant que le notaire eût pénétré dans le château, elle le rejoignit dans l'allée des tilleuls.

— Sans doute, dit-elle en lui tendant la main, vous venez nous annoncer un malheur ; l'accalmie dont nous jouissons depuis quinze jours n'était que le prélude d'un catastrophe

— Hélas ! mademoiselle...

— Demandez un répit à nos créanciers afin de nous donner le temps de vendre les terres que je possède encore du chef de ma mère. Je ne veux rien conserver, je veux sauver mon père du déshonneur et de la mort — car mon père mourrait certainement s'il lui fallait quitter cette maison où il est né et où sont morts tous ses ancêtres.

— La vente de ces terres ne produirait pas une bien grande somme, mademoiselle, et même votre sacrifice ne pourrait sauver la situation.

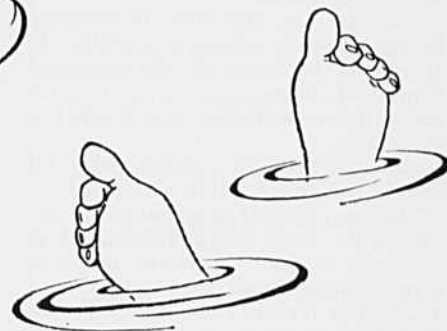
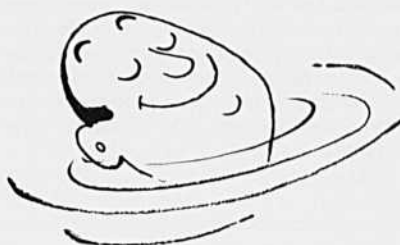
« D'ailleurs, vous n'avez pas le droit de disposer ainsi en faveur de votre père des bribes de votre fortune ; vous n'êtes pas seule, mademoiselle Micheline... ne l'oubliez pas.

Micheline ferma les yeux.

Un long silence se fit.

Dans l'âme de la jeune fille venaient de s'élever subitement des hésitations, dans son cœur venait de se dresser l'i-

COMBATTEZ LA CHALEUR !



Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5c pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

mage de sa fille... de sa fille disparue, hélas! mais qu'elle espérait bien retrouver un jour!

Et alors, comment pourra-t-elle lui venir en aide, à cette mignonne tant aimée, si elle ne possède plus rien, si elle consomme elle-même sa ruine!

Et Mauprat, qui comprend la lutte brisant ce cœur angoissé, reprend, très calme:

— Avant de prendre une semblable décision, il faut réfléchir longuement; il faut surtout bien vous persuader que votre sacrifice serait inutile... rien ne pourrait sauver votre père de la ruine!

— C'est bien, Mauprat; je vous sais gré de vos conseils... merci!

Elle lui tendit la main; il la prit, cette main un peu brûlante, et il sentit les doigts de la jeune fille frémir.

Le notaire se dirigea vers le château, où le marquis de Presles, informé de son arrivée à Vertes-Feuilles, l'attendait.

Que se passa-t-il entre eux? Nul ne le sut; mais, en regagnant son tîlbury, Mauprat semblait profondément bouleversé.

Le grand coup avait certainement été porté, car Antoine ne descendit point pour le déjeuner.

Puis, le soir, Micheline et Morgane se retrouvèrent seules à la table de famille et au salon où, régulièrement cependant, le marquis venait lire ses journaux avant de remonter à son appartement.

Antoine s'isolait, gardant pour lui seul le désespoir qui le brisait.

Morgane, n'ayant point assisté à l'entrevue du matin entre Mauprat et le marquis, ignorait la fatale nouvelle, l'irréparable ruine les frappant tous; et Antoine n'avait point jugé à propos de faire à sa femme une aussi terrible confidence.

— Vous avez vu Mauprat, ce matin? demanda Morgane à Micheline, qui se levait de table et s'apprêtait à regagner son appartement.

— Oui, madame, je l'ai vu.

— Que vous a-t-il donc dit de si grave? Vous, vous êtes toute bouleversée; et quant à votre père, il est resté enfermé chez lui toute la journée, refusant la moindre nourriture.

« Que se passe-t-il ici? Auriez-vous donc tous deux des secrets que vous ne voulez pas me confier? »

« Et pourtant, ne suis-je pas la marquise de Presles? N'ai-je pas le droit d'être mise au courant des événements heureux ou tristes se produisant dans cette demeure?... »

— Interrogez mon père, fit froide-ment Micheline.

— Oh! comme vous me haïssez, n'est-ce pas? dit Morgane en haussant les épaules; et cette haine, vous ne pouvez pas la cacher... elle brille dans vos yeux.

« Depuis que je suis la femme de votre père, vous éprouvez pour moi une répulsion invincible; et, quoi que je fasse, rien ne changera jamais votre manière d'agir envers moi: un gouffre profond nous sépare l'une de l'autre! »

« Ah! certes, j'aurais pu vous aimer; mais toujours vous vous êtes dérobée à mon affection. Le soir, au lieu de passer dans ce salon quelques heures près de moi, près de votre père, vous nous laissiez seuls tous deux, préférant à notre compagnie l'isolement de votre chambre.

« Oh! dès les premiers jours j'ai compris votre haine, cette aversion que vous ne cherchiez même pas à cacher, que je retrouvais dans toutes vos paroles, dans vos gestes, dans vos regards! Micheline ne protesta pas.

Très calme, Morgane reprit:

— Et cependant, je n'ai jamais adressé la moindre plainte à Antoine; j'ai subi sans murmurer la vie qui m'était faite en cette maison où tous me

croyaient heureuse, où tous me croyaient fière d'être la femme du marquis de Presles!

« Et ce grand honneur d'être marquise, vous avez juré de me le faire payer bien cher, feignant d'ignorer que j'ai donné ma jeunesse et ma beauté en échange d'un nom universellement respecté, mais aussi d'une situation bien loin d'être brillante... vous le savez bien!

Micheline frissonna.

— Et, reprit Morgane en relevant son magnifique front couvert de lourdes boucles brunes, j'aurais pu vous faire du mal si je l'avais voulu. Cherchez dans votre vie et dans votre conscience... et vous y découvrirez un douloureux secret — un secret ignoré de tous, croyez-vous... mais que d'autres connaissent.

— Madame...

Morgane souriait maintenant; un éclair de triomphe passait dans ses larges yeux noirs.

— Vous aimez Jean Bellanger... et Jean Bellanger vous aime! reprit la marquise, toujours terriblement ironique; et Jean espérait que je vous uniserais tous deux, que j'assurerais votre bonheur en suppliant votre père de vous donner à ce jeune homme!... comme si cela me regardait, comme si je pouvais m'intéresser à vos amours!

— Oh! oui, je vous hais, fit Micheline dans un éclat de colère.

— Vous haïssez la gouvernante, la roturière enfin devenue votre égale et portant votre nom dont vous êtes si fière!

« Oh! cela, depuis longtemps je l'ai compris, et je suis heureuse de pouvoir vous dire enfin aujourd'hui tout ce que j'ai sur le cœur, de pouvoir

vous jeter à la face des faits assez honteux pour abattre l'orgueil insensé que je lis dans vos yeux.

« Ah! pensait Micheline, en prenant sa tête à deux mains, elle connaît la « faute d'amour », elle connaît mon douloureux secret! Je ne me suis pas trompée... c'est elle qui m'a volé ma fille! »

Et vers Morgane elle se penche, anxieuse.

— Que savez-vous donc? demanda-t-elle d'une voix stridente. Que vous a-t-on dit de moi? Où êtes-vous allée pendant les quinze jours où vous fûtes absente de Vertes-Feuilles?... »

« Je lis dans vos regards fixés sur moi que vous avez machiné quelque drame tragique! Oh! je vous connais maintenant, et je vous sais capable de tout oser pour réussir... et nuire! »

— Peut-être ne vous trompez-vous pas; quand je veux découvrir une chose qui m'intéresse, rien ne me coûte, et je suis prête à tout pour toucher au but convoité.

« C'est elle qui m'a volé mon enfant! pense encore Micheline, les mains crispées, le regard éperdu.

« Oh! si elle le voulait, je saurais enfin ce qu'est devenue ma fille! »

Et, au risque de se perdre à jamais cette fois, elle est prête à livrer à Morgane son secret; elle est prête, pour savoir, à implorer cette femme, à lui faire l'aveu de sa maternité...

Maintenant elle n'a pas la force de lutter plus longtemps.

— Madame, dit-elle en serrant nerveusement le bras de Morgane, madame, vous savez tout! Vous avez intercepté des lettres de Louise, vous êtes allée à Paris... et vous m'avez pris ma fille, ma pauvre petite fille!

« Eh bien! je vous pardonnerai ce crime, si vous voulez me dire ce que vous avez fait de mon enfant.

— Je ne sais vraiment ce que vous voulez dire.

— Vous mentez! Vous êtes allée à Joinville, chez la Vaubaron!

« Que s'est-il passé entre cette femme et vous... je l'ignore; mais vous m'avez pris mon enfant, la Vaubaron vous a rendu ma fille! »

— Mais vous êtes folle! fit Morgane en haussant les épaules. Quel intérêt pouvais-je bien avoir à vous voler cette petite? Qu'en aurais-je fait? Me croyez-vous donc assez sotte pour prendre une telle charge, moi qui ai déjà tant de mal à élever mon fils, mon cher petit Daniel?... »

— Alors ce n'est pas vous qui êtes allée à Joinville, chez la Vaubaron? Vous ne savez pas que ces misérables ont disparu, et que j'ignore où ils se sont réfugiés?... »

— Vos affaires ne sont pas les miennes, et tout cela ne m'intéresse guère.

« Oh! vous le croyiez bien caché, n'est-ce pas, votre secret de honte? Et cependant depuis longtemps je le connaissais; depuis longtemps je savais que chaque mois Mauprat payait la pension de la bâtarde de Mille de Presles... »

« Et quand j'entendais votre père — et avec lui tous les paysans de Salmayze — vanter vos vertus, votre piété, votre charité inépuisable, la pensée m'est souvent venue de leur dire que la châtelaine de Presles était une fille-mère!

— Ah! misérable!... misérable!... Mais vous, qui êtes-vous donc? Si non...

Elle n'acheva pas.

Morgane venait de se dresser, menaçante, devant elle.

Et, face à face:

— Qui je suis?... En deux mots, je vais vous le dire.

« Je suis une fille de pêcheur. Le matin, mon père conduisait la diligence faisant le service entre Pont-l'Abbé et Guénolé; puis l'après-midi il partait en

De grâce, lecteurs automobilistes, suivez ces quelques conseils...!

La découverte du vaccin Salk aura probablement constitué la nouvelle la plus importante de l'année. La conquête de la polio figure maintenant parmi les triomphes de la médecine.

Une menace encore plus grande pourrait être conjurée sans qu'on ait recours à la science médicale. Il n'en tient qu'aux sujets mêmes qui y sont exposés. Les accidents d'automobile suppriment cinq fois plus d'années de vie probable que la polio.

Les accidents d'automobile, en effet, occupent le troisième rang parmi les grands assassins de l'humanité, venant immédiatement après les maladies de cœur et le cancer. On consacre des millions de dollars à des recherches en vue de vaincre ces redoutables fléaux. Il n'en faut pas tant pour réduire les ravages de l'automobile: il suffirait que les automobilistes se montrent plus courtois et fassent preuve d'un plus grand sens commun.

La vitesse et les infractions aux lois de la circulation demeurent les principales causes des accidents d'automobile, selon les experts en sécurité routière. Selon une étude sur les circonstances des accidents, faite par la Section des Véhicules-Moteurs du ministère de la Voirie de l'Ontario, plus de 60% des accidents se produisent lorsque la visibilité est parfaite et sur un pavé sec, tandis que 64% des véhicules impliqués dans les accidents se dirigeaient en ligne droite. C'est là un fait significatif qui porte les autorités en sécurité routière à croire que la fatigue est la cause réelle de bien des accidents d'automobile.

Les conducteurs fatigués ou ceux qui sont en proie à la somnolence après de longs trajets sont une menace sur toute route, d'après le Conseil national de Sécurité des États-Unis. Ils mettent non seulement leur propre vie en danger, mais ils font également d'innocentes victimes.

De récentes expériences auxquelles Alfred L. Moseley, psychologue de renom à l'Ecole de la Santé publique de l'Université Harvard, s'est livré à l'aide d'un Roadometer, démontrent qu'il est dangereux de demeurer au volant lorsqu'on est fatigué. Dans un laboratoire, à Hartford, Conn., le professeur Moseley a enregistré les réactions d'un conducteur fatigué toutes les trois minutes. Des conducteurs fatigués ont fourni plus d'une preuve manifeste du danger de conduire dans leur état. Les uns virent la route se bercer tandis que d'autres crurent apercevoir des choses qui n'existaient que dans leur imagination.

Se prêtant de bonne grâce à l'expérience, un collègue passa la nuit debout avant de s'installer à la «roue» du roadometer et entreprit un trajet de cinq heures. Ses réactions furent minutieusement mesurées. Au moment où il commença à s'endormir, une cigarette le stimula momentanément. Une tasse de café fort l'aïda à demeurer éveillé.

Aucune personne saine d'esprit ne tenterait de conduire dans ces conditions, mais l'épreuve a démontré qu'un conducteur qui est même légèrement fatigué peut recourir à certaines mesures qui l'empêcheront de devenir une grave menace sur la route. Parmi ces mesures, des arrêts périodiques pour prendre une tasse de café fort et se détendre les muscles sont très importants.

Aux conducteurs qui entreprennent de longs voyages, les experts en sécurité routière offrent les conseils suivants:

1. Demeurez toujours à au moins 150 pieds de la voiture qui vous précède.
2. Toutes les deux ou trois heures, arrêtez prendre un café ou un autre stimulant non alcoolique.
3. Tenez toujours une fenêtre ouverte et respirez profondément.
4. Abstenez-vous autant que possible de voyager le soir.
5. Conduisez toujours à droite et respectez toutes les limites de vitesse affichées le long des routes.
6. Arrêtez dès que vous vous sentez en proie à la fatigue.

Si on les observait religieusement, ces six règles pourraient faire autant pour la sécurité routière que le fameux sérum Salk contre la polio.

mer et ne revenait que fort tard le soir, nous laissant seules pendant de longues heures, ma soeur et moi, dans notre vieille masure ébranlée par les vents du large.

« Livrées à nous-mêmes, nous courions les routes et les grèves, pieds nus, en haillons, ramassant du goémon.

« Oh ! nous ne mangions pas souvent à notre faim, Coralie et moi ; et plus d'une fois le père Le Garrec, rentrant ivre, nous battit comme plâtre...

« Puis je devins grande et belle.

« Un homme — un peintre — me vit, me prit pour modèle... et fit de moi son caprice.

« Puis, à la fin de l'automne, l'homme partit, me laissant sur le point de devenir mère... et je ne le revis jamais !

« Et Daniel vint au monde...

« Alors, pour me soustraire aux querelles des gens de Guénolé, je m'enfuis à l'aventure, sans argent, sans relations ; sans la moindre hésitation, je me lançai dans l'inconnu... et j'avais à peine dix-huit ans !

Un silence se fit ; un peu de pitié passa dans les yeux de Micheline.

Morgane, implacable, reprit :

— J'étais donc encore presque une enfant ; mais une enfant mûrie par le malheur et n'ignorant rien de la vie.

« J'avais été victime de mon isolement plus encore que de ma nature.

« Ayant vécu sans mère et sans affection, plongée dès mon enfance dans une horrible misère, je devais fatalement écouter les premiers mots d'amour murmurés à mes oreilles.

« Ces paroles me grisèrent ; il me sembla voir le ciel s'ouvrir devant moi... et je me donnai toute !

« J'étais excusable, moi, tandis que vous...

— Je vous en prie ! fit Micheline, en faisant quelques pas vers la porte.

Mais Morgane, insolente et hautaine, la ramena près d'elle.

— Pourquoi ne voulez-vous plus entendre mes confidences, mademoiselle de Presles ? Je vous ai fait ma confes-

sion, faites-moi la vôtre... et compars.

« Toutes deux nous avons failli à l'honneur ; eh bien ! quelle est la plus coupable, de vous ou de moi ? Quelles excuses invoquerez-vous, vous à qui rien ne manqua jamais, vous, fille riche, adulée dès le berceau par un père et une mère toujours en extase devant leur enfant, vous sans cesse entourée des plus vives attentions et des plus douces tendresses !...

— Madame !... madame !...

— Vous jugez inutile, n'est-ce pas, de revenir ainsi sur le passé ? Alors, soit, n'en parlons plus ; mais pourtant, laissez-moi vous dire que, étant donné votre passé, je ne comprends pas vos dédains à mon égard, je ne comprends pas votre haine.

— Oh ! vous aussi me haïssez profondément, fit Micheline d'un ton glacial. Cela, je l'ai compris dès le jour de votre arrivée à Vertes-Feuilles ; et alors je n'ai pu vous cacher mon aversion, car je sentais que vous apportiez ici, en cette maison, le malheur !

« Vous y avez apporté plus que le malheur... vous y avez apporté la mort ! Et puisque nous sommes toutes deux face à face, je veux vous dire ce que j'ai là sur le cœur ; vous n'êtes point étrangère à la mort de ma mère !

Morgane recula épouvantée.

Elle ne s'attendait point à cette accusation terrible ; et, frissonnante, elle dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Puis elle voulut fuir — fuir ce salon où venait de se dérouler une si odieuse scène — mais Micheline, la retenant de force, continua :

— Oh ! si j'ai eu des doutes, ces doutes sont maintenant dissipés. Ah ! maudite ! c'est vous qui avez tué ma mère, c'est vous qui m'avez pris mon enfant !

— Vous êtes folle ! dit Morgane en se dégageant de l'étreinte de la jeune fille et, vous ne savez vraiment ce que vous dites.

« Tout à l'heure je n'ai pu me défendre de votre odieuse accusation... j'avais éprouvé au cœur un choc si violent, j'étais si loin de m'attendre à cette nouvelle infamie de votre part !

« Mais est-ce que je sais, moi, comment est morte votre mère ? est-ce que je sais, moi, ce qu'est devenue votre fille ?

« Et même si je connaissais la retraite de votre enfant, je ne vous le dirais pas... non, je ne vous le dirais pas.

« Et maintenant... accusez-moi, dites à la justice que je suis un assassin, que je vous ai volé votre enfant ; — que m'importe, je ne crains rien, car ma conscience est tranquille.

Et une fois encore, ébranlée par cette assurance, Micheline courba le front.

— Oh ! s'écria-t-elle en se tordant les bras de désespoir, comment savoir la vérité ? Comment retrouver mon enfant ? Mon Dieu, ayez pitié de moi, mon Dieu, secourez-moi !

XIII

QUELQUES jours s'écoulèrent.

La vie routinière semblait revenue à Vertes-Feuilles.

Antoine recommençait ses promenades à travers bois, et ne rentrait souvent au château qu'à la nuit tombante.

Micheline et Morgane s'évitaient, ne s'adressaient que bien rarement la parole.

Les longues absences du marquis intriguaient cependant Morgane, qui ne connaissait point encore la ruine inévitable les menaçant tous.

Toujours follement épris de sa femme, Antoine hésitait à lui faire une si terrible confidence — il tremblait à la seule pensée de causer à Morgane la moindre peine.

Etes-vous calé en français ?

1. — Qu'est-ce que l'Astaciculture ?

- A) La culture des champignons.
- B) L'élevage des écrevisses.
- C) L'élevage des moules.

2. — Qu'est-ce qu'un sampan ?

- A) Un palmier de Guyane.
- B) Un navire d'Extrême-Orient.
- C) Une pièce d'étoffe siamoise.

3. — Quelle est l'origine du mot taffetas ?

- A) De Tafflet, oasis marocaine.
- B) Du persan : taften.
- C) De Tafalla, ville d'Espagne.

4. — Qu'est-ce qu'un maelstrom ?

- A) Un fameux tourbillon norvégien.
- B) Un bitume naturel pur.
- C) Un genre d'insecte coléoptère.

5. — Que sont les analectes ?

- A) Le retour des forces après maladie.
- B) L'abolition de la sensibilité à la douleur.
- C) Un recueil de morceaux en prose ou en vers.

6. — Qu'est-ce que l'Orlon ?

- A) Un cheval de race russe.
- B) Un textile artificiel imperméable.
- C) Le contour du cratère d'un volcan.

7. — Qu'est-ce qu'une exégèse ?

- A) Un interprète officiel des rites.
- B) Une salle de conversation grecque.
- C) L'explication d'un texte.

8. — Qu'est-ce qu'un stéréoscope ?

- A) Un instrument d'optique.
- B) Une partie du protoplasma.
- C) Une carte topographique en relief.

9. — Qu'est-ce que l'Ido ?

- A) Une pierre précieuse.
- B) Un essai de langue internationale.
- C) Une religion asiatique.

10. — Qu'est-ce que le Pandémonium ?

- A) La capitale imaginaire du Royaume des Enfers.
- B) Un recueil de décisions romaines.
- C) Une maladie épidémique.

20 points : Vous êtes un « As ».

De 14 à 18 : Parfait.

De 10 à 14 : Vos connaissances sont appréciables.

De 6 à 10 : Bien.

Au-dessous de 6 : Cherchez donc à élargir vos connaissances.

REPONSES :

1 - L'élevage des écrevisses. — 2 - Un navire d'Extrême-Orient. — 3 - Du verbe persan : taften ; port en usage en Extrême-Orient. — 4 - Un fameux tourbillon norvégien. — 5 - Un recueil de morceaux en prose ou en vers. — 6 - Un textile artificiel imperméable. — 7 - L'explication d'un texte grammatical, historique, juridique, etc. — 8 - Un instrument d'optique. — 9 - Un essai de langue internationale. — 10 - La capitale imaginaire du Royaume des Enfers.

Rayonnez
de Santé
et Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes
SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

Aussi était-il profondément malheureux, et affreusement triste.

Du reste, depuis quelque temps, il n'avait plus la tête à lui. La terrible neurasthénie s'était de nouveau emparée de lui, et de violents maux de tête l'accablaient.

Au grand air seulement, il éprouvait un peu de calme; aussi passait-il de longues heures à parcourir la plaine et les bois.

Un matin, après une nouvelle visite de Mauprat, Antoine parut plus pâle que jamais; il eut même une crise terrible, tenant un peu de la folie.

Il descendit au salon où Morgane était seule.

Et d'un ton brusque, que la marquise ne lui connaissait pas :

— Venez, dit-il, suivez-moi dans mon cabinet; j'ai une grave confidence à vous faire.

— Mais pourquoi ne pas me dire ici ce dont il s'agit? fit Morgane avec beaucoup de calme.

— Parce que personne ne doit nous entendre.

Et brusquement il la saisit par le bras et l'entraîne vers son cabinet de travail — ce cabinet où, jadis, s'est déroulée la dramatique scène au cours de laquelle Morgane, éperdue, fit à Antoine l'aveu du crime commis.

Là, bien seuls face à face, ils se regardent épouvantés.

Il a peur maintenant, lui, de perdre l'amour de cette femme. Il n'ose plus parler, n'ose plus apprendre à Morgane la ruine complète de leur maison, lui dire que les pertes subies à la Bourse et au jeu ont épuisé leurs dernières ressources.

Et elle, toujours très calme, ne baisse pas les yeux.

Près de la cheminée, elle se tient immobile, un vague sourire aux lèvres; mais, malgré tout, elle ne peut se défendre d'une certaine inquiétude, et sur son front large et blanc, une ride se creuse.

Elle dit, très grave :

— Parlez, je vous en prie. Qu'avez-vous donc? Votre visage est crispé, une lueur de folie passe dans vos yeux; en vérité, vous me faites peur.

— Eh bien! Morgane, nous sommes ruinés, et nous nous trouvons aujourd'hui aussi pauvres que le dernier de nos valets. Il ne nous reste rien, rien... pas un sou.

— Rien? fit-elle la voix blanche.

— Rien... pas un sou!

— Mais la fortune de Micheline est là; et cette fortune peut nous sauver.

— Aujourd'hui, les terres ne valent rien, elles ne se vendent pas... et Micheline ne possède plus que deux fermes.

« D'ailleurs, je n'ai pas le droit de dépouiller entièrement ma fille.

— Vous m'avez bien dépouillée, moi, en jouant à la Bourse, en vous lançant dans des spéculations hasardeuses...

— Je voulais vous faire riche; je cherchais à réparer nos pertes à la roulette et au trente-et-quarante.

« Je dis « nos dettes », car, vous aussi, Morgane, vous avez joué... et perdu. C'est vous qui m'avez entraîné là-bas, dans ce pays enchanteur où le jeu règne en maître absolu, où on laisse sur le tapis vert de véritables fortunes.

« Je ne connaissais pas ce pays, moi; et j'aurais dû rester à Vertes-Feuilles, j'aurais dû vous empêcher d'aller à Monte-Carlo... »

— Songeriez-vous à me faire des reproches?

— Je ne reproche rien; je constate, voilà tout.

— Alors, la ruine est complète? rien ne peut l'éviter? s'écria Morgane en passant la main sur son front.

— Rien!... rien!...

— Et Vertes-Feuilles sera vendu? dit-elle, implacable, le regard dur.

« Alors, adieu, nos beaux jours!

Cette maison passera en d'autres mains, et nous resterons sans abri, sans un sou... sans rien!

Antoine tressaillit, une flamme passa dans ses yeux.

Mauvaise et sombre, Morgane poursuivit :

— Que deviendrons-nous tous deux? Irons-nous nous réfugier à Guénolé, dans la vieilleasure du père Le Garrec; ou bien devrons-nous nous cacher à Paris dans quelque taudis où il nous faudra travailler pour vivre?

« Comprenez-vous... travailler! Vous qui n'avez jamais rien fait, vous voir du jour au lendemain obligé de gagner votre vie et la mienne!... Quelle affreuse chose, n'est-ce pas?

Eperdu, il l'écoute; et sa raison se perd, sa tête éclate.

— Oh! Morgane... je deviens fou!

Et en effet la folie montait; il ne savait plus maintenant ressaisir ses pensées. Le soutien sur lequel il croyait pouvoir compter lui manquait, tout lui échappait à la fois, et vainement il appelait à lui l'épouse qui seule cependant pouvait le sauver.

— Morgane!... Morgane!...

— Ah! si j'avais pu prévoir une telle catastrophe, dit-elle en enfouissant ses doigts dans sa lourde chevelure brune, j'aurais suivi un autre chemin et je ne serais pas ici aujourd'hui.

« Contre la destinée j'ai engagé une lutte terrible, je suis vaincue... tant pis pour moi. J'en serai quitte pour recommencer ma vie; et — j'ai foi en mon étoile — l'avenir me sourira.

« D'ailleurs, vous êtes fou; bientôt — demain peut-être — on vous enfermera dans quelque cabanon... et je serai enfin seule, redevenue libre!

— Misérable!...

« Alors, reprit-il en se rapprochant de Morgane toujours impassible, si vous aviez su que ma fortune n'était pas considérable, vous ne m'eussiez point épousé?

— Certes non.

— Vous ne m'avez donc jamais aimé... jamais?

— Depuis bien des années l'amour ne fait plus battre mon cœur, répondit-elle, railleuse; puis, que venez-vous aujourd'hui me parler d'amour alors que la misère nous menace tous deux?...

— C'est vous, Morgane, qui avez apporté dans cette maison le malheur et l'infamie; c'est vous qui m'avez fait ce que je suis!

« Maintenant il est trop tard pour réagir; l'atrophie a gagné le cœur, l'intelligence, la volonté. Je ne suis plus moi; je ne suis plus qu'un débris humain que vous rejetez à présent loin de vous.

Et tous deux se reprochèrent leur crime; tous deux eurent en même temps la vision de la mère de Micheline morte sur son lit... et tous deux aussi eurent la vision lointaine de leur néfaste amour.

Et Antoine tressaillit encore au souvenir de cette tendresse éperdue qui l'avait rendu presque criminel, presque le complice de Morgane — et, dans un élan, il prit sa femme dans ses bras, l'étreignit avec passion.

— Je t'aime! je t'aime! s'écria-t-il. Regarde ce que tu as fait de moi! Autrement, j'étais fort et robuste, maintenant, je ne tiens pas debout. Pour toi, j'ai commis les pires folies; mais je t'adore quand même, et quand je songe à toi, mon cœur tremble.

« Oh! si tu voulais m'aimer, l'avenir nous sourirait encore. Nous referions notre vie, et je travaillerais pour te rendre heureuse. Nous quitterions Salmaize et nous fuirions cette maison maudite — car, vois-tu, depuis la mort de ma première femme, cette maison est maudite... la morte ne la quitte pas, la morte est toujours là devant nous, pour nous maudire!

« Mais, va, maintenant, je ne crains plus rien, puisque tu me restes, mon amour... ma vie!

Mais elle, froide et dédaigneuse, recule, recule encore, indifférente à cette explosion de passion.

Et comme il supplie toujours, elle murmure :

— Laissez-moi. Tous vos projets de travail et de vie nouvelle sont insensés. Vous êtes fou! Ne songez pas à l'avenir, mais occupons-nous du présent.

« Il s'agit d'abord de garder Vertes-Feuilles; et pour cela, il faut que Micheline vous abandonne sa fortune personnelle.

— Ruiner ma fille... Oh! mon Dieu!

— Votre fille... Ah! ah!... votre fille!...

Et la pensée lui vint de tout dire à Antoine, de lui révéler les amours de Micheline et de Jean Bellanger, de lui apprendre la naissance de l'enfant; — mais au moment de parler elle hésita, c'était gaspiller d'un seul coup les atouts qu'elle avait dans son jeu.

Vaincu, Antoine murmure :

— Je connais Micheline; — elle nous sauvera tous... et vous resterez châtelaine de Vertes-Feuilles.

Les choses, en effet, se passèrent de la sorte.

Micheline, implorée par son père, donna à Mauprat l'ordre formel de vendre les deux fermes et de payer les créanciers les plus pressants.

Malgré ses résistances, Mauprat dut s'exécuter. Les sommes procurées par la vente des fermes permirent d'éteindre pas mal de dettes criardes, mais elles ne furent pas suffisantes pour obtenir la levée des hypothèques grevant Vertes-Feuilles.

« C'est reculer pour mieux sauter, pensait Mauprat, et Mlle de Presles s'est ruinée bien inutilement. »

Quelques mois s'écoulèrent.

Puis un matin Mauprat fit sa réapparition à Vertes-Feuilles; il venait annoncer que cette fois le château serait mis en vente dans le courant d'octobre. Des affiches devaient sous peu être apposées sur les murs du parc, apposées aussi à Salmaize et à Verrey.

Le marquis de Presles, de plus en plus souffrant, sembla se résoudre à son malheur; mais dès le départ du vieux notaire, il s'alita, refusant de quitter sa chambre, où il se cloitra.

Sous la poussée des souvenirs, il ferma les yeux, et parut comme endormi.

Oh! cette maison, autrefois si pleine de rires et de joie, cette maison si triste et si sombre aujourd'hui... qui donc va la lui prendre?

Là, dans cette chambre tendue de cretonne bleue, Micheline est née; — et quelle joie ce jour-là!... Des années pleines d'un parfait bonheur se sont écoulées dans cette maison qu'il lui faudra, hélas! bientôt quitter!

Et il songe à la mère de Micheline, à cette jeune femme qui fut autrefois la joie de son foyer; et son cœur s'émeut profondément.

Mais bientôt cette douce image s'évanouit, remplacée par celle de sa seconde femme, de la sirène aux yeux de velours, aux cheveux d'ébène... et Antoine sent un frisson le secouer tout entier.

Puis il s'endort.

Quand il s'éveille, Micheline est près de lui, anxieusement penchée.

— Ah! c'est toi, mon enfant?

— Depuis un moment je te regardais dormir, fit Micheline en se penchant plus encore pour embrasser son père.

— Oh! je voudrais dormir toujours; si tu savais quelle paix j'éprouve quand je ne pense plus à rien...

Micheline se taisait.

Immobile près du lit, les yeux humides, elle regardait cet homme dont les regards semblaient l'implorer.

— Le soleil disparaît à l'horizon, fit

la jeune fille en se dirigeant vers la fenêtre dont elle releva les rideaux.

— Oui, les jours sont courts, et déjà les feuilles tombent, fit Antoine; nous sommes à l'automne de l'année, et je suis, moi, à l'automne de mes jours!

— Mais tu verras d'autres printemps, père; et tu verras aussi la fin de nos peines.

Il secoua tristement la tête.

Et très bas :

— Les affiches sont-elles apposées sur les murs de Salmaize?

Elle fit un effort pour parler, mais les sons s'arrêtèrent dans sa gorge.

Et comme Antoine s'alarmait de ce silence...

— Des acquéreurs doivent se présenter demain, dit doucement Micheline.

— Et notre vieille demeure sera vendue!

— Peu importe; — je ne la regrette pas, moi; elle me rappelle de trop douloureux souvenirs.

— Le jour où il me faudra quitter cette maison... je mourrai! fit-il d'une voix étranglée.

Micheline frissonna.

Elle descendit au parc; elle avait besoin d'air, besoin d'espace, besoin de solitude.

Le jour tombait. Les derniers rayons de soleil s'éteignaient, plongeant les fourrés, les allées, les taillis dans les ténèbres de la nuit commençante.

Un lourd silence planait sur toute la campagne, silence qu'interrompait seul le bruit des feuilles emportées par le vent.

Elle marchait lentement, le front bas, perdue dans ses pensées.

Non loin d'elle, un homme passa qui, l'apercevant tout à coup, s'arrêta aussitôt.

Et il prononça un nom.

Un éclair de joie dans les yeux, Micheline s'avança à la rencontre du promeneur attardé.

— Monsieur le docteur Bellanger, dit-elle en tendant la main au vieillard.

— Depuis longtemps, M. le marquis m'a autorisé à traverser le parc pour raccourcir mon chemin; je suis heureux d'avoir profité aujourd'hui de cette autorisation, car cela me procure le plaisir de vous rencontrer... et j'ai tant de choses à vous dire, mademoiselle Micheline.

— Hélas! moi, je n'ai rien à vous apprendre que vous ne sachiez, fit-elle avec amertume, car certainement vous n'ignorez pas que, sous peu, Vertes-Feuilles sera mis en vente.

« Et ce me sera un bien grand chagrin de quitter cette vieille maison où je suis née, où est morte ma mère... »

« Puis, après, que deviendrons-nous, mon père et moi? Où irons-nous nous réfugier? Ce sont là autant de pensées qui m'accablent; ah! docteur, nous sommes bien malheureux!

— Mais Jean vous aime... épousez Jean, fit le vieillard d'une voix tremblante; cela je n'aurais jamais osé vous le dire quand vous étiez riche, mais aujourd'hui que vous êtes aussi pauvre que mon fils, je peux bien me risquer, n'est-il pas vrai?

Elle eut un sourire si triste que Bellanger en fut tout ému.

— Je ne puis plus épouser Jean, fit-elle, la voix frémissante; non, je ne le puis plus...

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Je l'adore! et à vous je peux bien l'avouer cet amour dont je suis fière, cet amour sur lequel j'avais fondé de si doux espoirs!

« Maintenant tout est fini pour moi; de quelque côté que je me tourne je ne vois que des gouffres où infailliblement je tomberai!

« Pour moi, plus de joie, plus de bonheur; — autour de moi rien que des deuils, rien que des visages hostiles... »

Infiniment ému, le vieillard la regar-

dait ; — et elle, le front bas, les yeux fixés sur les feuilles tombées, songeait à son amour perdu, à son enfant qu'elle ne reverrait peut-être jamais... et les soupçons revenaient s'imposer à son esprit avec la dominante pensée que tous ces malheurs étaient l'oeuvre de Morgane.

Et cette conviction profonde la faisait trembler.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant ? — Je viens d'éprouver comme un éblouissement. Oh ! je ressens tant de si douloureuses émotions depuis quelques mois ! J'ai été si terriblement frappée dans mes affections les plus chères !...

Et la pensée lui vint de dire à cet homme vénéré la naissance de l'enfant ; de lui raconter la courte histoire de ce petit être, sa disparition, de lui confier l'horrible douleur serrant son coeur à la pensée qu'elle ne reverrait peut-être jamais Gracieuse...

Mais elle se tut ; une rougeur fugitive couvrit son front, et ses lèvres blanches balbutièrent quelques paroles inintelligibles.

Elle dit cependant :

— Alors Jean va partir pour les colonies, pour le Sénégal, où il doit rester une année entière ?

— Jean ne partira pas encore.

— Il m'avait cependant annoncé ce départ comme devant être très proche. J'en étais presque contente, car maintenant, il vaut mieux que Jean s'éloigne à jamais de moi...

« L'un et l'autre nous sommes sans fortune. Le peu que je possédais — modeste patrimoine pouvant cependant me permettre d'épouser l'élue de mon coeur — je l'ai donné à mon père sans la moindre hésitation, afin de payer quelques dettes criardes et afin aussi de retarder la catastrophe devenue inévitable.

— Et vous avez tout donné... tout ?

— N'était-ce pas mon devoir ?

— Ah ! ma pauvre enfant !...

— J'ai brisé mon avenir, mon amour, tous mes rêves de bonheur, dit-elle très bas. Maintenant rien n'existe plus, ne doit plus exister pour moi... que la pensée de sauver mon père du suicide.

« Oh ! seule, je comprends ce qui se passe dans ce coeur d'homme, seule, je connais les regrets cuisants qui l'écrasent ; — et jamais, docteur, jamais je n'abandonnerai mon père.

« Certes, je le sais, il a eu bien des torts à mon égard ; mais, malgré tout, je ne puis oublier ma jeunesse heureuse passée près de lui, la tendresse profonde dont il m'a toujours entourée.

— Vous êtes une noble fille, Micheline.

Elle leva sur le vieillard ses beaux yeux noyés de larmes et ne répondit pas.

Tous deux étaient émus et songeurs.

Le docteur Bellanger avait-il le droit, lui, de combattre chez Micheline ce sentiment de dévouement filial qui, à cette heure de si grandes peines, primait en elle tous les autres ?

Très doucement, il dit :

— Jean peut donner sa démission, peut chercher un emploi civil.

« Il est intelligent et courageux... Il trouvera certainement à gagner votre vie et la sienne. Alors vous pourrez vous marier... et vous n'aurez pas besoin de dot.

— Non, dit-elle. Je ne veux point briser l'avenir de Jean. Jean est soldat... qu'il reste soldat. Quoi qu'il arrive, mon coeur sera toujours plein de lui ; — je resterai fidèle à ce souvenir, à cet amour, l'unique de ma vie !

Et, d'une voix où montaient des larmes, elle ajouta :

— Ne me tentez pas ! Ne faites pas luire à mes yeux un bonheur et des joies irréalisables ! Epargnez-moi... et ne me détournez pas de mon devoir !

Elle lui tendit la main ; — puis, sans un mot cette fois, elle continua sa promenade dans le parc, insouciant du vent fouettant son visage, des ramilles enchevêtrant ses pas.

XIV

Dès que furent placardées les affiches annonçant la mise en vente du château de Vertes-Feuilles et de toutes ses dépendances, de nombreux visiteurs, venus en phaéton, en landau, à pied, affluèrent pour visiter le domaine ; et pendant plusieurs jours la cloche de la grille ne cessa de retentir.

Aux acheteurs sérieux se mêlaient quantité de curieux ; et tous visitaient le château de la cave au grenier, se rendaient aux communs, parcouraient en tous sens le parc et les bois attenants.

Pendant toute la durée de ces visites, désormais quotidiennes, Antoine s'enfermait dans son cabinet de travail, se refusant à voir personne, excluant même de sa présence Morgane et Micheline.

D'ailleurs, pendant ces jours de détresse si grande, Morgane aimait, elle aussi, à s'isoler.

La vie nouvelle qui désormais devait être la sienne l'épouvantait ; et à Daniel, qui maintenant passait avec sa mère des journées entières, elle contait ses peines.

L'enfant la comprenait... mais ne cherchait point à la consoler.

Dans le coeur de ce petit être s'élevaient une inquiétude et une angoisse inexplicables. Depuis longtemps l'enfant éprouvait un besoin de rancune contre sa mère en songeant combien peu elle aimait Micheline — cette Micheline jouant avec lui comme une grande soeur, cette Micheline le berçant souvent dans ses bras...

Un jour qu'il était seul avec sa mère, il lui dit d'un ton très grave :

— Mère, pourquoi n'aimes-tu pas Micheline ? Pourquoi la regardes-tu toujours avec de la colère dans les yeux ?

Et Morgane, interloquée par cette question, repoussa brusquement Daniel, en lui disant d'un ton sec :

— Ne me parle jamais de cette fille ; tu entends... jamais.

Et l'enfant, baissant le front, avait fondu en larmes.

Mais aujourd'hui Morgane songe que seul Daniel lui restera désormais ; et elle se cramponne à ce gamin, s'enferme pendant de longues heures avec lui, lui raconte toutes ses peines.

La vie était donc effroyablement triste à Vertes-Feuilles.

Antoine s'affaissait de plus en plus ; la folie envahissait chaque jour davantage son cerveau ébranlé.

Un matin Mauprat vint annoncer pour le jour même une visite, à Vertes-Feuilles, d'un acquéreur sérieux, très riche, et disposé à payer comptant, sans marchander.

C'était un voisin de campagne du marquis de Presles, un garçon millionnaire vivant pendant toute la belle saison dans une petite propriété avoisinant Vertes-Feuilles.

En apprenant cette nouvelle, Antoine eut un accès de désespoir terrible.

— Oh ! Mauprat, Mauprat, sauvez-nous ! ma tête éclate, je sens que je deviens fou !

Et cet homme fort, ce colosse, eut une crise de larmes.

Alors Micheline, se tournant vers Morgane, lui dit avec véhémence :

— Ah ! madame... madame... c'est vous qui avez apporté ici le malheur et le deuil !

— Allons donc ! Mais vous êtes folle, vous aussi !

Et haussant les épaules, elle se retira, furieuse.



LES CHANSONNIERS LES PLUS POPULAIRES

"LES BINGSTERS" : ACROBATES DE LA CHANSON.

par JAC DUVAL

Les ensembles vocaux sont en ce moment très en vogue dans le monde de la chansonnette. Aux E.-U., seulement, on en compte des centaines, dont quelques-uns sont très connus. Qu'il nous suffise de mentionner les « Four Aces », les « Four Lads », les « Crew Cuts ». Ces ensembles vocaux sont la plupart du temps des quatuors de garçons qui chantent, en se trémoussant, les refrains du « Hit Parade ». Le public, toujours friand de nouveautés, a adopté d'emblée ces « Four ceci » ou « Four cela » et c'est ce qui explique l'épidémie de quatuors vocaux qui sont venus prendre place dans le bataillon d'interprètes qui se disputent les chansons du « hit parade » américain.

En France on commence à se laisser influencer par cette épidémie américaine, et quelques artistes se sont groupés pour essayer d'implanter cette mode à Paris. L'essai s'est avéré fructueux et les Parisiens, tout comme les Américains, se sont emballés devant cette nouvelle mode « made in U.S.A. ». Actuellement « Les Quatre de Paris » (dont je vous parlerai plus longuement dans un prochain article) est le quatuor le plus en demande. Je voudrais vous présenter cette semaine un ensemble vocal très original dont le nom à consonance anglaise laisse supposer qu'il « donne » dans le genre dont il est question plus haut. Ce sont « Les Bingsters », un groupe composé de 3 soeurs du même âge et d'un jeune homme qui chante également tout en accompagnant à la guitare. Les soeurs Bing, qui sont d'authentiques « triplées », ont débuté dans le métier il y a environ 6 ans sous le nom de « Bing Sisters » en faisant de la danse acrobatique. Peu à peu elles ajoutèrent à leur numéro les claquettes, puis le chant fantaisiste. Mais il manquait une roue à la voiture, et ayant rencontré un guitariste et chanteur d'orchestre belge, elles décidèrent de se former en quatuor et de monter un numéro de chant et d'acrobatie. Depuis trois ans que le numéro existe, ils n'ont cessé de voyager dans toute l'Europe, chantant tant en français qu'en anglais et espagnol, toutes langues qu'ils parlent couramment. Les soeurs Bing sont Françaises et Parisiennes. Elles ont choisi ce nom à consonance anglaise pour fins commerciales du temps qu'elles étaient acrobates. Leur partenaire d'aujourd'hui est de nationalité belge. Après une longue tournée à travers l'Europe, les Bingsters créèrent à Paris une opérette au Casino Montparnasse et tournèrent un court métrage. C'est le directeur de la maison Pathé qui leur donna la chance de s'affirmer. Ayant remarqué leur numéro, il leur offrit un contrat pour « La Voix de son Maître ». Avec les premiers disques vinrent naturellement les émissions à la Radio-diffusion Française. « Bien qu'ils consacrent une large part au disque et à la radio, « Les Bingsters » n'en continuent pas moins leur numéro au cabaret et au music-hall.

Alors Micheline se rapprocha de son père debout, livide, près de la haute fenêtre dont il avait soulevé les rideaux.

— Oh ! mon enfant, mon enfant, je suis horriblement malheureux, et je sens que je vais mourir ! Je ne sortirai pas vivant de cette vieille demeure où je suis né et où pendant tant d'années nous avons connu le bonheur !

« Oh ! vendre Vertes-Feuilles... je ne pouvais pas y croire, et j'espérais toujours qu'un événement heureux et imprévu se produirait, nous sauvant tous. »

« Tu as donné toute ta fortune, tu as signé tout ce que j'ai voulu, voulant essayer quand même d'éviter la catastrophe ; mais cet argent a été englouti je ne sais où... et en songeant à cela je sens les remords m'envahir. »

« Et où iras-tu en quittant Vertes-Feuilles ? reprit Antoine en enveloppant sa fille d'un regard chargé de tendresse. Tu partiras sans doute en compagnie de Morgane et du petit Daniel, et tous trois vous vous réfugierez à Paris où, pendant bien peu de temps, hélas ! vous pourrez vivre avec les épaves de notre fortune... »

— Père ne me parlez pas de Morgane, ne me parlez pas de cette femme ! s'écria Micheline d'une voix pleine de colère.

— Tu la hais ?

— Oui, je la hais ! Père, ne me parlez jamais de Morgane !

Et lui, d'une voix creuse, murmure :

— Morgane !... Morgane !...

Et se rapprochant de Micheline éperdue, il demande :

— Pourquoi la hais-tu ? que t'a-t-elle donc fait ?

Micheline n'eut pas le temps de répondre.

Un coup de sonnette retentit.

Puis, d'une élégante victoria arrêtée à la grille de Vertes-Feuilles, descendit un homme d'une cinquantaine d'années qui, après avoir remis les guides à un valet de pied, se dirigea vers le château.

Antoine avait tout vu ; et, brusquement, il avait refermé les rideaux.

— C'est sans doute l'acquéreur sérieux dont Mauprat nous a annoncé la nouvelle, dit-il, d'une voix tremblante ; je t'en prie, Micheline, va recevoir cet homme !

— Soyez tranquille, père, je ne l'amènerai point ici.

Et, très calme en apparence, Micheline descendit au salon.

Son attente ne fut pas longue ; bientôt un domestique vint annoncer :

— Monsieur Pierre Dubreuil !

Pierre Dubreuil n'était point tout à fait un inconnu pour Micheline ; bien des fois, au cours de ses promenades matinales, elle l'avait rencontré. Toujours Pierre l'avait respectueusement salué ; mais jamais il ne lui avait adressé la parole.

— Sans doute, monsieur, vous venez visiter Vertes-Feuilles ? dit-elle d'un ton très calme.

— Oui, mademoiselle.

— Alors, si vous le voulez bien, je me mets à votre disposition pour vous conduire partout où vous désirerez aller.

— Votre père serait-il malade ? demanda Pierre Dubreuil, la voix quelque peu inquiète.

— Il est un peu souffrant ; cela n'a rien d'étonnant... après une telle catastrophe. Le malheur est à jamais entré dans notre maison, et maintenant je me demande ce que nous allons devenir tous !

Ils causaient comme deux amis se connaissant depuis longtemps ; une sympathie profonde et réelle pour le visiteur avait tout de suite provoqué chez Micheline cet épanchement, cette confiance.

Et lui l'écoutait, rêveur et triste.

Le désespoir, les plaintes de cette

belle jeune fille l'impressionnaient, faisaient trembler son cœur.

« Oh ! pensait-il, si j'étais jeune, je lui offrirais mon nom et mon immense fortune ; mais je suis un homme déjà fatigué, usé prématurément par les soucis et les veilles. »

Et cependant, il n'avait guère que cinquante ans ; il était robuste, fort bien de sa personne, élégant et plein de distinction.

Longuement, il regarda Micheline ; et, peu à peu, une expression de pitié se refléta dans ses yeux devenus inquiets et profondément tristes.

Puis, il dit d'un ton plein de douceur :

— Si vous le voulez bien, mademoiselle, nous commencerons par visiter le parc.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Du reste, reprit Pierre Dubreuil, je connais un peu le château pour l'avoir visité autrefois. Oh ! il y a bien longtemps de cela, et vous n'étiez point encore née. Votre père venait de se marier ; et c'est pendant le voyage de noces du marquis et de la marquise de Presles que j'ai pénétré à Vertes-Feuilles.

— La joie et le bonheur emplissaient alors cette vieille demeure ; — aujourd'hui, hélas ! tout est bien changé. Ma pauvre mère n'est plus... et mon père ne tardera pas à la rejoindre. Quelques années de notre vie ont été calmes, mais les autres... les autres...

Ils descendirent au parc.

La journée était un peu froide, mais, néanmoins, très belle. Le ciel, brumeux le matin, s'était brusquement éclairci, et maintenant, le soleil illuminait la campagne.

Jamais le parc et les bois n'avaient été si beaux.

Et Micheline sentit son cœur trembler, ses yeux s'emplir de larmes.

— Voyez, monsieur, le soleil s'est mis de la partie, dit-elle, la voix tremblante ; regardez ces allées profondes, ces hautes futaies, ces pelouses magnifiques, et convenez que tout cela est superbe.

— Vraiment superbe ! fit Pierre Dubreuil, pour dire quelque chose, car il n'avait d'yeux que pour cette fière jeune fille, tantôt le devançant, tantôt marchant à ses côtés.

Quand elle le précédait, c'était la taille svelte de Micheline qui le ravissait, son cou de cygne à demi voilé par les boucles blondes ; et quand elle était près de lui, c'était le fin profil de la jeune fille, sa bouche sérieuse, tout cet ensemble de grâce et de jeunesse qui éblouissait ses yeux.

« Ah ! pensait-il, je suis vraiment fou ! Deviendrais-je donc amoureux... à mon âge ? Moi qui n'ai jamais aimé, commettrais-je cette folie, car ce serait une pure folie que d'offrir à cette jeune fille ma fortune et mon nom ? »

« Je sais bien que de cette façon je les sauverais tous de la misère — de la hideuse misère dont ils sentent déjà les étreintes ; — mais elle, elle... comment accueillerait-elle ma proposition ? »

« Peut-être accepterait-elle ! Alors elle se vendrait pour de l'argent... et je repousserais toujours un pareil sacrifice ! »

Ils marchèrent encore longtemps ; puis, au détour d'une allée, ils aperçurent tout à coup Morgane et Daniel.

En voyant Dubreuil et Micheline, Morgane accourut à eux, inquiète.

— Eh bien ! monsieur, demanda-t-elle au visiteur, comment trouvez-vous le parc de Vertes-Feuilles ?

— Fort beau, madame.

— Avez-vous visité le château ?

— Je le connais depuis longtemps déjà.

— Et, reprit Morgane, pouvons-nous espérer, monsieur, que vous deviendrez acquéreur de Vertes-Feuilles ?

— C'est mon intention, madame ; et je compte entretenir aujourd'hui même de ce projet le notaire Mauprat, de Verrey.

— Alors, il nous faudra quitter cette demeure au plus vite, n'est-ce pas ?

— Vous pouvez rester encore longtemps à Vertes-Feuilles, madame. Je vais entreprendre un long voyage en Algérie ; et à mon retour seulement je prendrai définitivement possession du domaine.

— C'est bien, monsieur ; tout à l'heure, j'informerai le marquis de Presles de vos bonnes intentions.

Daniel, lui, ne parlait pas.

Doucement, il s'était glissé près de Micheline ; il avait pris une des mains de la jeune fille... et sur cette main il appuyait ses lèvres fraîches.

L'enfant semblait dire :

« Pardonne à maman, elle qui te fait pleurer, elle, cause de tous tes malheurs ! pardonne-lui, Micheline ! »

Et tandis que Morgane cause affaires avec Pierre Dubreuil, Micheline et Daniel rebroussement chemin et se dirigent vers la chapelle en ruines, vers cet endroit solitaire où la jeune fille aime à se recueillir.

Et là, près du clair ruisseau baignant les vieilles pierres, assis tous deux dans l'ombre, ils restent longtemps sans paroles, les yeux dans les yeux.

Puis enfin l'enfant murmure doucement.

— Tu pleures, Micheline, parce que Vertes-Feuilles va être vendu et que nous devons nous en aller tous.

« Et où irons-nous ? — maman dit qu'elle partira seule avec moi, sans toi... et j'aime mieux mourir plutôt que de ne plus te voir ! »

— Cher petit !...

Elle l'attire dans ses bras... et sur cette tête brune elle verse d'abondantes larmes.

« Oh ! pense-t-elle, Morgane a décidé d'abandonner mon père ; sans hésitation et sans remords, elle lui donnera le dernier coup — le coup de la mort ! »

« Est-il possible, mon Dieu, que cette femme soit la mère de Daniel ? Est-il possible qu'elle ait résolu de me séparer à jamais de cet enfant qui pleure dans mes bras ?... »

Et tout à coup, le souvenir de Jean Bellanger se présente à son esprit : sur cette pierre où est assis Daniel, bien souvent Jean s'est reposé, tout près d'elle.

Dès leur prime jeunesse, ils ont joué au bord de ce clair ruisseau ; — et quelles courses folles sous ces hautes futaies, dans ces taillis où Jean se cachait pour mieux la surprendre.

Puis ils sont devenus grands... et alors ce furent d'autres joies, d'autres ivresses qu'elle ne pourra jamais oublier !

Et Jean qu'est-il devenu, lui ?

Depuis bien des jours, elle n'a reçu de lui aucune nouvelle, aucun souvenir ; et ses lettres, à elle, sont restées sans réponse.

L'oublierait-il donc ? Le grand-père Bellanger lui aurait-il annoncé la ruine, complète, cette fois, du marquis de Presles, et cette ruine aurait-elle éloigné Jean à tout jamais ?

Comment, autrement, expliquer ce silence du jeune homme ? Peut-être connaît-il la disparition de Gracieuse ; peut-être cette disparition a-t-elle calmé en lui la fièvre d'amour qui les unissait l'un à l'autre...

Comme elle se levait pour partir, un pas lourd se fit entendre non loin d'elle.

Et aussitôt, Daniel dit :

— Micheline ! c'est le facteur.

La jeune fille ressentit un grand choc au cœur.

— Appelle-le, Daniel.

L'enfant cria de toutes ses forces :

— Hé ! facteur ! par ici !...

Le facteur s'arrêta.

— Que me voulez-vous, monsieur Daniel ?

— Avez-vous une lettre pour Mlle Micheline de Presles ?

— J'en ai une ; cette fois, c'est une lettre recommandée... et je ne dois la remettre qu'en mains propres.

— Eh bien ! venez. Ma grande amie est « aux ruines ».

Et il entraîne le brave homme — un vieillard déjà — vers Micheline, dont le cœur bat à coups précipités.

— Une lettre pour vous, mademoiselle ; et comme elle est recommandée, il faut, comme décharge, me donner votre signature, dit le facteur en tendant à la jeune fille un cahier et une plume qu'il venait de tremper dans un encrier portatif. Elle signa, et, nerveusement, froissa la lettre dans ses petites mains tremblantes.

Quand le facteur se fut éloigné, quand elle se retrouva enfin seule avec Daniel, elle déchira nerveusement l'enveloppe... et, rapidement, parcourut du regard cette lettre depuis si longtemps attendue.

La lettre est de Jean ; et Jean fait des reproches.

Il écrit :

« Ma chère Micheline,

« Depuis le jour où nous nous sommes séparés, je vous ai adressé cinq lettres... et toutes sont restées sans réponse. »

« Ne les avez-vous point reçues ?... ou bien m'avez-vous oublié ? »

« Quoi qu'il en soit, je tiens à vous annoncer une heureuse nouvelle : ma nomination au grade de capitaine. Sous peu je quitterai Toulon, et serai peut-être envoyé aux colonies. »

« Grâce à l'avancement que je viens d'obtenir, ma situation matérielle s'améliore sensiblement ; aussi ne pensez-vous pas, Micheline, que maintenant le moment est venu de tout dire à votre père, de lui apprendre enfin la naissance de notre enfant ? »

« Le marquis pourra-t-il alors résister à vos prières quand vous lui parlerez de notre mutuel amour, quand vous lui parlerez de notre Gracieuse ?... »

« Non, il ne nous repoussera pas ; il nous unira... et alors nous pourrons prendre avec nous notre chère petite fille. »

« Ah ! Micheline, je vous en conjure, écrivez-moi vite, votre silence m'effraie. »

« JEAN BELLANGER. »

Elle laissa échapper la lettre de ses mains tremblantes ; et Daniel, assis près d'elle et la regardant attentivement, l'entendit sangloter.

— Qu'as-tu, ma grande amie ; pourquoi pleures-tu ?

— Je pleure ma vie brisée, mon bonheur perdu, répondit-elle d'une voix sourde. Ah ! mon petit Daniel, tu ne sais pas, toi, combien je suis triste et malheureuse !...

Pouvait-elle lui dire, à cet enfant :

« Ta mère est une infâme... elle m'a volé les lettres de Jean Bellanger, elle veut me séparer de celui que j'aime ! »

Mais elle résolut d'avoir le jour même une explication avec Morgane.

Alors, prenant Daniel par la main, elle rejoignit le facteur qu'elle venait d'apercevoir dans la grande allée conduisant au château.

— Mon ami, lui dit-elle, vous rappelez-vous m'avoir apporté d'autres lettres ce mois-ci ?

— J'en ai apporté plusieurs.

— A qui les avez-vous remises ?

— A Mme la marquise de Presles.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Absolument.

— Merci, mon ami ; c'est tout ce que je désirais savoir.

« Bigre, pensait le pauvre facteur, la belle-mère a gardé les lettres... »

« Qu'est-ce que cela va devenir, tout ça ? »

Résolue, Micheline gagna le château.

et pénétra dans le salon où Morgane, toute seule, était occupée à faire des comptes.

En entendant ouvrir la porte, la marquise releva la tête.

Et souriante...

— Je crois l'affaire bâclée : ce Dubreuil achètera Vertes-Feuilles... il me l'a nettement laissé entendre.

— Je ne viens point ici vous parler de Vertes-Feuilles, fit Micheline, très calme.

— De quoi donc, alors ? Voyons, expliquez-vous.

— Il s'agit d'une chose très grave.

— Vraiment, vous m'épouvantez, fit la marquise, toujours souriante.

— Madame, vous m'avez volée ! Vous avez conservé par-devers vous des lettres à moi adressées !

— Vous êtes, ma foi, parfaitement renseignée.

— Vous avouez donc ?

— J'avoue. Il ne me plaît pas, à moi, que vous receviez, dans la maison de votre père, des lettres de votre galant.

« Il est regrettable que votre mère n'ait pas agi comme moi le jour où elle a surpris votre intrigue amoureuse avec Jean Bellanger — ce jeune homme élevé par elle, traité par elle presque comme un fils... et qui, malgré cela, vous déshonorait !

— Misérable !... Misérable !...

— Toutes vos invectives ne me touchent pas, sachez-le bien.

« Puis, écoutez-moi bien : là-haut, un homme, vaincu cette fois par le malheur, hurle et pleure comme un enfant.

« C'est la folie qui monte, qui prend cette âme, ce cerveau, ce coeur brisé par tant de malheurs, successeurs.

« Tout à l'heure, je lui ai arraché des mains son revolver. Il voulait se tuer... et c'est à moi que vous devez d'avoir encore votre père.

« Eh bien ! supposez que j'aie dit, à ce malheureux : « Votre fille est déshonorée... c'est une femme perdue ! Un enfant lui est né... et votre première femme connaissait ce secret de honte ! »

« Oui, supposez que j'aie dit cela ; — que ferait-il alors ? Ah ! je connais Antoine... il vous tuerait sans pitié, et après il se ferait sauter la cervelle.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Micheline en prenant sa tête à deux mains.

— Votre fille a disparu ? Eh bien ! tant mieux, fit Morgane toujours implacable ; — et j'ai le pressentiment que jamais — entendez-vous bien ? — jamais — vous ne la retrouverez !

« Ah ! pensait Morgane, tu as voulu lutter contre moi... mais tu as été vaincue ! Oui, je t'ai pris ta fille... et je n'éprouve aucun remords d'avoir commis ce rapt ; d'ailleurs, là où elle est, ta fille sera plus heureuse qu'auprès de toi.

« Ah ! tu aimes Jean Bellanger ; mais, moi aussi, je l'aime, moi aussi, je suis jeune et belle... et je veux te prendre Jean Bellanger, je veux élever entre toi et lui une barrière que vous ne pourrez jamais franchir... Je veux vous désunir pour toujours ! »

Et seule maintenant — Micheline s'enfuit, éperdue — Morgane revit le plus doux souvenir de sa vie, se rappelle cette soirée d'hiver où, sous un ciel plein d'étoiles, aux doux murmures des flots bleus, dans les jardins embaumés du Casino de Monte-Carlo, elle fit tout à coup la rencontre de Jean Bellanger.

Ce soir-là elle était complètement déçavée ; mais la présence du jeune homme effaça bien vite en elle les mauvaises impressions de la perte.

Dans la solitude des jardins, à l'ombre des palmiers, sous les pâles rayons de la lune, ils avaient erré longtemps, côte à côte sans but... mais pendant ces minutes inoubliables Jean n'avait parlé que de Micheline.

Pour elle il n'avait pas trouvé un mot de tendresse... mais aussi, comme elle s'était bien vengée !

Or, pendant que se déroule cette scène entre Morgane et Micheline, Pierre Dubreuil remonte en phaéton, et regagne à vive allure la villa des Bruyères — modeste cottage situé à quelques kilomètres de Verrey.

Sur le seuil de la petite maison, une vieille femme attendait le retour de Pierre.

— Eh bien ! demanda-t-elle en se rapprochant de Pierre Dubreuil qui venait de descendre de voiture, l'affaire est-elle bâclée ?

— A peu près, ma bonne Lise.

— Alors, raconte-moi ça.

— Tout à l'heure. Laisse-moi d'abord me reposer un peu, fais-moi servir un thé... et après nous causerons.

Pierre donna quelques ordres au cocher ; puis il rejoignit Lise à la salle à manger.

— Ah ! qu'on est bien là ! fit Dubreuil, en jetant son chapeau sur une chaise ; nous ne serions nulle part aussi bien que dans cette maison où tous deux nous avons nos habitudes.

Et, en effet, rien de plus simple, mais aussi de plus charmant que cette salle à manger meublée de meubles anciens ; des fenêtres largement ouvertes prennent vue sur la campagne environnante, sur des collines et des bois.

Dans un geste large Lise dit :

— Tous ces bois, toutes ces prairies sont à nous — en parlant de la fortune de Dubreuil, son cousin, la vieille Lise disait volontiers « notre fortune » — ; oui, tout ça nous appartient. Puis, bientôt nous aurons Vertes-Feuilles, son parc, ses bois... et ça me gonfle d'aise quand j'y pense.

Tout en versant le thé, la cousine Lise cause, cause ; mais Dubreuil ne semble point l'entendre.

Sans répondre un mot, il supporte les bavardages et les questions de cette parente affectueuse et dévouée qui, depuis de longues années, ne l'a pas quitté un seul jour.

Ils ont été jeunes ensemble ; ils ont vieilli ensemble ; et Lise connaît toutes les habitudes de ce cousin qu'elle adore, toutes les qualités de son noble coeur, tous ses secrets.

Et doucement, maintenant, très doucement, elle murmure :

— Eh bien ! l'affaire est-elle bâclée, Pierre ?

— C'est une chose entendue, presque faite.

— Rien n'est donc encore décidé ? — Alors, Pierre, tu vas manquer cette affaire-là... une affaire d'or, crois-le bien. Mais, voyons, réfléchis donc un peu. Tu as décidé de vivre à la campagne, toujours ; or, ici, c'est trop petit... c'est bon à loger ton cocher, ce cottage.

— Il me rappelle tant de souvenirs, ma bonne Lise.

— Ah ! dame, nous n'étions guère millionnaires, quand nous avons acheté ça, et même on tirait souvent le diable par la queue.

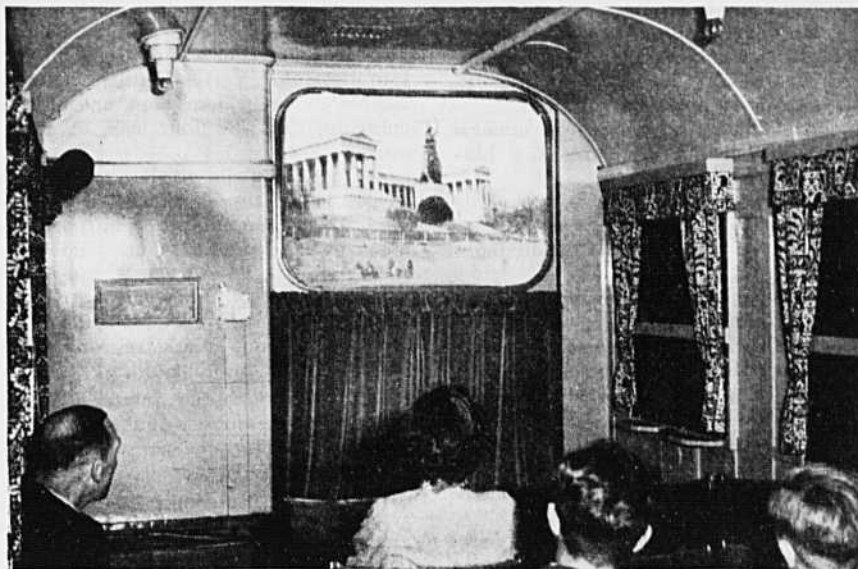
« Tu n'étais alors qu'un modeste contremaître de l'usine Caillot, et tu gagnais de maigres journées ; mais depuis, tu es devenu patron... et peu à peu, à force de travail et d'intelligence, tu es arrivé à gagner des millions.

« Et maintenant — chacun sait ça — nous sommes riches comme des Crésus.

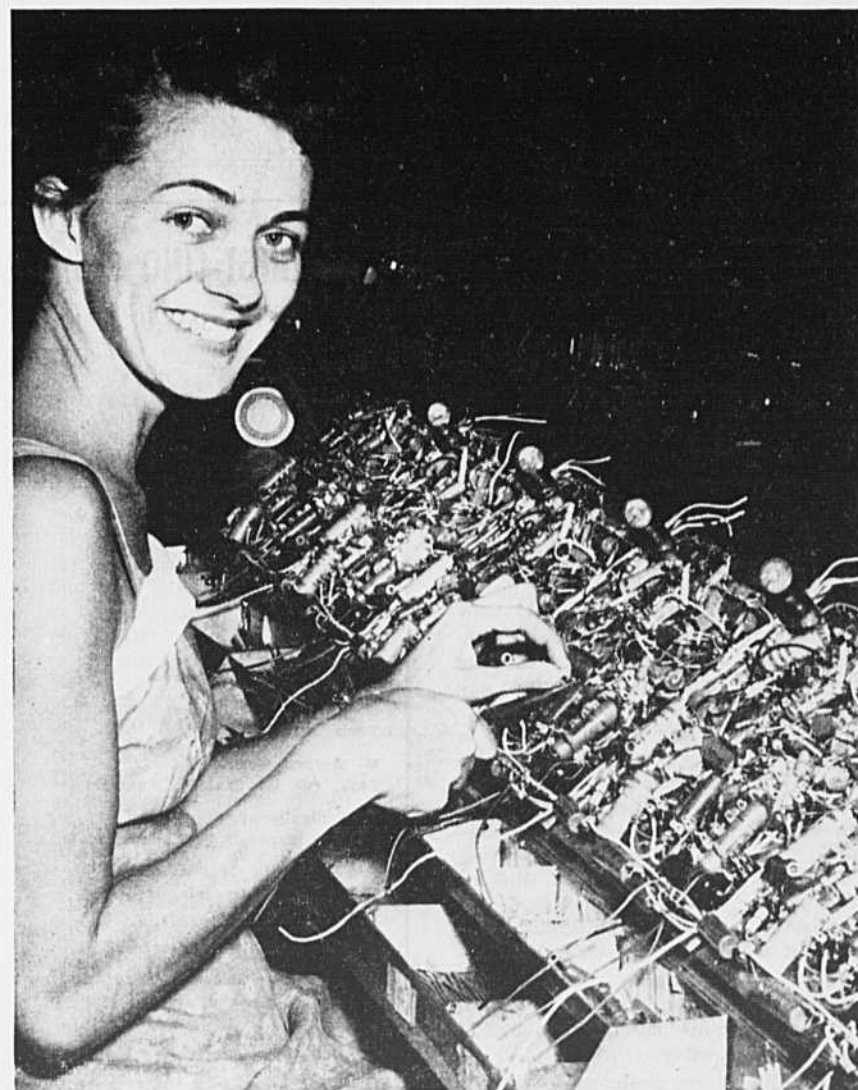
— C'est vrai ; j'ai réussi au-delà de mes espérances.

— Eh bien ! alors, pourquoi ne pas nous rebiffer ? Pourquoi ne pas montrer à tous ces noblaillons sans le sou ce que vaut l'ouvrier intelligent, enrichi par son travail ?

— Tu es vraiment bien orgueilleuse, ma bonne Lise.



LE CINEMA EN CHEMIN DE FER. — L'Allemagne s'est rapidement relevée de la guerre, grâce à l'aide américaine, à la générosité de ses ennemis d'hier et au courage de ses habitants. Elle innove aujourd'hui dans tous les domaines. Ainsi, le cinéma dans les trains qui existe déjà sur certains réseaux. Ce train-cinéma peut accommoder cinquante-six spectateurs assis.



1,400 PIÈCES ET PLUS. — Vous avez là, sous les yeux, l'intérieur d'un appareil de télévision Canadian Westinghouse. Dans un poste récepteur de ce genre on compte 1,400 pièces au moins. L'assemblage et la mise en place de ces pièces multiples exige une très grande dextérité et de la compétence.

— Je n'aime pas les nobles, moi ; et même je les déteste.

— Un parti-pris, alors ?

— Non, une conviction profonde.

— Eh bien ! Lise, je connais, moi, des jeunes filles nobles vraiment adorables.

— Tu dis ?

— Et que tu aimerais, toi aussi.

— Ah ! pour ça, non ; je n'aimerais jamais des gens à particules et à blasons.

— Ah ! Lise... si tu connaissais Mlle de Presles !...

— Mlle de Presles... la fille du marquis ?

— Elle-même. C'est un ange... et si douce, si simple !

— Bah ! une fille ruinée ! Et quel âge a-t-elle, cette belle demoiselle-là ?

— Une vingtaine d'années.

— Oh ! si tu étais plus jeune, tu te laisserais enjôler par ces beaux yeux-là...

Pierre Dubreuil tressaillit ; son visage devint pâle.

— Je serais heureux de pouvoir venir en aide à cette jeune fille, dit-il, très grave.

— Je te comprends, Pierre : tu voudrais donner au marquis l'argent dont il a besoin... et lui laisser son château. Ah ! misère de moi, est-ce que par hasard tu serais devenu amoureux fou de la fille de ce bonhomme-là ?

— Tu déraisonnes, cousine Lise. Comment peux-tu supposer que je sois amoureux d'une jeune fille, moi déjà presque arrivé au déclin de la vie ?

— Au déclin de la vie... à cinquante ans ?

— Sur lesquels j'en ai passé plus de trente à travailler comme un nègre. Maintenant, j'ai besoin de repos, de calme ; et je me demande pourquoi ce changement dans nos habitudes, pourquoi nous quitterions cette petite maison tapissée de vigne vierge et de roses...

— Mais parce que, maintenant, tu es quelqu'un, fit Lise, en croisant ses bras sur sa poitrine, signe chez elle d'une grande exaltation.

« Oui, tu es quelqu'un ; c'est toi qui t'es fait ce que tu es... et quand on se nomme Pierre Dubreuil, on peut prétendre à tout.

— Même à l'amour ?

— Même à l'amour ! fit Lise.

Pierre secoua la tête en signe de doute.

D'un geste amical, il renvoya Lise.

Et, seul maintenant, c'est le beau visage de Micheline qui lui apparaît, c'est le son de sa voix qu'il entend.

De cette visite à Vertes-Feuilles, Pierre a emporté le souvenir de la belle jeune fille ; le souvenir de bien doux regards, si éloquents dans leur tristesse, et un sentiment de la plus exquise générosité agite ce cœur si accessible à la bonté et à la pitié.

— Oh ! pense Pierre Dubreuil, si je pouvais les sauver tous, sauver le marquis de Presles, ce malheureux que la vente de Vertes-Feuilles tuera certainement... si je pouvais sauver Micheline !

Et dans ce cerveau puissant, que les luttes de la vie et des labeurs incessants n'ont cependant point fatigué, se heurtent mille projets concernant Micheline.

— Allons, murmure-t-il en se levant, je deviens fou, moi aussi, fou comme le marquis de Presles...

Mais plus Pierre s'efforce de chasser le souvenir de Micheline, plus ce souvenir vient s'incruster dans son cœur — dans ce cœur n'ayant battu pour aucune femme.

Aurait-il jamais eu le temps, lui toujours absorbé par un travail acharné, de faire la cour à une jeune fille ? Aussi, les femmes les plus belles ont-elles passé devant lui sans qu'il s'attardât à les regarder, réservant toutes ses tendresses pour sa mère et sa cou-

sine Lise, les seuls êtres qu'il eût véritablement aimés.

Immobilisé devant la fenêtre largement ouverte, les regards obstinément dirigés vers Salmaize, dont il aperçoit au loin le clocher et aussi les hautes tourelles de Vertes-Feuilles, Pierre semble comme plongé dans une muette contemplation. Et tout bas, il murmure :

— C'est là qu'elle vit, là qu'elle pleure peut-être, auprès d'un père en larmes. Dans leur maison j'ai porté le chagrin et l'angoisse d'un lendemain tant redouté. Ils attendent ma visite demain, anxieux de savoir si définitivement j'achète Vertes-Feuilles... et ils me recevront peut-être comme un bandit venant les dépouiller !

« Et Mlle Micheline, cette adorable fille n'ayant ressenti jusqu'ici pour moi que de l'indifférence, éprouvera alors de la haine !

Un pas lourd, résonnant dans la salle à manger, le fit se retourner brusquement.

C'était Lise venant aider la servante à mettre le couvert.

— On va pouvoir dîner, la fenêtre ouverte, dit la vieille fille. C'est si gentil, quand on mange, de voir de la verdure, si gentil aussi d'apercevoir ce beau château de Vertes-Feuilles, qui sera à nous demain. As-tu remarqué comme il émerge fièrement de la masse sombre des bois ?

— Mais oui, ma bonne Lise, mais oui.

— Allons, allons, je vois bien que tu es inquiet, énervé... et c'est cette jeunesse, cette demoiselle de Presles qui te tourmente ainsi.

— Lise...

— Eh bien ! puisque tu es si fortement épris d'elle, pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? Je serais si contente,

moi, de vivre en compagnie d'une belle jeune femme comme ça !

— Lise... Lise... tu es folle !

Mais, malgré toutes ses protestations, Pierre Dubreuil s'habitua peu à peu à l'idée qu'il pourrait épouser Micheline ; aussi, ne voulant rien brusquer, s'abs tint-il le lendemain, de faire, ainsi qu'il l'avait promis, une visite d'affaires au château de Vertes-Feuilles.

Quelques jours s'écoulèrent encore.

Un matin, comme Pierre allait sortir, une charrette anglaise s'arrêta devant la villa des Bruyères ; et une élégante jeune femme — Dubreuil reconnut la marquise de Presles — en descendit.

— Vous ne venez pas à nous, dit-elle à Pierre, accouru à sa rencontre, alors j'ai décidé de venir moi-même vous demander si, oui ou non, vous vous rendez acquéreur de Vertes-Feuilles.

— Il me fallait bien le temps de la réflexion, madame.

— Et le résultat de vos réflexions ?... demanda Morgane, avec ce beau sourire qui la rendait si séduisante.

— Je le ferai connaître demain à Me Mauprat.

— Demain ?... J'étais cependant venue ici avec l'espoir d'emporter une réponse ferme ; avec l'espoir aussi de pouvoir dire au marquis, à mon retour à Vertes-Feuilles, que tout est décidé... et que, sans plus tarder, nous devons songer à faire nos malles.

« Ah ! monsieur, vous êtes vraiment bien heureux d'être riche ! ajouta-t-elle avec une intonation de voix pleine d'amertume. Nous, de grandes pertes d'argent nous ont complètement ruinés, et l'avenir s'ouvre bien sombre devant nous...

« Qu'allons-nous devenir tous ?...

« Quant à moi... voyez le sort qui m'est réservé : je reste la compagne d'un homme au cerveau malade et af-

faibli ; je demeure le seul soutien de mon fils. Et je ne puis compter sur l'appui de ma belle-fille... d'une femme qui, sans cesse, m'a témoigné de la haine !

— Et que deviendra-t-elle, cette jeune fille ? fit Pierre Dubreuil, la voix légèrement tremblante.

— Ma foi, elle s'arrangera comme elle pourra ; pour vivre, elle travaillera, elle donnera des leçons de piano ; en un mot, elle fera comme tant d'autres !

— Mais elle est belle, elle est jeune... pourquoi donc ne trouverait-elle pas à faire un mariage avantageux ?

— Une fille sans dot ne se marie pas, monsieur, fit froidement Morgane.

— Je sais qu'elle a tout sacrifié pour sauver son père, reprit Pierre Dubreuil ; elle lui a généreusement abandonné la fortune de sa mère.

— Vous êtes vraiment bien renseigné, monsieur.

— Tout le monde, à Verrey et à Salmaize, connaît le désintéressement de Mlle de Presles.

— On l'admire sans doute... et peut-être on la plaint ?

— Qui ne plaindrait pas cette belle jeune fille ?...

— Vraiment, monsieur, on croirait que vous en êtes amoureux.

— Ah ! si j'étais jeune... dès demain j'irais la demander en mariage au marquis de Presles.

— Et pourquoi ne tenteriez-vous pas cette démarche, dont le marquis ne pourrait être que flatté ? Micheline est jeune, c'est vrai ; mais la disproportion d'âge entre elle et vous n'est pas tellement grande qu'elle constitue un obstacle insurmontable.

Eperdu de joie, Pierre Dubreuil ne quittait pas Morgane du regard.

Ils étaient seuls, bien seuls, dans un petit salon du rez-de-chaussée ; et en face de cette femme dont les dernières paroles le rendaient fou, Pierre ne trouvait pas un mot ; son cœur, gonflé de l'immense joie qu'il venait de ressentir, battait délicieusement.

Puis enfin, il murmura :

— Ce serait un beau rêve, madame ; mais ce beau rêve pourrait-il jamais se réaliser ? Mlle de Presles consentirait-elle à m'épouser, moi dont l'âge est double du sien ?...

« Ah ! si elle voulait !... si elle voulait, rien ne serait changé dans la vie de son père, et toujours Vertes-Feuilles resterait la propriété du marquis de Presles. Et je ferais largement les choses ; je possède des millions, et rien ne me coûterait pour que vous fussiez tous heureux.

« Quel beau rêve je fais, n'est-ce pas, madame... mais aussi quelle folie, quelle aberration d'esprit !

— Espérez, monsieur ; aujourd'hui même je parlerai à Micheline.

« Oh ! pensait-elle avec un infernal sourire, Micheline n'épousera pas Jean Bellanger ; elle donnera sa jeunesse, sa beauté, à cet homme... et elle nous sauvera tous ! »

Pierre Dubreuil se taisait maintenant ; ce qu'il venait de dire l'épouvantait encore. Lui, épouser cette belle jeune fille... serait-ce possible ! Il avait osé faire cet aveu ; et ce cri du cœur avait été entendu, compris, par la femme qui, souriante en ce moment, l'enveloppait de regards encourageants.

Morgane comprenait parfaitement ce qui se passait dans le cœur de cet homme n'ayant jamais usé de la vie ; et, l'âme pleine de fiel, elle pensait :

« Ah ! maintenant Micheline est bien perdue pour Jean Bellanger ; finis ses doux projets d'avenir, finis ses beaux rêves ! Elle épousera Pierre Dubreuil ; elle échangera son nom de Presles contre un nom roturier ; elle sera la femme d'un ouvrier devenu contremaître, puis patron, d'un parvenu n'ayant rien

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

Le Samedi du 18 juin 1955 (Problème No 1225)

Mlle Denise Beauregard,
R. R. 1, Valcourt, P. Q.

Mme J. Adrien Boileau,
327, 1ère Rue, Limoilou, Québec, P. Q.

Mme Jimmy Boudreau,
Sainte-Dorothée, Co. Laval, P. Q.

Mlle Rita Bourgeault,
4907, rue Hutchison, Montréal.

Mme Paul Bradeur,
R. R. 5, Granby, P. Q.

M. Jacques Campeau,
3693, rue Berri, Montréal.

M. Yvon Cartier,
Yamaska Est, P. Q.

M. Gérard Coupal,
7402, rue Des Erables, Montréal.

M. Emile Darby,
18, rue Perreault Est, Rouyn, P. Q.

Mlle Gertrude C. Durocher,
866-A, rue Charlevoix, Montréal.

Mme B. Dussault,
8291, rue De Gaspé, Montréal.

Mlle Monique Giroux,
49, avenue Eymard, Québec 6, P. Q.

M. André Juneau,
2576, De Pontleroy, Ste-Foye, P. Q.

Mme E. Lafrance,
1016, rue Old Orchard, Montréal 28.

Mme Ernest Lavoie,
318, rue Bossé, Chicoutimi, P. Q.

Mme Edgar Lecomte,
1033, Du Marché, Acton Vale, P. Q.

Mlle Thérèse Lemieux,
3, rue Notre-Dame, Lévis, P. Q.

Mlle Paule Marcotte,
Portneuf Village, Co. Portneuf, P. Q.

Mlle Denyse Melançon,
St-Jacques, Co. Montcalm, P. Q.

Mlle Yvonne Pinard,
310, rue Chassé, C. P. 171,
Asbestos, P. Q.

Mme C. Raymond,
Lac St-Denis, Marin Heights,
Co. Argenteuil, P. Q.

Mlle Margot Renaud,
136 ouest, rue St-Cyrille, Québec, P. Q.

Mlle Gisèle Rhéaume,
37, de l'Eglise, St-Joachim,
Co. Montmorency, P. Q.

Mme Maurice Ringuet,
531, rue Signal, Québec 8, P. Q.

M. Yvan Sergerie,
1002 Chemin St-Paul, Chicoutimi, P. Q.

Solution du problème No 1225

P	O	U	S	S	I	E	R	E	S	T	O	P
R	B	A	I	L	L	E	C	E	V	A		
E	S	E	P	E	L	A	F	E	R	E		
C	A	R	A	N	E	B	A	L	A	I	T	
I	L	O	T	S	M	E	D	A	I	L	L	E
T	E	T	E	S	C	A	N	E	N	I	E	R
M	I	N	O	U	L	I	T	R	E			
C	E	D	I	L	E	E	T	E	T	E		
R	A	R	E	M	U	E	E	N	T	R	E	
A	I	S	E	A	M	O	N	D	E	R	M	E
P	A	O	S	S	I	E	N	C	A	P	S	E
E	A	S	S	I	E	R	E	C	A	P	S	E
T	A	E	U	E	P	A	L	E	S	R	U	
T	I	R	C	G	A	L	E	R	I	E		
E	L	I	E	T	E	R	E	B	E	L	U	E

de l'éducation raffinée dont elle est si fière...

« Et, toujours, près de cet homme, elle aura le remords de l'avoir trompé — car avant de l'épouser, elle ne lui racontera pas ses amours avec Jean Bellanger, ne lui livrera pas le secret de sa maternité ! »

« Peut-être le découvrira-t-il un jour, ce secret de honte; alors il la maudira et jamais ne lui pardonnera ses mensonges... car elle mentira demain, elle mentira toujours ! »

Lui, très ému, s'était levé; et devant la fenêtre largement ouverte, il restait immobile, les yeux obstinément fixés sur la masse sombre des bois de Salmaize d'où se détachait nettement Vertes-Feuilles.

Et Morgane, comprenant les pensées qui agitaient le cœur de cet homme, songeait :

« Il est amoureux fou de Micheline; pour l'épouser il consentira tous les sacrifices qui lui seront demandés... et dont nous profiterons tous ! »

Elle se leva, elle aussi, et examina le salon ainsi que les nombreux objets d'art rapportés par Pierre de ses voyages en Italie et en Espagne et rassemblés dans cette charmante pièce toujours baignée de soleil.

— Vous avez vraiment un goût exquis, monsieur, toutes ces choses sont superbes.

— J'ai parcouru beaucoup de pays étrangers. Je voyageais seul; et quand on est seul, on flâne, on achète un peu à tort et à travers, on fait des folies.

« Mais ces folies-là, je ne les regrette point; c'est grâce à elles que je suis parvenu à garnir ce salon où je me plais beaucoup et où je passe presque toutes mes soirées, heureux de revivre les vieux souvenirs d'un temps déjà lointain.

« Ah! reprit-il, en passant la main sur son front, la solitude est parfois bien lourde, et si je n'avais près de moi ma cousine Lise, je ne sais trop ce que je deviendrais.

« La fortune, voyez-vous, madame, est un puissant élément de bonheur, mais elle ne peut procurer le bonheur complet; on se lasse de tout, dans la vie.

— Excepté de la femme aimée, fit Morgane.

Il ne répondit pas; il réfléchissait.

Il dit enfin :

— Encore faudrait-il qu'on ait trouvé son idéal, un être à part, une de ces femmes intelligentes ayant mieux que de la beauté... ayant de l'esprit et du cœur ! La beauté passe... mais l'esprit reste.

— Oh! la beauté... la jeunesse! fit Morgane, les yeux pleins d'éclairs, rien ne peut leur être comparé, et toujours elles captiveront les hommes.

— Le croyez-vous, madame ?

— J'en suis sûre...

— Mais, madame, l'œil s'habitue à la beauté d'une femme comme il s'habitue à la laideur, et bientôt les qualités simplement physiques n'ont plus qu'une importance secondaire. L'esprit, lui, au contraire, est un élément toujours nouveau, de plus en plus attachant... et ne vieillissant point.

— Soit. Cependant, vous aimez Micheline — Micheline, une fille superbe à qui vous n'avez jamais parlé; c'est donc sa seule beauté qui vous a charmé...

— Ah! si je n'avais remarqué en elle que cette beauté dont elle a le droit d'être fière, je ne l'aurais point aimée aussi follement; mais à cette beauté se joignent les qualités morales du cœur et de l'esprit, se joint aussi une éducation très soignée.

— C'est une fille parfaite, fit Morgane en se mordant les lèvres de dépit.

— C'est pourquoi je l'adore.

— Et vous l'épouseriez ?

Pierre Dubreuil sentit ses yeux se voiler, sentit un imperceptible frisson agiter ses mains.

Et, très bas :

— Oh! si elle voulait! Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je la ferais riche, heureuse...

« Mais quel rêve insensé! La fille du marquis de Presles devenir ma femme... est-ce possible ?

— Pourquoi pas ?...

— Pourquoi pas ?... Mais d'abord, parce qu'elle est trop jeune; ensuite parce que son cœur n'est peut-être pas libre. Puis enfin le marquis l'a sans doute promise à un homme de son monde, à un privilégié bien supérieur à un ouvrier enrichi, sans élégance et sans éducation.

(à suivre au prochain numéro)

LES DERNIERS JOURS D'HITLER [Suite de la page 17]

III

Près d'Eva Braun, foudroyée par le poison, Hitler gisait inanimé sur son lit...

L'armée soviétique parvenait aux abords de la Potsdamerplatz, lorsque dans l'abri un bruit courut, qui ne rencontra d'abord que des incrédules : « Le Führer s'était marié dans la nuit » (1). Quand Goebbels qui avait servi de témoin à son chef, eut confirmé la nouvelle, un rire amer fit grimacer les officiers de la Wehrmacht qui avaient été désignés d'office pour mourir en compagnie d'un homme qu'ils considéraient depuis longtemps comme un dément dangereux.

La "victoire" d'Eva.

Bientôt, cependant, on vit apparaître la nouvelle épouse qui s'était tenue jusqu'alors enfermée dans son appartement. Eva Braun, après une amitié de plus de treize ans, obtenait in extremis le droit de s'appeler Mme Adolf Hitler. Fille d'un inspecteur municipal de l'Instruction publique, elle s'était donnée sans retour à celui dont elle admirait certes l'ambition politi-

que, mais qu'elle aurait voulu garder pour elle seule. « Voici l'heure la plus douloureuse de toute ma vie », avait-elle dit, à une amie le jour où Hitler était devenu chancelier.

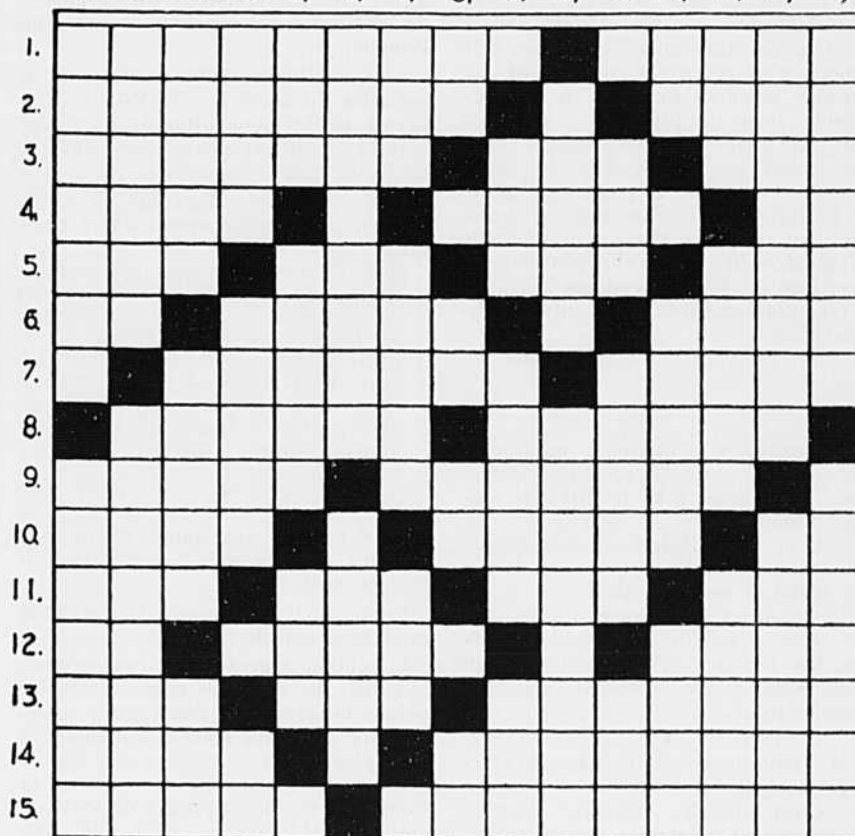
A partir de ce moment, l'antichambre allait se transformer en une sorte de salon, où l'épouse du dictateur recevait sans protocole tous ceux qui se pressaient dans le souterrain. Fort séduisant, avec ses grands yeux verts, son nez droit, son opulente chevelure blonde, elle portait un tailleur gris très ajusté et consultait souvent sa montre-bracelet ornée de brillants.

Chose étrange : tandis qu'Hitler n'écoutait personne, il laissait volontiers parler Eva et se penchait vers elle d'un air plein de déférence. Il est vrai qu'elle ne disait rien qui pût le contrarier. Depuis le début d'avril le pacte tragique avait été conclu entre eux : ils mourraient ensemble, et c'était elle qui avait conseillé au Führer de repousser toutes les propositions tendant

Les Mots Croisés du Samedi

25 JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1228

Les réponses doivent nous parvenir avant le 9 juillet 1955.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Adresser : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL 18, P.Q.

~~~~~ DECOUPEZ ICI ~~~~~

### HORIZONTALEMENT

- 1—Ensemble des personnes occupées quelque part. — Instrument d'acier pour pratiquer des trous.
- 2—Jeune homme qui cherche à se marier. — Patrie de Garibaldi.
- 3—La soubrette de comédie, intrigante et déléguée. — Production. — Pronom.
- 4—Héros d'une chanson de geste. — De taille élevée. — Unité.
- 5—Qui sont à toi. — Côté d'un navire qui se trouve frappé par le vent. — Se trouve au milieu des eaux. — Adresse.
- 6—Diphthongue. — Prix du louage d'un logement. — Nom vulgaire de toutes sortes de petits insectes et arachnides.
- 7—Détacher des animaux de leur harnachement. — Contenu d'un bol.
- 8—Convoité. — Rendre à Dieu le culte qui lui est dû.
- 9—Dire des choses déraisonnables. — Jeune bois qui revient sur une coupe.
- 10—Commune du Nord, arrondissement d'Avesnes. — Manière de soigner. — Equerre.
- 11—Rongeur. — Gros perroquet. — Louanges. — Du verbe aller.
- 12—Conjonction copulative. — Fruit du chêne. — Genre de papilionacées grimpanes.
- 13—Formation géologique de consistance généralement poreuse. — Première femme. — Brouillai, enchevêtrement.
- 14—Nom grec du dieu de l'Amour. — Qui a l'habitude de pleurer.
- 15—Nom donné par les Orientaux à un bouquet de fleurs. — Sorte de dévidoir tournant sur un pivot.

### VERTICALEMENT

- 1—Petite boule de fil. — Objets curieux.
- 2—Qui croît au-dessus du sol. — Qui n'a pas les sentiments qu'inspire la nature.
- 3—Fleurs. — Qui a de la dévotion. — Contraire à la raison.
- 4—Avoir très chaud. — Blesser. — A lui.
- 5—Camp, armée. — Partager par lots. — Sorte de bière.
- 6—Rendre propre. — Important, sérieux.
- 7—Nuage. — Fendre un verre sans que les parties se séparent par le choc. — Mammifère à longues oreilles.
- 8—Première conjugaison. — Ile de l'Atlantique. — Conjonction. — Fleuve d'Italie.
- 9—Voix propre à chaque animal. — Auteur d'un célèbre Boléro. — Choisi.
- 10—Fait de vive voix. — Désigner quelqu'un par son nom.
- 11—Seule. — Tout bénéfice. — Homme politique français, né à Lumigny.
- 12—Pronom indéfini. — Gros poisson du genre gade. — Chef d'une suite de descendants.
- 13—Partie de la voile. — Qui a des ailes. — Panneau qui peut se refermer sur une fenêtre.
- 14—Rogner, couper trop court. — Cri du veneur à l'aspect du gibier, pour animer les chiens.
- 15—Qui a une légère nuance de couleurs mélangées. — Titre que se donnaient les prêtres, les avocats, les médecins.

# RIEN DE SÉRIEUX

Un patron voulant mettre à l'épreuve l'intelligence d'un nouvel employé, lui soumit un jour ce petit problème à résoudre :

— Voyons, mon ami. Vous savez calculer, n'est-ce pas ?... Oui. Si un fermier attachait sa vache à une palissade, dans un pré, avec une corde qui lui permettrait de circuler dans un rayon de trois pieds : la vache broute à raison de X pouces à l'heure. Si ce fermier vous demandait en combien de temps sa vache aura nettoyé la surface du pré qu'elle peut atteindre, que lui répondriez-vous ?...

L'employé regarda fixement son patron :

— Je lui répondrais qu'il aille au diable avec ses questions idiotes !

Un marbrier, à qui on a commandé un superbe mausolée pour un personnage, fait valoir à la famille son travail terminé.

— Fort bien. Mais pourquoi faites-vous naître, sur l'inscription, le défunt en 1801 ? Il était de 1901.

Le marbrier, très grave :

— J'en ai fait un centenaire, en effet. Ça fait arrêter le public, et un monument comme celui-là en vaut bien la peine.

M. Bonnemasure entra chez le coiffeur Rougril.

— C'est pour les cheveux ! lança-t-il en prenant possession du fauteuil.

— C'est 60 cents ! décréta Rougril, l'opération terminée.

— Soixante cents ! protesta M. Bonnemasure. Mais c'est à peine s'il me reste soixante cheveux sur le crâne !

— Justement ! il a fallu les couper un par un !

La bataille de Ramillies fut pour les armées françaises une pénible défaite : 20,000 hommes restèrent sur le champ de bataille ou tombèrent aux mains de l'ennemi.

Lorsque Louis XIV se trouva en présence du maréchal de Villeroy qui l'avait grandement offensé, il ne lui adressa aucun reproche. Il se contenta de lui dire avec douceur :

— Monsieur le Maréchal, à notre âge, on commence à cesser d'être heureux.

Mais un courtisan rima les perfides vers suivants :

*Il est bien dommage, ma foi,  
Que Monseigneur de Villeroy  
Soit déjà Maréchal de France,  
Car dans cette grande action  
On peut dire sans complaisance  
Qu'il a mérité le bâton.*

Tout homme qui réunit en lui des qualités très opposées n'est pas un homme ordinaire.

Piron avait beaucoup de bonhomie avec beaucoup de mordant.

Il habitait avec sa nièce, qui prenait soin de lui avec le plus affectueux dévouement et qui n'était point sotte.

Leurs dialogues étaient toujours des plus plaisants.

Un jour, la nièce étant auprès de la cheminée et l'oncle dans un cabinet voisin, il entendit la jeune fille qui, jouant avec un petit chien, dit :

— Ah ! la vilaine bête !

— Ma nièce, lui cria Piron, est-ce que vous vous regardez dans la glace ?

— Non, mon oncle, répondit la nièce, c'est votre portrait que je regarde.

à organiser sa fuite. Aussi, lorsqu'on sut qu'elle était responsable du refus opposé la veille à Weidling, la plupart des officiers se retirèrent.

**"Laissez-moi choisir l'instant de ma mort".**

Le 28, vers 5 heures 30 du matin, un ouragan de fer s'abattit sur la chancellerie. L'antenne de radio fut détruite, achevant ainsi de séparer les assiégés du monde extérieur. Les ventilateurs s'étant arrêtés, l'atmosphère se fit vite irrespirable et il devint indispensable de se risquer sous le feu dans les jardins. L'ennemi n'était plus qu'à un demi-mille du réduit, car il avait atteint la Wilhelmstrasse.

Personne ne s'était couché cette nuit-là. Tout espoir ayant disparu, la plupart des habitants de l'abri avaient cherché à noyer leur angoisse dans l'alcool. C'était le cas, en particulier, de Krebs et de Bormann qui ronflaient à grands fracas dans l'antichambre. Pour rentrer chez eux, Hitler et Eva qui n'avaient absorbé depuis deux jours qu'une tasse de lait, durent enjamber les corps des dormeurs.

S'il était bien assuré désormais d'être incapable de vaincre, le Führer, maître dérisoire d'un empire souterrain, n'avait pourtant pas renoncé encore à nuire.

Soit à titre de représailles pour le bombardement massif que les Russes osaient concentrer sur sa résidence, soit pour affirmer jusqu'au bout sa réputation d'homme implacable, il donna vers midi son ordre le plus inhumain : ouvrir les écluses de la Spree et noyer tous les souterrains situés au sud de la Chancellerie où se trouvaient encore des milliers de blessés. Peu après on lui amena un soldat couvert de poussière qui avait détruit un char ennemi. Il le décora pompeusement et renvoya le malheureux à l'inutile combat de rues.

Une heure plus tard il jugea et condamna en dix minutes le général des Waffen S. S. Fegelein qui avait tenté de s'enfuir en vêtements civils. A l'aube du 29 l'officier fut fusillé dans la cour, sans que cela parût émouvoir personne.

Il devenait d'ailleurs urgent pour chacun de songer à sa propre sécurité, ou plutôt, puisque toute évasion était impossible à sa propre mort. Les Soviétiques qui avaient attaqué à partir de la Wilhelmstrasse n'étaient plus éloignés que de quelque trois cents pieds. Un coureur en apporta la nouvelle, ajoutant que l'ennemi pouvait à tout moment lancer la suprême attaque.

Hitler allait-il se laisser faire prisonnier ? Weidling, accouru, le pressa une fois de plus de cesser le combat et de se perdre lui-même dans les rues de l'arrière où déferlait le flot des réfugiés. Mais, appuyé par Eva Braun, le Führer répliqua brièvement :

— « Laissez-moi choisir l'instant de ma mort. »

**Une fin sans gloire.**

L'aube du 30 avril se leva, sinistre, ayant peine à percer le brouillard et la

fumée des incendies. Vers quatre heures du matin Adolf Hitler, ayant pris congé de son entourage, se retira dans son appartement avec Eva. Il n'en ressortit qu'à midi pour appeler son chauffeur Kempka à qui il ordonna d'apporter deux cents litres d'essence en bidons dans le jardin de la Chancellerie.

Il semblait brisé de fatigue et apprit sans réagir que les troupes d'assaut soviétiques avaient poussé des sapes jusqu'à la Vosstrasse, c'est-à-dire jusqu'à l'élévateur qui donnait accès à l'abri. Il voulut pourtant déjeuner sans hâte de quelques légumes. Puis il rassembla de nouveau ses intimes, Goebbels, Burgdorf, Bormann, ses secrétaires et jusqu'à sa cuisinière. Il leur fit ses adieux et rentra dans sa chambre où, pendant quatre heures encore, devait régner le silence le plus complet.

Enfin un coup de feu retentit. Les gardes qui étaient aux écoutes, se précipitèrent. Hitler qui s'était tiré une balle dans la bouche gisait inanimé sur son lit. Dans un fauteuil, Eva Braun avait succombé au poison foudroyant qu'elle avait absorbé. Selon les instructions qu'ils avaient reçues la veille, Bormann, Kempka et quelques S. S., enveloppèrent les corps dans une couverture et les transportèrent dans le jardin.

Le feu de l'artillerie russe avait presque complètement cessé. Les bottes des soldats sibériens martelaient le trottoir. Alimentées par l'essence, les flammes s'élevèrent très vite, ardentes et bleutées comme celles du bûcher où se consomment les dieux dans le Crépiscule de Wagner qu'avait tant aimé le dictateur déchu, précipité lui aussi du haut de son Walhalla.

Ensuite, ce fut un spectacle digne des *Nibelungen*, assez semblable à la fin du banquet de Krimhilde où tous les convives s'entretenaient dans une fureur meurtrière : Goebbels pria un soldat de lui tirer un coup de revolver dans la nuque, après avoir rendu le même service à sa femme qui n'était venue le retrouver que lorsqu'elle avait été sûre que ses cinq enfants avaient bien pris le toboggan vertigineux et sans douleur qu'elle leur avait annoncé.

En pénétrant le 1er mai vers midi, dans la Chancellerie, les Russes découvrirent leurs petits cadavres enlacés. Mais d'autres morts innombrables jonchaient les rues et les places de la ville qu'Hitler avait obligée à combattre contre tout espoir, pour que la capitale du Reich ayant livré une bataille sans merci, analogue à celle « des derniers gots sur le Vésuve », pût renaître plus aisément de ses cendres.

Sacrifice insensé qui fut jugé tout de suite très sévèrement par ses compatriotes. Signant, le 2 mai, l'ordre de cesser le feu sur l'ensemble du front, le général Weidling ajoutait en effet :

— « Etant donné que le Führer auquel nous avions prêté serment, nous a laissés en plan... »

Impossible de faire entendre plus clairement que de l'avis de ses soldats, le fondateur du troisième Reich, en mourant sans gloire avait, tout simplement... déserté.

## LA VIE COURANTE...



— Georgette n'est pas de bonne humeur, cet après-midi. Elle avait elle-même un thé à cinq heures !

## LA SAISON THEATRALE DE... [ Suite de la page 3 ]

pour notre pays. J'ai peut-être jugé « Le Maître de Santiago » avec parti pris (les comparaisons sont odieuses) l'ayant vu à Paris avec Henri Rolland dont la violence et le fanatisme étaient rentrés — et plus impressionnants que le jeu un peu trop bouillant de Jean Dalmain. Mais ce dernier, comme Jean Gascon, Georges Groulx, Guy Hoffmann, Yolande Roy et Andrée Lacha-

pelle assurèrent le succès le plus complet, le plus mérité à « Azouk » qui termina la saison sur un éclat de rire — et que le T. N. M. reprendra sans doute à l'automne, car tout le monde ne parle plus que de cet éléphant blanc (qui n'en sera pas un, au point de vue finances) pour notre première troupe canadienne.

LUCETTE ROBERT.

# Le Tour du Monde en 80 jours

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — SEIZIÈME ÉPISODE



A l'hôtel où il est descendu en compagnie d'Aouda, Philéas Fogg ne s'inquiète nullement de ne pas voir réapparaître Passepartout. Le départ du paquebot n'étant fixé que pour le lendemain neuf heures et demie, il n'y a rien d'étonnant à ce que le Parisien ait profité de ce répit pour visiter un peu la ville. Sans doute, rentrera-t-il dans le courant de la nuit. — Hélas, le lendemain matin, il en est de Passepartout comme la veille, et Philéas Fogg est bien obligé de se rendre à l'évidence: son domestique a disparu. Après l'avoir attendu jusqu'à la dernière minute, Philéas Fogg décide de se rendre au port, car le Carnatic ne va plus tarder à lever l'ancre. — Un palanquin l'emporte, lui et Aouda, jus-

qu'au quai d'embarquement, où le détective Fix se trouve déjà en faction, afin de jouir de la déconvenue des voyageurs. C'est à lui précisément que Philéas Fogg s'adresse pour savoir où se trouve le Carnatic, dont on n'aperçoit la silhouette nulle part dans le port. — D'un ton faussement navré, Fix fait savoir à son ennemi que le paquebot a quitté Hong-Kong la veille au soir, et que lui-même l'a manqué. Il n'y aura pas de départ pour Yokohama avant huit jours, et, en prononçant ce chiffre, Fix sent son cœur bondir de joie, car c'est plus de temps qu'il ne lui en faut pour recevoir le mandat d'arrestation.



Si Fix avait cru surprendre un signe de dépit quelconque sur le visage de Philéas Fogg, en lui annonçant le départ prématuré du Carnatic, il en est pour ses frais. Pourtant, cette nouvelle est purement catastrophique. Pas de bateau avant huit jours, cela signifie que Philéas Fogg a irrémédiablement perdu son pari, et par conséquent une grande partie de sa fortune. — Aouda se rend parfaitement compte de la situation, et en reste atterrée. Cependant Fogg reste aussi calme que d'habitude, et, tournant le dos à Fix, médusé, il se dirige vers les autres quais d'apponement, où d'autres bateaux de faible tonnage attendent leur char-

gement. — Malheureusement, aucun ne semble prêt à prendre la mer, immédiatement, et le voyageur a beau fouiller de son regard d'aigle l'enchevêtrement des mâtures, rien ne se présente à sa vue, qui puisse lui donner le moindre espoir de suppléer à la défection imprévue du Carnatic. — Toutefois, un marin qui, depuis quelques instants, suit de l'oeil le manège de l'Anglais, s'approche et lui propose ses services. Sans doute croit-il qu'il s'agit d'une simple promenade en mer, auquel cas son navire qui est un des meilleurs bateaux-pilotes de la rade, fera parfaitement l'affaire.



Croyant qu'il ne s'agit que d'une simple promenade en mer, le marin offre ses services à Philéas Fogg. Celui-ci, imperturbable, fait savoir au capitaine qu'il désire être emmené à Yokohama, et que pour cela, il offre cent livres par jour plus une prime de deux cents livres, si le trajet est effectué en un minimum de temps. — Eberlué, le marin se demande tout d'abord si l'on ne se moque pas de lui, mais la physionomie de Philéas Fogg n'est pas celle d'un homme qui perd son temps à plaisanter. Par ailleurs, la somme promise est considérable et de nature à tenter un homme audacieux. Le détective Fix suit les tractations avec une inquiétude que l'on devine. — Tout de même, le marin hésite, car,

pour aussi bon que soit son bateau, il y a seize cent cinquante milles de Hong-Kong à Yokohama, et c'est un exploit impossible que de franchir cette distance en sept jours. Par contre, il serait possible d'atteindre Shanghai en quatre jours. — Philéas Fogg fait observer que ce n'est pas à Shanghai qu'il se rend, mais à Yokohama. Le marin explique aussitôt que le paquebot pour San Francisco ne fait qu'escale à Yokohama, et part de Shanghai le 11, prenant à son bord les passagers du Carnatic. Ainsi, il n'y aurait pas une minute de perdue sur l'horaire.

(à suivre dans le prochain numéro)

# LES TROIS ACROBATES

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUARANTE-HUITIÈME ÉPISODE



1. Le tonnerre grondait furieusement et l'éclat fulgurant des éclairs nimbait de violet le sommet de la colline où se détachaient les silhouettes fantomatiques de nos héros. Effrayés, les Indiens s'enfuirent en disant : "Le dieu du tonnerre est fâché..."



2. En un rien de temps la troupe vengeresse des Peaux-Rouges était transformée en une bande d'hommes terrorisés qui harcelaient leurs chevaux pour s'éloigner plus vite. Ned qui les regardait aller dit : "Ouf ! quelle chance pour nous ! Le tonnerre nous a sauvés d'une mort certaine".



3. Remontant à cheval, ils prirent la route du sud. "Où allons-nous ?" demanda Ned à Silas. Indiquant un point de l'autre côté des collines : "El Mesa est située de ce côté", répondit-il. "Nous obtiendrons sans doute des nouvelles du Masque Noir dans cette ville".



4. Guidés par le vieux prospecteur expérimenté, ils réussirent à traverser les prairies en peu de temps et, quatre heures plus tard, ils étaient à El Mesa. Le jour était levé et des groupes de cowboys curieux examinaient nos aventuriers qui portaient encore les marques de leur bataille récente.



5. Descendant de cheval en face du bar, Ned entra et s'informa des étrangers. "Un gros homme à barbe noire est arrivé ce matin et a loué une voiture", dit un homme.



6. Ils ne pouvaient faire erreur, c'était bien l'homme qu'ils cherchaient. Rapidement, sans perdre une minute, ils remontèrent en selle et s'éloignèrent de El Mesa. Ils coupèrent à travers les collines et aperçurent bientôt une voiture.



7. Descendant sur la route, ils galopèrent en direction de la voiture. Le bruit des sabots attira l'attention du bandit. En les reconnaissant, il eut peur... mais pensa immédiatement à un moyen de les déjouer.



8. "Eh ! conducteur, fouettez un peu vos chevaux", cria-t-il, "il y a une troupe de bandits qui arrivent sur nous". Un coup d'oeil en arrière convainquit le conducteur de la véracité des affirmations du Masque Noir. Criant et brandissant son fouet, il excita ses chevaux pendant que son compagnon à l'arrière sortait son fusil et commençait à tirer. Les balles sifflaient aux oreilles de nos amis... Ned ralentit et dit aux autres : "Tenez-vous hors de la portée du fusil..."



9. Ils ralentirent tous et Ned leur donna ses ordres : "Séparez-vous et attaquez de tous les côtés... nous allons représenter des cibles de moindre importance de cette façon... laissez-moi les chevaux". D'un commun accord, ils se disposèrent à l'attaque.



10. Voyant quatre cavaliers venant de quatre directions différentes, le garde s'arrêta pour charger son fusil... Ce court répit suffit aux aventuriers pour approcher. Levant son revolver, Silas obligea le garde à laisser tomber son arme.



11. Pendant ce temps Ned avait rattrapé les chevaux. D'un élan, il bondit de sa selle... il demeura un moment suspendu au-dessus des bêtes emportées... Réussira-t-il son saut périlleux ?... (à suivre)

# L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUARANTE-SEPTIÈME ÉPISODE



Les colons vivent maintenant avec la plus grande parcimonie, ne mangeant que ce qu'il faut pour ne pas succomber. Leur affaiblissement est extrême. Harbert et Nab commencent à donner quelques signes de délire. Dans cette situation, peuvent-ils conserver même une ombre d'espoir? — Aucun navire ne visite jamais cette portion du Pacifique! Peuvent-ils compter que le yacht écossais vienne précisément à cette époque rechercher Ayrton à l'île Tabor? C'est bien improbable, et si cela était, comment Lord Glenarvan saurait-il où se trouvent

Smith et ses compagnons? — Et, déjà, ils sont étendus sur ce roc, n'ayant presque plus la conscience de ce qui se passe autour d'eux. Mais soudain, les bras d'Ayrton s'étendent vers un point de l'espace: il se relève à genoux, puis debout, sa main semble faire un signal... — ...un navire est en vue de l'île! Il se dirige en droite ligne vers le récif, en forçant sa vapeur, et les infortunés l'auraient aperçu depuis plusieurs heures déjà, s'ils avaient eu la force d'observer l'horizon...



Les colons sont sauvés! Lorsqu'ils reprennent connaissance, ils se trouvent dans la cabine d'un navire, sans pouvoir comprendre comment ils ont échappé à la mort. Ils sont sur le *Duncan* qui a été envoyé à l'île Tabor pour y chercher Ayrton, et le rapatrier, après douze ans d'expiation. — Le capitaine Robert Grant se trouve à leur chevet, ainsi que quelques membres de l'équipage... Smith, ayant repris quelques forces leur raconte l'étrange histoire du capitaine Nemo, et celle de ses compagnons et de lui-même à l'île Lincoln. Il leur dit aussi comment le brave Ayrton s'est racheté... Mais un dernier point reste à éclaircir: comment expliquer la venue du *Duncan* à l'île Lincoln? — L'explication est simple. Le capitaine Nemo, empruntant probablement le *Bonadventure*, s'était

hasardé jusqu'à l'île Tabor pour y déposer un message indiquant la présence des colons à l'île Lincoln... Virant de bord, le *Duncan* repart vers l'Amérique où, après quatre ans d'absence, Cyrus Smith et ses compagnons vont enfin débarquer, après cette guerre terrible qui a amené le triomphe du droit et de la justice. — Ils resteront amis comme ils l'ont été dans le passé, car jamais ils n'oublieront cette île, sur laquelle ils étaient arrivés pauvres, cette île qui, pendant quatre ans, avait suffi à leurs besoins, et dont il ne reste plus qu'un morceau de granit battu par les vagues du Pacifique, tombe de celui qui fut le capitaine Nemo! (Fin)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

La semaine prochaine :

## LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

Un nouveau conte ainsi intitulé commencera dans le prochain numéro du SAMEDI. L'action de ce conte illustré, oeuvre du génial Jules Verne que connaissent tous nos jeunes lecteurs (jeunes et vieux, aussi bien) se passe en mer, sous toutes les latitudes. Il est d'un intérêt soutenu et passionnant.

## LE SURVENANT

[ Suite de la page 7 ]

Didace — Pas à matin. Il vient de sortir de chez Jacob Salvail.

Phonsine — Gageons que Bedette a reçu une carte postale illustrée de son étudiant en médecine.

Didace — Ho donc, Phonsine, écris donc! (Au Survenant) Encore deux, trois maisons puis Paquet sera rendu icite. Achèves-tu, Phonsine?

Phonsine — J'ai rien qu'une couple de lignes à ajouter... puis...

Survenant — Tiens! la p'tite mère est dans ses écritures à matin?

Didace — Une lettre à Marie-Amanda. J'commence à être inquiet.

Survenant — Bah! tout va bien aller. (Allant près de Phonsine qui dérobe la lettre) Des secrets?

Phonsine — T'est pas mal gêné! Voulez-vous que je vous lise la lettre, mon beau-père?

Didace — Envoye fort. Paquet est rendu chez Gros Gras Provençal.

Phonsine — Pour commencer: «Ma chère Marie-Amanda, deux mots à la course. La présente missive est pour te laisser assavoir que tu nous causes des inquiétudes. Attends-tu du nouveau avant longtemps? Sans vouloir te commander, ton père trouve que tu pourrais nous écrire de temps à autre. Quant à nous autres, on est en parfaite santé. Sauf qu'on a eu pas mal de brasse-camarade la semaine passée, toujours par rapport à...»

Survenant — Continue, Phonsine.

Phonsine — C'est de quoi que j'voudrais effacer. (Elle cherche à se lever mais le Survenant l'en empêche).

Survenant — Lis, lis, «par rapport au Survenant». (Rire).

Phonsine (Continuant à lire) — «Comme tu vois, il est toujours par chez nous et plus en vie que jamais. On te fait tous nos respects. Et je signe ta belle-soeur pour la vie, Phonsine».

Didace (Hochant la tête) — Mais tu lui as pas dit qu'ils sont sans-cœur de pas nous donner de leurs nouvelles?

Phonsine — Ça revient au même, ce que j'ai écrit.

Didace — Puis t'as pas marqué qu'elle se dépêche à acheter? Tu sais pas écrire ça, une lettre. Pantoute! Moi, avec ton instruction, j'te dis que j'cognerais les mots d'aplomb. Bang! bang! C'enfoncerait pour vrai.

Phonsine — Voulez-vous que je la recommence?

Didace — T'as pas le temps. Le commerçant va ressourdre, le temps de le dire.

Phonsine — Une autre fois, j'tâcherai de faire mieux.

Survenant — Puis de moins parler en mal de moi, j'espère! (Rire).

Phonsine — T'écritas à ma place, Survenant. Ça tranchera la question, la prochaine fois.

Didace — J'vous en prie, vous deux. Cessez donc.

Phonsine — On s'chicane pas, père Didace.

Survenant (Moqueur) — Eh! non! un rêve! C'est juste pour le plaisir de la chose!

## SCENE II

Phonsine, Didace, Paquet Paulhus, puis le Survenant.

Didace (Allant au-devant du postillon) — Nous rapportes-tu des nouvelles au moins?

Paquet — Laisse-moi l'temps d'souffler. J'ai pas un pied dans la maison que tout l'monde voudrait être servi à souhait.

Phonsine — Mon beau-père est pressé de savoir ce qui se passe.

Paquet — J'vois ben ça. T'as pour-

tant pas coutume d'être belette, Didace?

Phonsine — Faites-le pas languir par exprès, si vous en avez à lui donner.

Paquet — Des nouvelles, j'en ai toujours. Mais, des fois, c'est pas celles que l'monde attend. D'abord, y a l'vieux Mandeville qui est à l'agonie.

Didace — Un autre qui va s'en aller sur le coteau avant longtemps.

Paquet — Puis, avez-vous su que la grand'boutique à Sorel a manqué de passer au feu?

Survenant (Entrant) — Un feu? Bien sûr que j'en ai eu connaissance. On voyait la lueur d'ici.

Phonsine — C'est la première fois que j'en entends parler. Vous me l'apprenez.

Didace — Mais des nouvelles des gens de l'île de Grâce, t'en as pas?

Paquet — Non... non... j'ai vidé mon sac. Vous autres, vous me parlez pas des deux chevreux qui ont passé à travers les champs?

Didace — Dis-moi pas, Survenant, qu'on aurait manqué ça!

Survenant — Aussi, avec les fenêtres bien calfeutrées, à rester encabanés dans la maison, on ne peut guère s'attendre à d'autre chose.

Paquet — Par-dessus le marché, ils ont gagné l'bois d'la baie Lavallière dret en arrière.

Didace — Ça aurait été un jeu que d'les tirer!

Paquet — Ben moi, j'vous tire ma révérence!

Phonsine — Oubliez pas de prendre ma lettre sur le coin d'la table. Il y a deux cents dessus pour une estampille.

Paquet — T'as ben fait de m'y faire penser. Un peu plusse j'oubliais que j'ai une lettre pour toi, Didace.

Didace (Etonné) — Qui c'est qui peut ben m'écrire?

Phonsine — Gageons que la lettre vient de Marie-Amanda!

Paquet — Tu dois pas te tromper gros, ma bonne Phonsine. Ça me fait l'effet que c'est l'écriture de Ludgère.

Didace (Brusque) — Puis t'en parlais pas, Paquet? Tu voyais pas que j'me morfondais pour avoir des nouvelles de l'île de Grâce?

Phonsine (Elle prend la lettre) — Comme de fait, une lettre de Ludgère.

Didace — Lis-la vite, puis dis-moi c'qu'il y a dessus.

Phonsine (S'exclamant) — Hon! Non, elle est-y chanceuse!

Didace — Fais pas rien que pousser des hélas! Dis-nous ce qu'il en est.

Phonsine (En admiration) — Marie-Amanda a une belle grosse fille.

Didace — Allons! encore une fille!

Phonsine — Oui, puis qui a bonne envie de vivre. Apparence que Marie-Amanda se porte comme un charme. J'ai pas fini de lire la lettre, attendez. (Elle continue à lire) Ah! bon! elle fait demander à Angéline si elle veut être la porteuse.

Survenant — J'irai lui faire la commission.

Paquet — Pourquoi te déranger quand j'passe à la porte? Pour moi c'est une affaire de rien d'arrêter. En remontant, j'vous donnerai sa réponse.

Survenant — Non, je tiens à y aller.

Paquet — Fais à ton goût, Survenant. (Il sort) — (Sur le pas de la porte) Portez-vous comme il faut!

Phonsine (Avec mélancolie) — Dire que Marie-Amanda a des enfants comme elle veut! Puis ça la dérange en rien. J'vous gage n'importe quoi qu'elle sera debout' demain pour accueillir le compérage.

Didace — (Etonné) — Demain! Tu nous avais pas dit qu'elle ferait baptiser demain!

Phonsine — J'pouvais pas tout vous dire à la fois.

Survenant — Je dirai à Angéline de se tenir prête.

Didace — Aimerais-tu aller avec eux autres à l'île de Grâce?

Survenant — Eux autres?

Phonsine — Moi puis Amable, on est dans les honneurs. Tu devrais le savoir.

Survenant — Je ne demande pas mieux que de voir du pays nouveau.

Didace — Cours vite chez Angéline. Si on veut aller au bois, aujourd'hui.

Survenant — Le temps de me rendre puis de revenir... (Il sort).

Phonsine — Un autre p'tit enfant à aimer. Puis à choyer. Vous voyez que vous aviez pas raison de vous inquiéter. Du train que ça va là, votre cœur sera pas assez large. Sept p'tits-enfants.

Didace — Un p'tit Aubuchon de plusse, oui. Mais y a pas de petits Beauchemin parmi. Pas de petit Didace Beauchemin!

## SCENE III

Angéline, le Survenant.

Angéline — Une fille!

Survenant — Mais ce n'est pas tout.

Angéline — Dis-moi pas qu'elle en aurait deux. Des bessonne, avec sa grosse famille, ça serait le restant des écus.

Survenant — Non, une c'est assez. Pour ce voyage-ci, du moins. (Rire) Marie-Amanda te demande d'être la porteuse.

Angéline (Perplexe) — Porteuse!

Survenant — Porteuse de l'enfant au baptême, c'est clair.

Angéline (Avec hésitation) — Je comprends. Ça prendrait presque une journée de mon temps.

Survenant — Mais, Angéline...

Angéline — Ça veut dire, dans le moins des moins, une après-midi de perdue.

Survenant — (Avec un certain mépris) — T'appelles ça perdue?

Angéline — Perdue pour travailler, oui.

Survenant — Calcules-tu toujours de même?

Angéline — Il faut calculer dans la vie, si on veut arriver.

Survenant — Je ne veux pas croire, Angéline, que tu te ferais prier pour porter l'enfant de ta meilleure amie.

Angéline — C'pas tant l'histoire de me faire prier que le fait que je dois aller au marché à Sorel. Qu'on trompe la clientèle, une semaine, puis elle s'en va ailleurs. C'est plus difficile de défaire un mauvais pli que d'en garder un bon.

Survenant — Et Marie-Amanda, elle ne compte pas? Elle ne serait pas offensée pour le reste de ses jours?

Angéline — Une autre qu'elle, p't'être ben. Mais pas Marie-Amanda. Toi, ça te scandalise, grand-dieu-des-routes?

Survenant — Scandaliser n'est pas le mot, non. Révolter conviendrait mieux. Moi qui me faisais une joie de t'apporter cette nouvelle. On aurait fait un beau voyage.

Angéline — On! Veux-tu dire que tu y serais?

Survenant — Je devais y aller. Mais vraiment, je ne sais plus quoi penser. Ta façon de voir les choses me dérouté.

Angéline — J'peux pas craire qu'on finira pas par s'entendre, Survenant. Reproche-moi pas ma franchise. J'ai pensé tout haut devant toi. Aurais-tu mieux aimé que je vinssis me montrer visage-à-deux-faces?

Survenant — Non, la Noire, tu le sais bien. Alors, demain c'est compris que tu (Taquin) perds ton après-midi en ma compagnie?

Angéline — Fais-moi pas endêver, si tu veux pas que j'change d'idée.

La semaine prochaine:

TRENTE ET UNIEME EPISODE

# QUE répondriez-vous?

Q. — Tous les corps conduisent-ils également le son?

R. — L'air, 1,125 pieds par seconde; l'eau 4,708 pieds; le métal, 16,822 pieds.

Q. — Que veut dire: tenir le haut du pavé?

R. — Etre de l'élite, faire de l'ostentation. Les grands passaient au milieu de la rue qui, plus élevé, était sans boue.

Q. — Qui a dit: «Paris vaut bien une messe»?

R. — Paroles attribuées à Henri IV, avant sa conversion au catholicisme.

Q. — Que désigne un figaro?

R. — Un barbier, comme dans la pièce de Beaumarchais: «Le mariage de Figaro».

Q. — Quels accidents géographiques y a-t-il dans l'Empire britannique?

R. — 100 péninsules, 500 promontoires, 1,000 lacs et 10,000 îles.

Q. — Quel est le sens de l'expression: tirer le diable par la queue?

R. — Etre si miséreux qu'il faille tirer la queue du diable pour attirer son attention, car il détourne la tête.

Q. — Expliquez le dicton: «Pas d'argent, pas de Suisse».

R. — Paroles attribuées aux soldats suisses mercenaires. N'ayant pas reçu leur solde au jour dit, ils abandonnèrent les Français.

Q. — Qu'entend-on par un gargantua?

R. — C'est un homme à l'appétit insatiable, personnage du roman de Rabelais.

Q. — Qu'est-ce qu'un Pantagruel?

R. — C'est un joyeux buveur et bon convive, d'après le roman de Rabelais. Il est le fils de Gargantua.

# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Le château de Nohant cette « maison du temps de Louis XIII, où George Sand passa son enfance et où elle mourut en 1876, vient d'être acquis par l'Etat. L'Académie française, qui en avait la nue propriété, a renoncé à ses droits en raison des charges d'entretien exigées par le domaine, auxquelles elle ne pouvait plus faire face.

Le sol de la ville de Mexico est capricieux et changeant; ainsi le Palais des Beaux Arts, un magnifique édifice de marbre s'est enfoncé de 12 pieds, depuis sa construction, sous le régime Diaz. Directement en face de ce palais, deux gratte-ciel ont été, au contraire, élevés de 10 pieds. Certaines rues ondulent d'année en année et les murs des résidences doivent être constamment redressés.

En 1904, désireux d'essayer un procédé nouveau l'agent de publicité d'un théâtre new-yorkais, fit rassembler tous les chats errants de la ville et les affubla de rubans portant le titre de la pièce jouée par ce théâtre. Puis ces matous, au nombre d'un millier environ, furent remis en liberté, mais, au lieu d'arpenter ostensiblement dans les rues, les pauvres bêtes ahuries cachèrent leur honte dans les ruelles et dans les caves, jusqu'à ce qu'elles aient réussi à se débarrasser de leurs banderoles.

Le buffle est loin d'avoir disparu du Canada. Il se reproduit, au contraire si rapidement, grâce à la prévoyance de nos gouvernants, qu'il faut périodiquement organiser des chasses pour le détruire. 1,500 buffles paissent dans les 48,000 acres de pâturages de l'île d'Elk, en Alberta, un sanctuaire administré par le département des ressources du Canada.

Il est scientifiquement démontré qu'une trombe de vent rasant la terre est capable de bouleverser le sol et les plans d'eau, de ramasser tout ce qui y figure, de l'enlever dans un irrésistible courant ascendant et de le transporter à des distances considérables.

Le Congrès américain siège sous une coupole massive imitée du Dôme de Saint-Pierre et couronnée d'une *Miss Liberty* prudemment armée. L'aile droite de l'édifice appartient aux représentants. L'aile gauche aux sénateurs. Les premiers sont 435; les seconds 96. En théorie, les premiers représentent le peuple et les seconds représentent les Etats lesquels sont réputés égaux. Chaque Etat, quelle que soit sa population élit deux sénateurs, si bien que les 150,000 habitants du Nevada ont autant de poids dans l'aile gauche du Capitole que les 18 millions d'habitants de l'Etat de New-York. Mais New-York est représenté par 48 membres dans la Chambre basse, alors que le Nevada n'y compte qu'un seul élu.

Pour obtenir la permission de conduire un bateau à moteur sur la Seine, il faut, dit le règlement municipal, «avoir une bonne vue et n'être atteint ni de surdité ni de bégaiement trop prononcé».

Le Canada est le second pays au monde pour l'utilisation du pétrole, si l'on tient compte de sa population. Les compagnies dépensent des millions pour développer cette industrie. L'installation de pipelines s'est avérée le moyen le plus économique de transporter l'huile de l'Alberta jusqu'aux provinces de l'Est.

La course du Steeplechase de Liverpool, le *Grand National* comprend 30 obstacles et est reconnue comme la plus dure au monde. La dernière fut un véritable massacre: sur 29 partants, 9 chevaux seulement franchirent la ligne d'arrivée et 4 d'entre eux périrent. Un débat va s'ouvrir au Parlement et les inspecteurs de la Société Royale de la Protection des Animaux, postés sur le parcours, ont protesté violemment contre le danger des obstacles... et la cruauté envers les chevaux engagés dans cette course meurtrière.

Il existe en Amérique du Nord 1,900 chiens entraînés à servir de guides aux aveugles et 14 de ces bêtes sont à Montréal. La ferme où les animaux sont entraînés est située à Morristown, dans le New-Jersey et l'on y choisit de préférence des chiennes pour ce travail, car leur instinct maternel les porte à avoir plus de prévenances pour l'aveugle qu'elles conduisent et qui leur a été confié.

On sait que Einstein résidait à l'Université de Princeton, dans l'Etat du New-Jersey, et les habitants de la petite ville étaient depuis si longtemps accoutumés à le voir passer que nul ne remarquait la présence du plus grand physicien de notre temps. Il bavardait volontiers avec les passants et s'était lié d'amitié avec les enfants qui l'accompagnaient souvent dans ses promenades. L'un d'eux, un jour, s'enhardit jusqu'à lui demander des explications sur un problème d'arithmétique. Einstein alla s'asseoir à la table de l'écolier et l'aïda gentiment à faire son devoir: — J'ai le regret de dire, racontait ensuite Einstein, que le professeur n'a pas jugé le devoir excellent et que nous avons eu tout juste la moyenne...

Jules Verne occupe en U.R.S.S. la quatrième position dans la hiérarchie des grands écrivains français les plus lus. Avant lui se placent, dans l'ordre, Victor Hugo, Charles Perrault et Balzac; et, à sa suite, mais plus loin, Anatole Rolland, Maupassant et Romain Rolland. Pour le cinquantenaire de la mort de Jules Verne, en mars dernier, les *Editions d'Etat* ont publié une édition illustrée de son oeuvre qui comporte douze volumes, dont chacun a été tiré à 390,000 exemplaires!

Les Etats du Sud des Etats-Unis connaissent la pauvreté. Celle du Kentucky, par exemple, apparaît dans le revenu annuel par tête d'habitant: \$865, contre \$1,350 pour l'ensemble du pays et \$1,800 pour les Etats les plus fortunés. 70 pour cent des fermes n'ont pas l'électricité, 84 pour cent n'ont pas le téléphone et 42,000 (sur 238,000) sont dépourvues de toute installation sanitaire.



Après une journée bien

remplie, quoi de meilleur qu'une

Crown & Anchor?... Elle est blonde

et légère, pétillante et rafraîchissante!

C'est la bière de riz parfaite... et

**c'est un produit MOLSON**



## Notre couverture

Découverte par Gene Kelly, à Paris, alors qu'elle dansait avec les Ballets de Roland Petit, LESLIE CARON tourna avec lui son premier film: *An American in Paris*. Ce fut un succès foudroyant et LESLIE CARON fut tout de suite lancée. Ses deux derniers films sont, comme savent tous nos lecteurs cinéphiles, *Daddy Long Legs*, avec Fred Astaire et *Glass Slippers*. Le grand rêve de LESLIE CARON, à l'exemple de bien d'autres étoiles de la danse: faire du théâtre.

## LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

### LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637\*

GEORGES POIRIER  
Président

GEORGES POIRIER, fils  
Vice-président

ODILON RIENDEAU  
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL  
Chef de la publicité

ABONNEMENTS—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—Etats-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50.  
AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.  
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

**Vous rêvez  
des  
VACANCES...**

**SANS DOUTE, VOUS VOUS FEREZ  
SUIVRE DE VOS AMIS FIDELES**

**LE SAMEDI  
LA REVUE POPULAIRE  
LE FILM**

**En toute saison, ils vous plairont**

**NOS ROMANS POUR JUILLET**

**Le Samedi**  
du 9 juillet

**L'Île aux Pieuvres**  
par MAURICE LIMAT

**La Revue  
Populaire**  
de Juillet

**L'Étrangère**  
par EVELINE LE MAIRE

**Le Film**  
de Juillet

**La chance de René**  
par ANNIE-PIERRE HOT

- instructifs
- amusants
- pour toute la famille
- des romans palpitants
- des chr
- des art



BIBLIOTHEQUE DE LA  
LEGISLATURE  
HOTEL DU GOUVERNEMENT  
QUEBEC C P QUE  
12JU55-R-60237